

A decorative border with symmetrical floral and scrollwork patterns in a dark gray color, framing the central text.

L'Exécuteur [165] – Le Blitz Amazonien

Don Pendleton

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

L'EXÉCUTEUR



LE BLITZ AMAZONIEN

par Don Pendleton

VAUVENARGUES



HUNTER

DON PENDLETON

L'EXÉCUTEUR

Le Blitz Amazonien

PROLOGUE

— C'est encore loin ?

— *Néo, senhora.* On arrive.

A l'arrière de la petite lancha au moteur poussif, Joao Pereira manœuvrait mollement la barre du gouvernail, suçait à petits bruits agaçants son mégot éteint depuis longtemps. Assise à l'avant de l'embarcation, son épouse, Mercedes, scrutait le mur compact de la rive, à la recherche de l'endroit dont elle avait parlé à Gilda quelques jours auparavant. Un passage débouchant sur un petit lac, où son mari et elle disaient que, quelque temps plus tôt, ils avaient découvert une *aranha branca*. Une mygale blanche, un de ces spécimens quasi mythiques, que tout entomologiste rêve d'observer un jour. En d'autres circonstances, Gilda Bolenó ne se serait pas déplacée aussi loin pour ça. Mais le couple de caboclos lui servait de guide depuis longtemps, et ni l'un ni l'autre n'aurait compris qu'elle refuse une si belle occasion. C'eût été très mauvais pour sa couverture.

En ce moment, Gilda ne pouvait se permettre la moindre erreur, car les trafiquants du secteur se montraient plus méfiants que d'habitude. Mieux valait ne pas se faire remarquer. Par ici, la vie humaine n'avait pas de valeur, et les morts se passaient souvent de sépulture. L'immense forêt amazonienne se chargeait de leur « digestion ».

Malgré le concert spectaculaire de la faune sylvestre, Gilda Bolenó commençait à trouver le temps long. Les bras d'eau succédaient aux bras d'eau, étroits, tortueux : des *igarapés* boueux, de plus en plus ombreux sous l'épaisse couverture végétale de la jungle. On était à trois jours de navigation au sud de Manaus et, dans ce secteur du Madeira, la selva était plus épaisse. Quant aux moustiques...

— *Aqui ! Aqui ! Ici !*

Brusquement arrachée à sa torpeur par l'exclamation de Mercedes Pereira, Gilda Bolenó tourna la tête vers la rive. D'abord, elle ne remarqua rien. A l'endroit indiqué par la cabocla, la muraille végétale semblait aussi dense. Pourtant et sans hésiter, Joao Pereira manœuvra la barre et, l'instant d'après, la poupe de la lancha forçait résolument la végétation à l'endroit indiqué. Gilda Bolenó crut qu'ils allaient s'échouer mais, contre toute attente, un nouveau petit bras d'eau apparut derrière le rideau vert.

— C'est par là, insista Mercedes Pereira avec un sourire édenté et ravi. Pas loin.

La lancha débouchait enfin dans une espèce d'étang aux eaux couvertes de mousses, au-dessus duquel la canopée formait une haute

voûte verdâtre. Ça sentait mauvais et la faible lumière glauque d'aquarium rendait l'endroit sinistre. Le concert des oiseaux et les cris des singes s'étaient éteints, et un silence pesant leur avait succédé. Même les époux Preira, pourtant habitués à la jungle, semblaient impressionnés. Désignant un arbre géant de l'autre côté de l'étang, la femme assura :

— C'est là-bas. Elle a fait son nid là-bas. Au pied du saumaumà. Dans les racines.

— Allons-y, acquiesça Gilda Bolenó en ouvrant la cantine contenant son matériel.

Elle était pressée d'en finir. Elle avait hâte de quitter ce lieu angoissant, hâte de retrouver Manaus où son vrai travail l'attendait. Toujours aussi lymphatique, Joao Preira manœuvra de nouveau, tandis que Gilda montait l'objectif macro sur le boîtier de son Nikon. Le déclic de blocage du mécanisme coïncida exactement avec deux sons étranges qui lui firent relever la tête. Deux chuintements brefs et vibrants dans l'air poisseux, suivis de gargouillis bizarres. A l'avant de la lancha, Mercedes Preira eut un violent sursaut, s'affaissant sur le côté dans une pause grotesque. Dans la pénombre ambiante, Gilda aperçut quelque chose dépassant de chaque côté de son cou. Et tandis que la femme levait sûr elle un regard égaré, elle identifia l'objet : une flèche ! Incrédule, Gilda entendit un râle dans son dos. Le cœur fou, elle tourna la tête et une terreur irrépressible lui glaça les entrailles. Une flèche plantée en plein poitrail, Joao Preira fixait le vide d'un regard exorbité, bouche ouverte sur un cri muet. Tétanisée et l'esprit vide, Gilda Bolenó allait ouvrir la bouche à son tour, quand quelque chose mordit brusquement sa nuque. Douloureux. Brûlant comme un fer rouge et glacé comme la mort.

CHAPITRE PREMIER

A cette saison, le Rio Solimões était encore à sa cote maximale. C'était l'époque où l'on sautait des bateaux à terre au lieu d'escalader les berges, et le puissant courant charriait des foules de détritiques. Y compris des arbres entiers déracinés et qui, catapultés par le flot impétueux, se transformaient en véritables missiles, défonçant tout sur leur passage. Et même ici, dans ce bras secondaire du fleuve, il aurait suffi qu'un seul de ces mastodontes la percute, pour que la *Bella Vista* se désintègre. C'était une vieille lanca, dont la coque de bois partait plus ou moins en lambeaux. L'usure, les parasites. Mais Enrique de Souza connaissait le fleuve mieux que quiconque, et les courants des hautes eaux n'avaient plus de secrets pour lui depuis bien longtemps. Quand ce n'étaient pas les arbres, c'étaient des pans entiers de terre qui s'arrachaient des berges. De véritables îles, qui changeaient ainsi de place, parcourant parfois des centaines de kilomètres avant de se fixer de nouveau quelque part. Enrique de Souza connaissait tout ça. Trente ans qu'il parcourait dans les deux sens le plus puissant fleuve du monde, qu'on l'appelait Solimões comme ici en amont de Manaus, ou Amazone en aval, après le mélange de ses eaux avec celles du Rio Negro. Trente ans de cabotage sur le fleuve vaste comme une mer, à visiter régulièrement chaque village. Régatan. Un drôle de métier. Autrefois, les marchands ambulants du fleuve s'étaient comptés par centaines. Mais aujourd'hui, les Indios et les caboclos, les métis, ne se laissent plus duper. Ils avaient la radio, voire la télé. Et au plus profond de la selva, ils connaissaient à présent la valeur des peaux de serpents ou de jacarés qu'ils chassaient. Régatan était aujourd'hui un métier de misère. Tout le monde par ici le savait, y compris ceux de la DEA.

Comme ce type qui l'avait « approché ». Discret. Un Américain si latino qu'on aurait pu le croire de la région. La première fois, ça n'avait été qu'un simple contact, sur le trottoir en planche d'un bar de Leticia. Un bled grand comme la main, tout en bas de la Colombie, au bord du Rio Solimões, à une semaine de Manaus. C'était un soir de fin novembre, à la saison des basses eaux, dans une chaleur suffocante. Après un carafon d'aguardiente bu de concert, la promesse de fermer les yeux sur les petits trafics du régatan, assortie d'une modeste rente en dollars en prime, le deal était scellé. C'était deux ans plus tôt. Depuis, rien dans l'existence de Souza ne semblait avoir changé. Sauf qu'il observait un peu plus autour de lui et qu'il en rendait compte... et que, grâce aux dollars, il avait pu offrir des études à Mariana. De vraies études, au collège Santa Clara de Manaus. Et aussi

des cours de langues. Anglais et français. Des cours privés. Très chers.

Mariana, son délicieux tourment. Mariana, son enfant caché, pour l'amour de qui il était devenu indic.

Si Anna avait appris l'existence de Mariana, elle en serait morte. Ce qui était déjà presque le cas. Clouée au lit depuis des années par la sclérose en plaques, Anna de Souza n'avait plus que lui et la prière. Profondément religieux lui-même et encore très attaché à sa femme, le régatan se serait fait couper en morceaux, plutôt qu'avouer sa double vie. Anna en aurait trop souffert. Ils n'avaient jamais pu avoir d'enfants ensemble.

Mais coupant les réflexions de de Souza, l'ouverture de l'iguarapé, l'étroit chenal qu'il cherchait, apparut brusquement dans l'épais mur végétal de la rive. Avec cette pluie et son esprit ailleurs, il avait failli le rater. D'un habile coup de barre, il fit virer la lancha sur tribord, l'engageant bientôt entre deux autres murailles de végétation. Des arbres qui à cette saison et à ce niveau du fleuve étaient à demi immergés. Paysage fantomatique, qui sous cette pluie rageuse revêtait des allures surréalistes. Le temps était si couvert que de Souza se demanda s'il arriverait au village avant la tombée du jour. Faute de quoi, avec cette fâcheuse coutume des Indios de ne rien faire la nuit, il en serait réduit à remettre son négoce à demain matin, et à passer la soirée à boire le chaquiri.

Une saloperie, le chaquiri. Du manioc mâché et remâché pendant des heures par les Indiennes, puis laissé en fermentation jusqu'à obtention de leur putain d'alcool ancestral. Rosâtre, à la fois laiteux, mousseux et gluant. Ecœurant. Simple folklore pour l'emmerder. Parce qu'entre eux et depuis l'arrivée du progrès dans le secteur, ces salopards préféraient au chaquiri l'aguardiente qu'il leur vendait et qui, déjà, n'était pas du premier choix. Mais chez les yagas, refuser le chaquiri après la nuit tombée eût constitué une sorte de casus belli. Dans certaines tribus indiennes d'Amazonie et malgré l'avance inexorable du monde industrialisé, on ne plaisantait pas avec les traditions.

Heureusement, un peu plus d'une heure après, alors que la *Bella Vista* amorçait le dernier coude de sa remontée de l'iguarapé, une trouée déchira subitement la masse plombée du ciel, et la lumière déclinante d'un soleil cuivré se mit à inonder le décor, irisant la masse végétale de reflets dorés. Avec l'énorme humidité en suspension, on aurait dit une forêt taillée dans l'or massif. Sublime. Presque autant que le fait de toucher enfin au but, Enrique de Souza appréciait ces instants-là plus que tout autre. En plus de trente ans de cabotage dans le secteur, il ne s'était jamais lassé du spectacle, ni du concert dantesque de la faune saluant l'arrêt d'un orage. Une cacophonie assourdissante dont pour rien au monde il n'aurait voulu se priver.

Comme les Indios et les caboclos, il était pétri de cette étrange alchimie à la fois redoutable et fragile que constituait l'Amazonie.

Ça valait bien un petit supplice au chaquiri.

D'ailleurs, il n'y aurait peut-être même pas droit. Car il était encore loin de faire nuit et une trouée dans la masse des arbres et les aboiements des chiens annonçaient le village. Une simple clairière sur la berge, avec quelques cases sur pilotis plantés dans la terre battue, quatre ou cinq pirogues amarrées tout près. Laisant la lancha courir sur son erre en direction de la rive, de Souza coupa le moteur en lançant à la cantonade :

— *Ola, amigos yagas ! Soy Enrique de Souza ! Vosso amigo fiel !* Votre ami fidèle !

Longue tirade qui faisait partie du rituel depuis toujours. Tantôt en espagnol, tantôt en brésilien, tantôt mélangeant allègrement les deux, selon son humeur. De toute façon, le vieux chef Toxuri baragouinait les deux langues. Pour le troc, c'était utile. Comme personne ne semblait l'avoir entendu, il répéta son appel avec plus de force, tout en manœuvrant pour accoster. Glissant adroitement la lancha contre la dernière pirogue, il releva soudain la tête, saisi d'une impression bizarre. Toujours aucun yaga en vue. A croire qu'ils étaient déjà tous couchés. Pourtant, ils savaient que c'était sa semaine de passage. D'ailleurs, leurs guetteurs l'avaient sûrement vu approcher depuis longtemps. Ils voyaient tout, ils savaient tout. Pourtant, ce soir, seuls les chiens faméliques du village continuaient d'aboyer avec une rage inhabituelle qui surprit le marchand. Derechef, il appela :

— *Ola, amigos yagas ! Soy el régatan !*

Toujours pas de réponse. Parfois, surtout à cette saison quand les eaux montaient trop haut, certains villages indios devaient émigrer, mais en aucun cas les chiens ne restaient derrière eux. Les hommes ne devaient pas être rentrés de la chasse et, comme d'habitude en pareil cas, les femmes ne se montreraient qu'au dernier moment. De Souza sauta à terre, tenant une amarre qu'il accrocha au piquet d'une pirogue et, continuant d'appeler, il se dirigea vers la première case, aussitôt salué par un concert de furieux jappements. Attachés aux pilotis, deux bâtards maigres comme des clous tiraient sur leurs cordes à s'étrangler. Et toujours personne en vue. Intrigué, le régatan grimpa les marches d'un escalier branlant, écartant le rideau de palmes qui tenait lieu de porte et pénétra dans l'habitation.

— *Ola, amig...*

La suite lui resta dans la gorge.

C'était horrible. Du sang plein le plancher, des corps enchevêtrés criblés de balles, des nuées de mouches vrombissant dans l'air humide... et l'odeur ! Atroce ! Remugles pestilentiels de charnier, amplifiés par le climat équatorial. Toute une famille yaga massacrée.

L'estomac révolté, de Souza lâcha un grognement sourd, recula vivement, sentant la nausée monter en lui. Complètement paniqué, il se retrouva dévalant l'escalier branlant, la bouche ouverte sur un cri qui refusait de sortir, lançant des regards affolés autour de lui. Les chiens avaient cessé de japper. Le temps d'un éclair, le régatan songea à entrer dans une autre case pour voir si... mais c'était idiot. Tout le village avait été massacré. Il ignorait par qui et pourquoi, mais une évidence s'imposait, il devait ficher le camp. Très vite.

Il n'avait rien vu. Il n'était même pas venu.

Comme un fou, il quitta le village fantôme, courut jusqu'à la rive de l'iguarapé, attrapa le rebord de la lancha, se hissant à bord d'un seul rétablissement, s'échouant sur le pont comme un poisson cherchant de l'air, fermant un instant les yeux comme pour chasser la vision hideuse qui semblait s'y être incrustée. Puis il y eut un bruit près de sa tête et il les rouvrit. D'abord, il crut que sa vision le trahissait, puis se demanda ce que faisait cette paire de bottes près de son nez. Des bottes pleines de boue. Incrédule et encore sous le coup de l'émotion, il battit des paupières, regarda mieux, aperçut d'autres paires de bottes autour de lui, tout aussi crottées. Dont une, souillée de sang !

Son cœur se remit à battre comme un fou, cognant douloureusement dans sa gorge. Il voulut se redresser, sentit quelque chose de dur et de froid s'enfoncer dans sa nuque, entendit une voix ordonner :

— Bouge pas.

Une voix rocailleuse, vulgaire, pleine de menaces.

Sa peur changeant brusquement de registre, le régatan sentit un grand froid l'envahir. Il n'y comprenait rien, mais son instinct lui disait qu'il avait affaire aux assassins des yagas, et qu'il était dans de très sales draps. Sûrement des garimpeiros. Des chercheurs d'or. Des types sans foi ni loi qui pullulaient dans la région, et qui n'hésitaient pas à assassiner ceux qui se mettaient en travers de leur chemin. Seulement, de Souza ne voyait pas en quoi les yagas du secteur les gênaient. Il n'y avait pas d'exploitation aurifère par ici, donc pas de colère des Indios.

Sur la nuque du régatan, la chose dure et froide se fit plus lourde et la même voix déclara :

— On t'attendait, Enrique.

Enrique ! Ils le connaissaient ! En même temps que son cerveau essayait de refonctionner normalement, il entendit un bruit de moteur, sentit les trépidations du pont contre sa tête et comprit qu'un des inconnus avait pris les commandes de la *Bella Vista*.

— Hé ! s'exclama-t-il d'une voix étranglée. Qu'est-ce que vous foutez !

Il avait tenté de se redresser, mais dans sa nuque le contact se fit nettement plus douloureux.

— Pas de panique, Enrique, renvoya calmement celui qui le maintenait couché. On va faire un petit tour.

Ça, c'était la formule inquiétante. Faire un petit tour signifiait souvent des tas d'ennuis dans le jargon des voyous. Et ceux-là en étaient. Comme pour se confirmer dans son inquiétude et tandis que la lancha quittait la berge pour remonter l'iguarapé, Enrique de Souza ne put s'empêcher de questionner :

— C'est vous qui les avez butés, les Indios ?

Un petit rire grinçant résonna au-dessus de lui.

— Qu'est-ce que tu crois ! On n'avait pas envie qu'un de ces petits malins saute dans une pirogue pour te prévenir de notre visite. Ni qu'ils jouent de leurs putains de tam-tams. On sait que tu les comprends, les tam-tams. Pas vrai ?

Depuis des décennies, le régatan connaissait quasiment tous les langages de la forêt, du cri de l'oiseau à celui du singe, en passant par le chant du vent et celui des tambours des Indios. Un langage qui se perdait, et qu'il avait peu à peu appris à Mariana, quand elle l'accompagnait sur la lancha. Décidément, ces types savaient des tas de trucs sur lui. Inquiétant. Et de Souza avait beau se forcer au calme, il sentait la peur monter inexorablement.

— Qu'est-ce que vous me voulez ?

— Tu vas le savoir, Enrique, répondit l'inconnu d'un ton presque léger. Tu vas le savoir. En attendant, détends-toi et garde l'esprit clair. On va devoir se parler, nous deux. Enfin... surtout toi.

Cette fois, le régatan ne pouvait plus ignorer l'évidence. Il n'avait pas affaire à des garimpeiros, mais à des cokeros. Ces nouveaux narcotrafiquants qui s'étaient installés dans la région, et sur lesquels portaient justement les infos que de Souza transmettait à son traitant de Leticia, l'agent de la DEA. A cet instant, la peur de l'indic monta de plusieurs crans. Pas tellement pour lui, mais pour Mariana. Sa petite Mariana si fragile, dont ces salauds qui semblaient tout savoir sur lui connaissaient peut-être l'existence. Si jamais c'était le cas...

Coupant net ses réflexions, le moteur de la lancha baissa soudain de régime, avant de se taire enfin, laissant place à un lourd silence. Pourtant, le crépuscule se précisait et, à l'approche de la nuit, le concert incessant de la forêt devenait plus fort. Surtout les cris des singes. Autour de de Souza, il y eut des bruits de pas et des sons divers.

Dans l'impossibilité de voir ce qui se passait, le régatan ne pouvait qu'imaginer. Il y eut un léger « floc », comme si on avait jeté quelque chose à l'eau. Agacé par sa peur et près de craquer, de Souza réunit tout son courage, prit appui des deux mains sur le pont, forçant de la

nuque sur ce qui pesait dessus. Déjà à demi redressé, il cria :

— Putain ! Vous allez me dire ce qui se...

La pointe de la botte lui arriva en pleine bouche, bloquant le reste de sa phrase dans un bruit écœurant de chair éclatée. De Souza eut l'impression que toutes ses dents se brisaient, tandis qu'un coup terrible dans le haut du dos le clouait violemment sur le pont. Son nez s'y écrasa, il sentit qu'on lui attachait les poignets dans le dos et les chevilles. Il rua, encaissa une volée de coups et tandis que le goût du sang lui emplissait la bouche, le régatan entendit nettement ses cartilages craquer.

— Arrête de bouger, gronda la voix en espagnol.

— Bon Dieu ! Dites-moi ce que vous voulez !

— Ta gueule ! On veut plus rien. On sait déjà tout et on connaît les flics qui te font bouffer dans leurs pognes. Alors, ta gueule !

Simultanément, il y eut des exclamations sur le pont. Joyeuses. Incongrues. Puis une autre voix :

— *Esta bueno !*

— *Seguro ?* demanda celui qui venait de frapper de Souza.

— *Verdad ! Mira !*

Il y eut un silence, puis le type au-dessus du régatan conclut :

— *Esta bien.*

Puis, sans que de Souza l'ait senti venir, la botte lui percuta la mâchoire. Si violemment qu'il entendit nettement les os maxillaires casser, mais pas assez pour qu'il perde connaissance. Seulement groggy. Avec des cloches plein le crâne et l'impression d'avoir eu la tête écrasée par un bus. Il se sentit tiré en arrière par les cheveux, et, à travers un voile de larmes, il aperçut une silhouette qui se penchait sur lui. Il eut la vision floue de deux yeux noirs qui semblaient l'observer avec attention, puis de nouveau la voix râpeuse :

— *Perfecto.* Il saigne bien, ce fumier.

Etrange réflexion qui fît courir un frisson dans le dos du régatan. Il y eut un autre « floc », puis des éclats de rire et une autre voix :

— *Mira !* Regarde comme il est beau !

De nouveau empoigné aux cheveux, de Souza sentit sa tête violemment redressée et entendit à son oreille :

— Regarde, *maricon !* Regarde comme il est beau !

A travers ses larmes, le régatan distingua plusieurs silhouettes penchées par-dessus le bastingage, armées de petites perches tendues au-dessus de l'eau. Des cannes à pêche de fortune. Au bout de l'une d'elles et pendu à sa ligne, un poisson se débattait furieusement. Comme ceux qui avaient déjà échoué sur le pont, aux pieds des pêcheurs.

— Il avait faim, ce salaud ! ricana celui qui venait d'attraper le dernier. Bigrement faim ! Il a bouffé toute la bidoche.

A l'oreille de de Souza, la voix questionna, pleine de menaces :

— Tu les connais, ces poissons ?

De Souza sentit son estomac se révolter. Il connaissait parfaitement les piranhas. Il avait compris ce qui allait suivre et un cri étranglé jaillit entre ses lèvres éclatées.

— Non !

Dans un sursaut de tout le corps, il voulut se redresser. Un coup de botte lui écrasa une oreille, un deuxième fracassa ce qui lui restait de dents et un troisième lui fit exploser l'œil droit. Des cloches se déchaînèrent sous son crâne et il ressentit une violente nausée, mais, encore une fois, l'instinct de conservation le fit se redresser à demi. Il encaissa un coup dans la nuque, se sentit soulevé, porté sur une courte distance, entendit des rires gras, avant d'éprouver l'impression de voler. De son œil valide, il eut la vision trouble d'une eau bouillonnante en dessous de lui, dans laquelle des centaines d'éclairs argentés fulguraient. Les piranhas ! Poussant un cri étranglé, il voulut s'accrocher aux bras qui le portaient. Mais ses mains ne trouvèrent que le vide et, déjà, son corps basculait. En touchant la surface liquide, il crut exploser tant le choc fut violent. Puis il eut froid, avala de l'eau, s'étrangla, toussa, avala de l'eau, se dit que ce serait tout et qu'il allait s'en sortir. Puis il y eut une première petite douleur à une jambe. Cuisante, mais supportable, et puis il y eut d'autres morsures. Par dizaines, par centaines. Attirée par son sang, la horde affamée des piranhas venait de fondre sur lui.

Et il eut mal, très mal.

CHAPITRE II

Dans le module opérationnel du char de guerre N°3, les moniteurs vidéo étaient tous allumés, diffusant trois images différentes. Une caméra était braquée sur l'entrée nord de la place, une autre sur l'entrée sud et une troisième sur le centre qui servait de parking. Depuis plus d'une heure, Mack Bolan attendait les premiers acteurs de la scène qui devait se jouer ce soir. Maxie Ferrano et un important dealer local avaient en effet rendez-vous ici pour jeter les bases d'un nouveau marché. L'info était arrivée à Bolan par le truchement d'une bretelle posée par Herman Gadgets Schwarz sur la ligne téléphonique de Ferrano, mais, pour l'Exécuteur, il n'était pas question de blitz. Il en sortait à peine, et son combat contre les pourris de Sacramento avait été particulièrement meurtrier[i].

Pour l'instant, et en forme de demi-vacances, il ne s'agissait que d'en apprendre un peu plus sur les nouvelles structures mafieuses du secteur texan.

— Mack ! Au nord.

Assis en retrait légèrement derrière Bolan, et lui aussi casque d'écoute aux oreilles, Rosario Blancanales observait également les écrans.

— Vu, fit l'Exécuteur.

Sur l'écran vidéo montrant l'entrée nord de la place, deux voitures venaient en effet d'apparaître. Une Mercedes sombre et une Ford claire. Progressant lentement, elles vinrent s'arrêter de part et d'autre de la Chevrolet grise et du 4x4 Toyota qui attendaient, veilleuses allumées. La voiture de Maxie Ferrano et celle de son équipe de *soldati*. Un régime de bras cassés aux palmarès impressionnants que l'Exécuteur avait pris le temps d'étudier au cours des derniers jours. Mais ce qu'il voulait surtout savoir avant de blitzer tout ce beau monde, c'était la nature et la provenance exactes des effectifs étrangers : les fournisseurs de la famille Ferrano. Des Sud-Américains, à en juger par leur accent sur les enregistrements téléphoniques.

Depuis son dernier blitz au Texas, il s'était passé des tas de choses au niveau des familles mafieuses, mais les événements s'étaient déroulés si discrètement que même le FBI n'avait rien pu en apprendre, et Hal Brognola n'avait pu fournir à Bolan que de très vagues renseignements. Résultat depuis plus de deux semaines, le guerrier en était réduit à jouer les enquêteurs. Heureusement, grâce aux écoutes d'Herman Schwarz, il en saurait un peu plus dans un moment. Pour cela il suffirait de s'accrocher aux basques des nouveaux venus après la réunion. Ceux de la Mercedes. Avec un peu

de chance, il pourrait même en apprendre davantage encore, grâce aux micros canons directionnels du TACOM. Sauf si la voiture où la discussion aurait lieu était dotée de glaces blindées.

— Allez-y, les tourtereaux ! souffla Blancanales dans le dos de Bolan. Allez-y !

La portière arrière droite de la Mercedes venait de s'ouvrir et un homme en descendit. Simultanément deux types avaient jailli du 4x4 pour venir le fouiller, couverts par ceux qui étaient restés à l'intérieur du Toyota. La confiance ne régnait pas vraiment. La fouille terminée, le visiteur s'approcha de la Chevrolet dont une portière arrière venait de s'ouvrir. Il s'engouffra à l'intérieur, la portière se referma et, aussitôt, une voix résonna dans la sono du char de guerre :

« — Hola, Maxie ! »

« — Salut, Ricardo. »

Un éclair de satisfaction fulgura dans les prunelles de l'Exécuteur. Les glaces de la Chevrolet n'étaient pas blindées. Juste à cet instant, le voyant rouge de l'enregistreur de messages téléphoniques se mit à clignoter sur le clavier de la console technique du module, et, vérifiant que les bobines du magnétophone tournaient bien, l'Exécuteur fit signe à Blancanales de continuer à écouter, tandis qu'il basculait le son de son propre casque sur le réseau téléphonique.

« Dommage que tu ne sois pas là, perçut-il dans les écouteurs. J'ai un truc intéressant pour toi. Vraiment très intéressant. »

C'était la voix d'Hal Brognola. L'Exécuteur s'empara du combiné pour lancer à voix contenue :

— O.K., Hal. Je suis là.

Toujours sans quitter les écrans des yeux, le guerrier solitaire écouta le numéro Un du *Justice Department* sans l'interrompre. Quand le fédéral eut terminé, une petite lueur flottait dans le regard de l'Exécuteur.

— O.K., conclut-il. Demain soir, 22 heures.

En coupant la communication, Mack Bolan savait déjà que le cas Ferrano devrait attendre un peu. Un sursis, en quelque sorte.

Il pleuvait sur Washington, et le plafond nuageux était si bas que le dôme du Capitole disparaissait à moitié. Ayant laissé le char de guerre à la garde de Blancanales et Herman Schwarz qui continuaient leurs investigations sur la famille Ferrano, Mack Bolan avait loué une voiture à l'aéroport. Dans les avenues noyées de Washington, la circulation était maintenant relativement fluide et il était presque 22 heures quand Bolan stoppa la voiture non loin du Jimmy's.

C'était un pub façon irlandaise, avec une façade peinte en vert foncé, et des petits carreaux. Poussant la porte, Bolan entra dans une salle toute en profondeur, avec des lampes sur les tables. Cela sentait

la bière et la fumée de cigare, et pratiquement tous les sièges étaient occupées. Sur la gauche, un bar surmonté de lampes rétro, avec une dizaine de pompes à bière. Derrière, sur les étagères, toutes les marques de whiskeys semblaient s'être donné rendez-vous. Trois ou quatre serveuses en tenues de folklore irlandais s'activaient, et, tout au fond de la salle, deux équipes de clients braillards se mesuraient à un jeu de fléchettes. Assis non loin, et semblant captivé par leur duel, Hal Brognola les observait.

— Dans le temps, je n'étais pas mauvais à ce truc-là, sourit le fédéral quand Bolan fut installé. Grâce à certains paris, j'arrivais même à me payer quelques extra.

— Humm ! renvoya Bolan en faisant signe à une serveuse. C'est bien connu, les fléchettes, ça mène à tout.

Il passa sa commande.

— Bon. Tu m'as parlé d'un coup de main à donner à un agent de la DEA. Tu racontes ?

Abandonnant le spectacle des fléchettes, Hal Brognola fixa son ami, l'air de réfléchir. Puis il questionna :

— Gilda Boleno, ça te dit quelque chose, je pense.

Bolan fronça les sourcils. Gilda, c'était l'agent en jupons qui l'avait aidé dans son dernier blitz en Amazonie[ii], et qui s'était même sacrément montrée à la hauteur. Le genre de fille que le guerrier n'oubliait pas. Un regard d'émeraude foncée, pailleté d'or, un corps de rêve et une compétence de flic de choc largement au-dessus de la moyenne. Un sacré souvenir. Intrigué, l'Exécuteur s'enquit :

— Pourquoi tu me parles d'elle ?

— Il se pourrait qu'elle ait un problème.

— Quel genre de problème ?

— Elle était en mission au fin fond de la Colombie, mais c'est aux environs de Manaus au Brésil qu'elle a brusquement disparu, et qu'un de ses indics locaux a trouvé la mort.

Haussement de sourcils de l'Exécuteur qui s'étonna :

— Comment ça, disparu ?

Mais la serveuse revenait, les mains chargées de grosses pintes. Elle en posa une devant Bolan et disparut. Le guerrier avala distraitemment une gorgée, tandis que le fédéral expliquait :

— A la suite de ton dernier blitz en Amazonie, Gilda Boleno a été rappelée aux States où elle a effectué diverses missions. Mais elle s'y ennuyait et elle a demandé à retourner en Amérique du Sud, où elle a été réaffectée. D'abord à Carthagène en Colombie, puis à Bogota, avant de faire enfin souche tout au fond du trou du cul du monde.

— Pardon ?

Etonné d'un tel langage chez son ami Brognola, l'Exécuteur le considérait d'un œil rond. S'excusant d'un de ces minces sourires

froids, le fédéral avala à son tour une gorgée de bière avant de préciser :

— Léticia. Tu connais ?

Bolan acquiesça. Il connaissait. Dernière agglomération tout au sud de la Colombie, aux confins du Pérou et du Brésil, au bord du Rio Solimões, Léticia était effectivement presque au bout du monde. Minuscule bourgade et petit port franc située en pleine jungle amazonienne, où les trafiquants de tous bords s'approvisionnaient en diverses denrées et matériels hors taxes. Un endroit bien pratique aussi pour un autre trafic, bien plus lucratif. Celui de la dope.

Bolan pressa :

— Alors ?

Le fédéral expliqua :

— Gilda Bolenó était le traitant local de plusieurs agents situés entre Iquitos au Pérou, Léticia en Colombie et Manaus au Brésil. Se souvenant de ses études en entomologie, ses chefs lui avaient fabriqué une couverture en béton. Elle circulait entre ces trois bases sous prétexte de l'étude des insectes, avec seulement un guide local, un carnet de notes, un filet à papillons, un appareil photos et un microscope. Normalement, elle ne risquait rien, sauf si un de ses agents se faisait coincer et s'il parlait. Or quelques jours avant sa disparition, José Chavez, son correspondant de Léticia, a été retrouvé noyé dans un bras d'eau. Ça n'a pourtant pas déclenché d'émeute. A l'autopsie, on avait décelé un fort taux d'alcool dans son sang, ce qui n'a pas particulièrement surpris la DEA.

Bolan tiqua.

— Il buvait ?

— Affirmatif. Mais comme c'était un ténor dans son job et que Gilda Bolenó en était satisfaite, on l'avait laissé en poste. Si les choses en étaient restées là, la DEA aurait classé l'affaire. Le noyé ne portait aucune trace de coups et il avait de l'eau dans les poumons. La même que celle de l'igarapé où on l'a trouvé. Tout se tenait, et à la DEA comme ailleurs, les flics alcoolos, ça existe. Seulement, deux jours plus tard, l'indigène traité par ce même Chavez, un régatan, un marchand fluvial nommé Enrique de Souza mourait à son tour.

— Noyé lui aussi ?

— Plus que ça. Dévoré par les piranhas.

L'Exécuteur fit la grimace, avant de s'étonner :

— Comment le sait-on ? Il y a des témoins ?

— C'est toute une histoire. Les Indiens du village où le marchand se rendait et qui lui refilaient parfois des tuyaux sur les trafics locaux ont été anéantis. Un vrai massacre. Rafalés à la kalash. Sauf deux gamins partis à la pêche dans le secteur, et qui, en entendant les rafales, se sont cachés dans la jungle. C'est ainsi qu'ils ont vu à la fois

les assassins des leurs, et le bateau de Souza accoster quelques heures plus tard. Ils auraient bien voulu le prévenir, mais ils savaient les tueurs planqués dans le secteur, comme si, justement, ils avaient attendu le marchand.

— C'était le cas ?

— Affirmatif. Les gus lui sont tombés dessus et l'ont embarqué sur son propre bateau où ils l'ont roué de coups. Plus loin, ils l'ont balancé à la flotte, dans un coin que les gosses savent infesté de piranhas. Toujours impuissants, ils ont vu de Souza se faire bouffer, tandis que les tueurs disparaissaient avec son bateau.

— O.K., fit Bolan. Et Gilda Boleno, dans tout ça ?

— Quand ses chefs ont appris la noyade de Chavez, ils ont essayé de joindre Gilda à son hôtel de Manaus, mais la patronne leur a dit qu'elle n'était pas rentrée d'une mission scientifique dans le Madeira. Ils ont alors tenté de trouver Gilda à ses points de chute de Leticia et d'Iquitos. En vain. Alors, passant outre les mesures de sécurité, ils ont directement activé leur agent de Manaus, Eugenia Cabral. Une fille solide, apparemment pas grillée, qui s'est aussitôt lancée sur la piste, contactant le seul fils des époux Preira résidant à Manaus. Alfredo. Une espèce de marginal, vivant de divers expédients, qui semble mépriser ses parents et qui ne lui a rien appris. En désespoir de cause, Eugenia Cabral s'est rabattue sur la seule piste qui lui restait. Celle d'Enrique de Souza.

— Le régatan dévoré par les piranhas ?

— Affirmatif. Il était marié à une femme atteinte de sclérose en plaques, qui ignorait ses activités parallèles. Mais la DEA savait qu'il avait une maîtresse à Manaus. Pilar Monteiro. Une vendeuse de chaussures qui lui a fait une fille. Mariana. Toutes deux vivent à Manaus, mais tout ce qu'Eugenia Cabral a pu en apprendre tiendrait sur un timbre-poste. Sauf un détail, peut-être intéressant.

— Genre ?

— Genre quelques inquiétudes chez la gamine. Des types louches qui seraient venus lui tourner autour à la sortie de ses cours, et dans le secteur de la boutique de chaussures, après la mort de son père. Rien de précis, juste une impression de malaise. De surveillance.

Esquissant un geste évasif, le fédéral fit mine de s'intéresser de nouveau au jeu de fléchettes, avant de déclarer :

— Ni la DEA ni moi ne pouvons t'en dire davantage. Dans cette région, comme tu le sais, les structures mafieuses sont encore plus fluctuantes qu'ailleurs.

Bolan acquiesça. En Amazonie, zone de non-droit par excellence, les *chefes* se remplaçaient à coups de flingues. Souvent.

— A Manaus, reprit Brognola, Eugenia Cabral connaît tout le monde. Sa couverture d'assistante sociale lui permet beaucoup de

contacts. Elle pourrait t'aider à constituer ton arsenal, du moins, si l'affaire t'intéresse.

L'Exécuteur hocha lentement la tête.

— Elle m'intéresse.

Ne fût-ce que pour Gilda Boleno, en souvenir du coup de main qu'elle lui avait donné autrefois. L'Exécuteur acheva sa bière, se demandant s'il pourrait éventuellement faire acheminer le TACOM en Amazonie. Mais on n'en était pas encore là. Lui tendant une enveloppe, le fédéral commenta :

— Coordonnées de Pilar Monteiro et de sa fille, de Gilda Boleno, et surtout celles d'Eugenia Cabral, à son bureau et chez elle, avec sa photo. Pour joindre cette dernière, utilise le nom d'Esteban. C'est le pseudo de son contact d'urgence à la DEA. Il y a aussi l'adresse d'Alfredo, le fils des guides qui accompagnaient Gilda en forêt. Pas de téléphone. Il habite dans le bairro Séo Raimundo. Un quartier qui tient plus de la favela que de la résidence de luxe. Il n'y est que la nuit mais, avec un peu de chance, tu pourras le trouver à sa cantine habituelle. El Pescador. Un restau-buvette de la rua Beira Mar. Près du port, tout au bout de Séo Raimundo.

Bolan empocha l'enveloppe, acheva sa bière et se leva.

— *Thanks*, remercia-t-il. Je te tiens au courant.

Il allait s'en aller, quand le fédéral le retint :

— Tu as des nouvelles du gamin ?

Le gamin, c'était le petit Cheng. Hal continuait à l'appeler comme ça, même si, depuis le temps, il était devenu un jeune homme. A cette époque lointaine du désastre vietnamien, les parents de Cheng, victimes des Triades, avaient été massacrés sous ses yeux et, traumatisé, le gamin en avait perdu l'usage de la parole. Depuis, réfugié à la fondation Miséricorde, sous la garde affectueuse et attentive de Viviane Beck, sa directrice, et en compagnie d'une quarantaine d'autres victimes de la guerre, le petit Cheng restait obstinément plongé dans son monde à lui. Un monde fait de silence, de tristesse, et peuplé de souvenirs affreux, d'images insoutenables. Reparlerait-il un jour ? Mack Bolan aurait donné sa vie pour ça, mais aucun des grands spécialistes consultés à ce jour n'avait pu se prononcer. Pourtant, le guerrier continuait à espérer. Il espérerait jusqu'au bout. Esquissant un sourire, il répondit à Brognola :

— Il va.

Puis il partit, emportant ses fardeaux avec lui.

CHAPITRE III

Sous le soleil implacable, l'*Aeroporto International Eduardo Gomes* ultramodeme connaissait la fièvre des arrivées. Pour tout passager, même le plus blasé, l'atterrissage à Manaus était toujours un événement. Après le survol durant des heures d'un véritable océan d'arbres, cette ville du bout du monde malgré son million d'habitants avait des allures de lointaine planète. Même si, depuis l'établissement de la zone franche, le tourisme n'avait cessé de se développer, notamment grâce aux Américains qui débarquaient en rangs serrés. Histoire de se faire peur, le temps d'une visite guidée dans la selva omniprésente. Sauf que, pour pénétrer un semblant de vraie jungle primaire, une bonne journée de bateau était nécessaire, voire davantage.

Ayant franchi le guichet de l'immigration sans problème, Mack Bolan se retrouva dans le hall des arrivées, où des guides locaux super motivés se ruaient à l'assaut des touristes. Louvoyant entre les groupes, Bolan se rendit aux toilettes, s'enferma dans une cabine où il fouilla son sac de voyage pour en sortir la mallette de la petite Japy portative qui le suivait partout à l'étranger. Matériel parfaitement obsolète à l'époque du computer portable, mais bien utile dans son cas. Un engin d'apparence anodine, mais dont certaines pièces intérieures avaient été habilement trafiquées par Herman Gadgets Schwarz. Un camouflage qui fonctionnait à merveille pour passer les contrôles draconiens mis en place dans les aéroports. Une mesure que le génial inventeur avait déjà en partie déjouée, en mettant au point sa fameuse « pâte à tarte », cet explosif tenant à la fois du plastic et du semtex, et qui pouvait prendre toutes les apparences, y compris celle d'innocents biscuits.

Un instant plus tard, Bolan avait achevé son travail. Dans sa paume, se trouvait à présent son arme d'appoint. Le Snake. Un pistolet automatique, mais d'un calibre très spécial de 4,7mm.

Avec ses cinq éléments jusqu'alors dissimulés dans les entrailles de la machine, et maintenant parfaitement ajustés, c'était un petit automatique, hyper-compact et très léger, composé d'une crosse moulée d'une seule pièce, d'un pontet, d'une queue de détente et d'une carcasse en deux éléments. Le tout dans une matière à base de plastique et de carbone. Seuls, le ressort du minichargeur et le surprenant bloc chambre-canon de deux pouces étaient en acier. Aux rayons X des contrôles, l'ensemble disparate se fondait entièrement dans le puzzle mécanique de la machine. Un superbe leurre.

Pourtant, malgré les quinze coups de son minuscule chargeur

nouvelle version, ce n'était qu'une arme d'appoint. Efficace, certes, mais un peu légère pour un vrai blitz. Aussi l'Exécuteur comptait-il généralement sur les fournisseurs locaux pour s'approvisionner en armement plus lourd. Méthode hasardeuse, voire dangereuse, à laquelle il devait déjà plusieurs débuts de blitz extrêmement mouvementés.

Tout à ses pensées, l'Exécuteur avait fini de remonter les touches creuses de la machine dans lesquelles étaient cachées les balles. Munitions constituées d'un petit bloc de Propergol solidifié spécialement traité, dans lequel étaient insérés projectile et amorce. Des balles utilisées aussi par le futuriste fusil automatique G11 de Heckler & Koch.

Glissant l'arme sous son blouson de toile légère, Bolan remit ensuite la Japy dans le sac, quitta les toilettes, se rendit au guichet Avis, où on lui remit les papiers de la Land-Rover qu'il avait réservée de Washington. Les zones tropicales avaient du bon. On y trouvait facilement toutes sortes de 4x4.

Il était presque midi quand, sortant de l'aérogare, la chape de plomb du soleil à son zénith lui tomba sur les épaules. 35° et 80% d'humidité ambiante. Plus encore quand la masse de gros nuages gris pointant au nord libérerait ses cataractes. Le paradis. En s'installant au volant du 4x4, Bolan fut instantanément en nage. Une voiture sans clim dans ces régions équivalait au suicide mais, par ici, la Land-Rover lui serait sans doute plus utile. Toutes glaces baissées, il mit en route, quitta le parking d'Eduardo Gomes et opta pour la estrada do Tarumé, plus longue mais plus agréable, pour prendre la direction de Manaus. Une route parfaitement asphaltée qu'il connaissait pour l'avoir déjà parcourue au cours de son précédent blitz local.

Sitôt la voiture lancée et grâce aux vitres baissées, la chaleur fut plus supportable. Point positif, à cette heure caniculaire, la circulation était fluide. Peu après, la zone aéroportuaire disparut et avec elle, les traces de la civilisation s'estompèrent, laissant bientôt la végétation reprendre sa place de chaque côté de la route. Pas vraiment la forêt primaire, mais une petite impression de jungle.

Une illusion qui dura peu. Quelques minutes plus tard, passé le cimetière du parc Tarama, la route déboucha au croisement de Ponta Negra, face au panorama grandiose du Rio Negro, avec sa masse liquide infinie, brune comme le thé, au cours si lent qu'on l'aurait cru immobile. Fleuve-mer étale, miroitant sous le ciel incandescent comme une immense plaque de métal en fusion. A droite, et déserte à cette heure, la grande plage de Ponta Negra, avec ses buvettes, ses baraques de souvenirs et ses vendeurs de boissons. C'était un des endroits branchés de Manaus, notamment destiné aux touristes du Tropical, le célèbre palace situé non loin de là. Bolan tourna à gauche,

direction Manaus centre. Une minute plus tard, longeant le fleuve sur la droite, le 4x4 pénétrait dans les faubourgs de la capitale d'Amazonas, avec ses premiers lotissements. Le plus souvent simples cubes grossièrement construits en parpaings, ou baraquements de bois, couverts de tôles ondulées. Le tout, planté sur la terre couleur de rouille, écrasé de chaleur, brûlé par le soleil. Plus loin, le 4x4 longea les casernes du commandement militaire d'Amazonas, dont le drapeau national flottait à peine dans l'air immobile, avant de traverser Santo Agostinho, où les câbles électriques s'entrecroisaient au-dessus des toits comme des toiles d'araignées et où les camions stationnés le long de la route ressemblaient à des épaves échouées. Le tout, dans le poudroisement jaunâtre d'une poussière aux allures de fumée. Puis ce furent les bairros et les conjutos, les quartiers et les ensembles immobiliers. Mélange de pauvreté et de laisser-aller, émaillé ici ou là de constructions plus ambitieuses, voire presque luxueuses. Déjà, la Land-Rover pénétrait dans Manaus, par l'avenida Brasil et le bairro Santo Antonio. Connaissant parfaitement les lieux, Bolan put facilement se diriger. Traversant l'igarapé de Sao Raimundo par le pont de Kako Caminha et son village flottant de cabanes de bois, il coupa l'avenida Constantino Nery, se retrouvant bientôt sur le boulevard Alvaro Maia. Le centre historique de Manaus. Ici, la chaleur devenait étouffante et les rues étaient quasiment désertes. Tournant à droite, Bolan se lança dans un dédale, avant de tomber enfin dans l'avenida Getúlio Vargas. Une minute plus tard, il stoppait la Land-Rover devant le n°741, au pied du perron du Taj Mahal Continental Hôtel. Une température sibérienne régnait dans le hall. Réservée de Washington au nom de Dakota, sa chambre était à peine plus tiède. Sitôt le garçon d'étage parti, il baissa la clim avant de ranger le contenu de son sac de voyage dans la penderie de l'entrée. Gardant le Snake à portée de main, il remisa la « pâte à tarte » de Gadgets dans le coffre individuel dissimulé dans le placard, prit une douche et, tout en se séchant, alla jeter un regard à la baie vitrée. Profitant d'une vue imprenable sur l'étonnant Teatro Amazonas, vestige de l'époque du boom du caoutchouc, au siècle dernier, il laissa un moment son regard courir sur le panorama de la ville s'étendant dix étages plus bas. Un décor de toits d'anciennes demeures et d'ensembles immobiliers récents, avec d'un côté le fleuve large de plusieurs kilomètres, et, tout autour à l'horizon, la ligne sombre de la forêt omniprésente. Un îlot de civilisation bordé de favelas, en plein milieu de la selva amazonica, le fameux enfer vert. Dès son premier contact, des années plus tôt, avec l'Amazonie, Mack Bolan avait eu le coup de foudre. Et, encore une fois, il s'imagina au même endroit et dans une autre existence. Une vie normale. Peut-être avec une femme, peut-être même avec des enfants. Un autre univers. Aussi inaccessible que la galaxie la plus lointaine.

Une légère morsure à l'âme, Bolan quitta la baie vitrée. Aujourd'hui, perdue quelque part dans cette forêt, Gilda Boleno avait besoin de lui. A moins qu'elle ne soit morte.

Revenu au présent, il enfila un pantalon de toile et une chemisette, activa son nouveau mini téléphone portable satellitaire, composa le numéro de Gilda Boleno. Simple acquit de conscience qui le mit en communication avec un répondeur, s'exprimant en portugais, en espagnol et en anglais. La voix de Gilda, que Bolan reconnut parfaitement. Il ne laissa pas de message, coupa la communication, composa le numéro personnel d'Eugenia Cabral, l'agent DEA local indiqué par Hal Brognola. Là aussi, un répondeur. En portugais seulement, langue que Bolan connaissait mal. Sans laisser de message là non plus, il raccrocha, composa le numéro du bureau de l'assistante sociale.

— *Centro social de la ciudad de Manaus*, annonça une voix féminine aux accents chantants.

Incapable de s'exprimer en portugais, Bolan tenta en espagnol :

— *Por favor. ¿ Puedo hablar à la señora Cabral ?*

Manaus était un port franc où l'espagnol était couramment utilisé. Après une brève hésitation, sa correspondante répondit dans la même langue :

— *¿ De parte de quien ?*

— *El señor Esteban.*

Le pseudo indiqué par Brognola comme étant celui du contact DEA de secours des deux agents.

— *Momento, por favor.*

Il y eut une série de déclics, puis une autre voix féminine, hésitante :

— *Si ?*

— *Eugenia Cabral ?*

Un silence, puis :

— *¿ De parte de quien ?*

Méfiance dans le ton. Visiblement, l'agent de la DEA n'avait pas reconnu la voix de son contact.

— Vous ne me connaissez pas, se lança aussitôt Bolan, en anglais cette fois. Je viens de Washington où Esteban m'a recommandé de vous contacter. Pour les intérêts d'une amie commune.

L'agent finit par déclarer, apparemment nerveuse :

— Je n'ai pas été prévenue.

Bolan avait prévu sa réaction. Passant outre, il insista :

— Notre amie a besoin de moi et, pour l'aider, j'ai besoin de vous.

Propos sibyllins que la femme sembla pourtant parfaitement interpréter.

— D'accord.

Néanmoins toujours nerveuse, elle demanda :

— Vous êtes à Manaus ?

— Si.

— Bon... mais je ne peux pas vous voir avant ce soir. J'ai plusieurs visites à faire en ville.

— O.K. Quelle heure ?

— Pas avant 21 heures. Et pas chez moi. J'héberge une parente malade et...

— O.K., coupa Bolan. 21 heures.

Un contretemps qui l'arrangeait. Il avait quelques repérages à effectuer en ville. Mais Eugenia Cabral semblait toujours aussi nerveuse et pour détendre l'atmosphère, il proposa :

— Dînons ensemble. Vous connaissez un coin tranquille ?

Un temps de réflexion, puis :

— Un chinois. Près de chez moi, dans le bairro Santa Luzia. C'est du côté de...

— Je trouverai, coupa Bolan. Donnez-moi le nom du restaurant et l'adresse.

— Avenina Santo Joéo. Ça s'appelle Li Phong.

— O.K., acquiesça encore Bolan. A ce soir.

— Comment vous reconnaîtrez-vous ?

— C'est moi qui vous reconnaître. 21 heures précises.

Il donna le numéro de son cellulaire pour le cas où, puis, saisi d'une idée et se souvenant de ce que venait de dire l'assistante sociale de ses visites en ville, Bolan insista :

— Entre-temps, j'aurai besoin d'un service.

Légère hésitation, puis :

— Un service ?

— Au cours de vos visites en ville, j'aimerais que vous fassiez quelque chose pour moi.

— Si je peux...

En quelques mots, Bolan résuma ce qu'il attendait d'elle et son interlocutrice acquiesça :

— *De acordo.*

Dans son émotion, elle avait repris l'usage du portugais.

— O.K., remercia Bolan. Vous serez en voiture ?

— Une vieille Mini-Austin blanche à toit noir. Facile à reconnaître.

— 4 heures, à Santa Clara.

Satisfait, il coupa la communication et quitta sa chambre. Dans un premier temps et avant de se rendre à Santa Clara, il allait essayer de mettre la main sur Alfredo, le fils des époux Pereira. En Amérique du Sud on déjeunait tard, avec un peu de chance, il le trouverait à sa cantine. Le Pescador, au bairro Séo Raimundo. Après, il irait renifler du côté du magasin de chaussures où travaillait Pilar Monteiro. Simple

repérage. Tout ça, sans autre arme que le Snake, mais, pour le moment, rien de plus ne s'imposait. En principe.

CHAPITRE IV

El Pescador n'avait rien d'un trois étoiles, la rue Beira Mar, rien de la V^e Avenue, et cette partie de l'igarapé Séo Raimundo ressemblait à un égout à ciel ouvert, odeurs à l'appui. Surtout à cette heure, où le soleil tapait. La rue écrasée de chaleur était déserte, mais une rumeur de voix sur les échos d'une salsa filtraient entre les planches disjointes du restaurant.

Ecartant le rideau de perles qui servait de porte, Mack Bolan fut aussitôt assailli par une forte odeur de poisson grillé, et découvrit une salle toute en longueur, au fond de laquelle trônait un comptoir aux planches crasseuses. Derrière, un gros homme chauve transpirant essuyait mollement une assiette. Dans son dos, flanquant un lot d'étagères surchargées de bouteilles, une grande affiche vantait les qualités de la bière locale Antarctica. Une épaisse fumée, mélange de friture et de tabac, flottait au-dessus des tables, malgré les larges ouvertures des fenêtres sans carreaux. A l'entrée de Bolan, les têtes des consommateurs se tournèrent avec un bel ensemble, et le brouhaha des conversations baissa de plusieurs tons. Dans les regards, la méfiance se lisait à livre ouvert. Ici, les estrangeiros étaient plutôt rares. Indifférent, Bolan se dirigea vers le comptoir et, s'adressant au gros homme, il déclara en espagnol :

— Je cherche Alfredo Preira.

L'observant d'un air intrigué, le type cessa d'essuyer son assiette, découvrant une rangée de chicots noirâtres dans un rictus qui se voulait avenant. Désignant le fond de la salle, il renseigne :

— *Além. El ruivo.*

Il comprenait visiblement l'espagnol, mais il s'était exprimé en portugais. Suivant son regard, Bolan fit le rapprochement entre le mot *ruivo* et la tête du jeune type à cheveux roux qu'il désignait près de la fenêtre du fond. Au Brésil, les blonds et les roux n'étaient pas rares. Résultat du melting pot issu de l'ancienne colonisation.

— *Obrigado.* Merci.

Louvoyant entre les tables, Bolan alla se planter devant celle du rouquin qui le regardait venir, intrigué. Un jeune type très maigre, avec une face étroite pleine de boutons, des cheveux roux, bouclés et gras, et de petits yeux vicieux, à l'expression un soupçon égarée. Le drogué type. Plantant son regard dans le sien, Bolan interrogea :

— Tu comprends l'espagnol ?

Acquiescement muet et surpris du rouquin.

Bolan insista :

— C'est toi, Alfredo Preira ?

Plus intrigué que méfiant, mais apparemment nerveux, le jeune type hocha de nouveau la tête.

— Ça dépend pour qui.

— Pour moi, renvoya Bolan, imperturbable.

Dans son regard d'acier, une lueur dangereuse avait un instant fulguré. Un léger flou dans les yeux, l'autre l'observait toujours. Sans façon, l'Exécuteur prit une chaise et, s'asseyant face à lui, il précisa sur le même ton :

— Disons que je m'appelle Sam.

Un tic nerveux au coin de la paupière, le rouquin semblait maintenant mal à l'aise. Trop nerveux. Attrapant sa canette d'Antarctica, il se mit à en téter le goulot avec un petit bruit désagréable. Puis reposant la bouteille sur la table, il interrogea d'une voix mal assurée :

— Qu'est-ce que vous voulez ?

— Je cherche tes parents.

Au coin de son œil, le tic d'Alfredo cessa.

— Pas là en ce moment.

— Je les cherche quand même, répéta Bolan sur le même ton.

— Qu'est-ce que vous leur voulez ?

— Dernièrement, commença Bolan, ils ont emmené une amie à moi en forêt. Ils auraient dû être rentrés depuis longtemps et je m'inquiète. Saurais-tu par hasard dans quelle zone ils auraient conduit mon amie ?

Secouant ses boucles grasses, le Brésilien grogna :

— Non !

Bolan tiqua.

— Sûr ?

Tandis qu'autour d'eux, le brouhaha s'était réinstallé, le fils Pereira observait toujours Bolan. Maintenant, l'inquiétude se lisait nettement au fond de ses prunelles fatiguées par la dope. D'un ton qui se voulait pourtant dégagé, il renvoya :

— J'suis pas au courant des affaires de mes vieux.

C'était possible. Néanmoins, quelque chose dans son expression disait à Bolan qu'il mentait. Posant ses coudes sur la table, il approcha son visage de celui du rouquin, et, martelant ses mots à voix contenue, il articula :

— J'attache beaucoup de prix à mes amis. Pour celle-là, je suis prêt à payer cher.

Cette fois, une lueur nouvelle s'était allumée dans les yeux du fils Pereira. Celle de l'intérêt. Bolan en profita :

— A condition que je la retrouve. Saine et sauve.

— Elle s'appelle comment, votre amie ?

— Gilda Boleno. Une entomologiste.

Après un léger flottement, Alfredo Pereira déclara :

— Connais pas.

Il y avait eu comme une mollesse dans le ton. Détail que le cerveau de l'Exécuteur avait aussitôt enregistré. Demeurant néanmoins de marbre, il insista :

— Je ne te demande pas si tu la connais, je te demande de me la retrouver. Ou plutôt, de retrouver sa trace.

Affichant un étonnement trop évident pour être sincère, le fils Pereira fit valoir :

— Hé ! Comment je pourrais faire ça, moi !

— Comme tout le monde. En cherchant.

— Mais...

— Je sais que tes parents étaient les guides attitrés de Gilda Bolenó et que, récemment, c'est à ce titre qu'ils l'ont accompagnée au cours d'une mission d'étude en forêt. Alors, n'ayant que toi comme contact ici, c'est à toi que je demande de m'aider. Logique, non ?

Disant cela, Bolan avait négligemment sorti un petit rouleau de dollars de sa poche et l'avait posé devant lui sur la table. Au cours du marché de la mauvaise dope locale, de quoi se payer quelques jolies doses. Louchant sur les billets verts, le jeune type déglutit avec peine. Empoignant sa canette, il la vida d'un coup avant de demander, presque suppliant :

— Mais comment ?

Le poisson était ferré. L'Exécuteur avait évidemment préparé son intervention, mais il laissa passer un peu de temps, histoire de permettre aux dollars de faire leur effet maximum. Enfin, sentant le Brésilien à point, il proposa :

— En cherchant qui, à part tes parents et mon amie, aurait pu être au courant de leur destination. Une secrétaire, une relation quelconque...

Il laissa sa phrase en suspens, son regard minéral accroché à celui de Pereira, à l'affût de la moindre expression, du moindre indice. Mais l'autre avait déjà baissé les yeux et hochait pensivement la tête, l'air de se creuser les méninges.

— D'accord, finit-il par grommeler d'un air pas très convaincu. Je vais chercher.

Visiblement, il regrettait déjà ces beaux dollars que Bolan s'appropriait à rempocher.

— Où est-ce que je peux vous joindre ?

Bolan lui donna le numéro de son cellulaire satellitaire. Et comme toute pêche digne de ce nom nécessite une amorce, il préleva deux billets verts et, les glissant sous la bouteille de bière, il précisa :

— Le reste du paquet à la livraison de l'info. O.K. ?

Le jeune drogué en transpirait. Louchant de plus belle, il coassa :

— Je... je vais essayer.

Sans un mot, l'Exécuteur empocha le rouleau de dollars, se leva et quitta El Pescador et son odeur de graillon, pour sauter dans la Land-Rover. Direction le centre. Le magasin de chaussures où travaillait Pilar Monteiro.

Situé boulevard Alvaro Maia, à la limite d'Adrianopolis, près du cimetière de Séo Joéo Batista et non loin de la Fundação Universitária do Amazonas, le collège Santa Clara de Manaus se cachait derrière un haut mur au crépi grisâtre qui s'en allait par larges plaques. Apparemment, ce n'était pas le luxe, mais, à Manaus, l'aspect extérieur des bâtiments ne signifiait pas grand-chose. Dans ce climat humide, il aurait fallu ravalier les façades quasiment tous les ans.

L'Exécuteur, discrètement stationné à l'angle de la rue Paraiba, venait de voir arriver la Mini-Austin blanche à toit noir, qui roula un peu plus loin, pour se garer dans une file où la plupart des conducteurs étaient restés au volant. Les parents d'élèves du collège. Et à en juger par les marques et l'état des véhicules, des parents plutôt aisés.

Un moment plus tard, le double portail en tôle peinte de l'établissement s'ouvrit, livrant passage aux premières étudiantes, toutes habillées de jupes bleu marine et de chemisettes blanches. La portière de la mini s'ouvrit, et sa passagère apparut, s'accoudant à la carrosserie pour observer le groupe. A cet instant, un bref éclair passa dans les prunelles de Mack Bolan. D'un seul coup d'œil, il venait de faire connaissance avec Eugenia Cabral, l'agent local de la DEA. Un beau brin de fille. Pas très grande, corps fin aux rondeurs agréables, port de tête altier, jolie. Les Stups US avaient bon goût. Mais à une certaine raideur dans son attitude, on devinait qu'Eugenia Cabral se sentait observée. Par Bolan. En lui exposant son plan au téléphone, ce dernier l'avait prévenue, il ne se montrerait pas. Son boulot à elle était de lui désigner la jeune Mariana, celui de l'Exécuteur serait de repérer les éventuels suiveurs auxquels, selon Brognola, la fille naturelle d'Enrique de Souza avait parlé à l'agent DEA. Des inconnus qui lui auraient tourné autour à la sortie du collège, après la disparition de son géniteur.

Pour le moment et mine de rien, Eugenia Cabral suivait la sortie des élèves d'un regard en coin. D'un geste naturel, elle venait de glisser une cigarette entre ses lèvres, jouant machinalement avec un briquet. Puis, brusquement et alors qu'un trio de jeunes filles émergeant du collège s'éloignait en papotant, elle porta le briquet à hauteur de la cigarette et l'alluma, avant de réintégrer l'Austin et de démarrer lentement. De loin, Bolan vit la mini arriver à hauteur du trio et ralentir brusquement, obligeant la Mercedes qui arrivait

derrière à faire un brusque écart pour l'éviter, puis la doubler. Tout ça dans la bonne humeur. Au Brésil, conduire était un amusement. Il vit ensuite le bras de l'agent DEA émerger par la glace ouverte de l'Austin, et sa main s'agiter dans un joyeux salut. Il n'entendit pas la jeune femme appeler, mais il comprit qu'elle l'avait fait en voyant une des trois filles tourner la tête vers la mini. Une expression de surprise sur le visage, la collégienne hésita, puis, reconnaissant Eugenia Cabral, elle agita la main à son tour dans un salut tout aussi joyeux. Enfin, selon les instructions de Bolan, l'Austin accéléra et se fondit dans la circulation.

L'Exécuteur était satisfait. Grâce à ce petit manège, il venait d'identifier Mariana Monteiro, la fille naturelle d'Enrique de Souza, sans s'être lui-même découvert à des observateurs qui, d'ailleurs, semblaient briller par leur absence. Pas la moindre présence suspecte, pas le moindre mouvement de voiture insolite. Rien que des parents plutôt bourgeois récupérant leur progéniture.

Respectant pourtant son plan, l'Exécuteur ne broncha pas. Il vit bientôt le trio de filles s'arrêter à l'angle du cimetière, devant un arrêt d'autobus où d'autres collégiennes attendaient. Bolan avait déjà repéré la ligne sur son plan. Venant de l'université avec son lot d'étudiants, un des bus de la compagnie passait par ici, remontant ensuite vers le centre-ville et son terminus. Dès lors, Mariana Monteiro n'avait plus qu'à descendre à pied vers la rue Moreira où se trouvait le magasin de sa mère. Surveillant le secteur, Bolan attendit patiemment l'arrivée du bus. Quand il redémarra, Bolan dut se rendre à l'évidence : à part Eugenia Cabral et lui-même, personne n'avait semblé s'intéresser à la fille de feu Enrique de Souza. C'eût été trop beau ! En l'état actuel des choses et hormis la DEA qui, selon Brognola, ne savait pas grand-chose, le seul fil conducteur susceptible de le mener à la piste mafieuse locale était ces « types louches » évoqués par Mariana. Des gens qui avaient l'air de s'être désintéressés de son cas.

Dépit, l'Exécuteur relança le moteur de la Land-Rover. Il allait déboîter quand, brusquement, son regard intercepta la scène et un flot d'adrénaline se rue dans ses artères.

La Mercedes ! C'était eux !

CHAPITRE V

C'était la Mercedes qui, un instant plus tôt, avait évité de justesse la collision avec l'Austin d'Eugenia Cabral. Bolan l'avait retrouvée stationnée devant le bus, et elle venait de redémarrer derrière ce dernier comme pour suivre Mariana. Une vieille conduite intérieure grise avec trois passagers. Deux devant et un à l'arrière... avec un appareil photos dont l'objectif avait accroché un rayon de soleil au moment où le type le reposait sur la plage arrière.

Bien sûr, depuis quelque temps, avec son port-franc et la réhabilitation de son Teatro Amazonas, Manaus était devenue un endroit relativement touristique, mais la Mercedes était immatriculée ici, et elle était trop décrépite pour avoir été louée à des touristes. De plus, la tête du photographe ne cadrait pas. Une face de brute à moustaches mexicaines et des petits yeux noirs à l'expression mauvaise.

Détails que le regard du guerrier avait instantanément enregistrés, en même temps que cet appareil photos que le type reposait à présent, et qui avait probablement servi un instant plus tôt à fixer la scène du bref échange entre Eugenia Cabral et la jeune Mariana.

Déjà, le bus avait accéléré et, derrière lui, la Mercedes en avait fait autant. Par précaution, Bolan avait laissé une camionnette de livraison s'intercaler entre la voiture suspecte et lui, mais alors que le bus abordait l'intersection de l'avenue Apurina, la Mercedes bifurqua subitement à gauche, coupant la circulation au nez d'un camion qui freina dans un hurlement de pneus. L'instant d'après, elle se ruait dans la transversale pour y disparaître. Surpris, l'Exécuteur amorça le mouvement de braquer à son tour, mais le camion s'était immobilisé à l'entrée de l'avenue, moteur apparemment calé. La circulation était bloquée.

— *Shit !* jura sourdement le guerrier.

De toute façon, la Mercedes était déjà loin. Bolan jura de nouveau puis, dépité, il réinséra la Land-Rover dans la circulation, furieux contre lui-même. A peine débarqué, il était déjà repéré, juste à l'instant où un semblant de piste semblait se présenter à lui. Pour un simple repérage, c'était un coup de maître !

— Qu'est-ce qui te prend, bordel !

Mauvais, Martino Arena avait envoyé un coup de poing dans l'épaule du conducteur. Dans la brusque manœuvre, son crâne avait cogné contre le montant de la portière et il s'était retrouvé sur le plancher de la voiture, dans une position ridicule. Vexé, il acheva de

se redresser en grinçant :

— Qu'est-ce qui t'a pris, merde ! Qu'est-ce qui se passe ?

Fixant le rétro sans paraître voir Arena, le chauffeur renvoya, sourcils froncés :

— Je sais pas. Peut-être rien.

Arturo Anayes était un excellent chauffeur, mais il avait une légère tendance paranoïaque. Agacé, Arena grinça de plus belle :

— Comment ça, rien ! Pourquoi tu suis plus le bus ?

— Je sais pas, répéta le chauffeur. Une impression.

Ses yeux allaient du pare-brise au rétro, l'air pas tranquille. Et en plus, il conduisait comme s'ils avaient tous les flics du Brésil aux fesses. Près de lui, et pour la première fois depuis le début de leur planque, le beau Raymondo Salas dit doucement :

— C'était pas une impression.

Chef des assassinos du clan régnant de Manaus et le seul des trois comparses directement relié au Patréo, Ray Salas el Diabo, le Diable, avait une voix très douce. En trois ans d'association, aucun des deux autres ne l'avait jamais entendu hausser le ton. Il lui suffisait pourtant d'un mot, d'une simple inflexion de sa voix trop tranquille pour obtenir leur obéissance immédiate. Toute une légende, el Diabo. Expert en toutes armes, arc, sarbacane et poisons y compris, tireur d'exception à l'arme de poing comme au fusil. Vif comme la mangouste, insaisissable, à la fois charmeur et démoniaque et, comme couverture pour la galerie, gérant d'un minable snack-bar des environs de Porto Marina Tauâ. Mister Hyde et docteur Jekyll. Autrefois tueur à gages free-lance, il avait été « acheté » par Isidoro Marcio Neves, le premier vrai grand boss d'Amazonas. Acheté comme un footballeur. Personne ne connaissait la somme engagée, et, d'ailleurs, très peu de gens savaient qui était le boss du secteur.

Incrédule, Marti Arena fixa la queue-de-cheval brune et frisée du *chefe* d'un œil torve pour s'étonner :

— Comment ça, pas une impression ?

— On était suivis.

Le ton du *chefe* n'avait pas varié. Pourtant, ses deux équipiers sentirent à cet instant une légère tension dans sa voix.

— Ah ! triompha Arturo Anayes. Tu vois !

Il surveillait toujours son rétro, et tandis qu'il ralentissait enfin, Arena demanda :

— T'es sûr, Sal ?

Simultanément, sa main s'était posée sur la crosse du .357 Magnum dont la crosse dépassait de sa ceinture. Un gros revolver Taurus en acier stainless et au canon de 4 pouces, copie brésilienne du Smith & Wesson américain.

— Sûr, répondit Ray Salas. Une Land-Rover. Avec un seul type à

bord. Je l'ai pas remarquée tout de suite, c'est seulement quand le bus est repassé devant nous. La Land le suivait, mais elle a laissé passer une camionnette entre elle et nous. Or, y avait aucune raison. Ça roulait normalement et il n'y avait pas de rue transversale à cet endroit pour que le type puisse avoir eu envie de tourner. Dans ces conditions...

Arena n'écoutait plus qu'à moitié. Avec sa belle gueule sérieuse, ses cheveux clairs, longs et frisés, ses yeux verts faussement doux et son sourire ravageur pour les filles, plus cette connerie de grain de beauté au coin de la bouche, Salas était trop beau. D'une beauté presque féminine. Agaçante. De plus, il expliquait toujours beaucoup trop les choses. Il aimait jouer au prof. Un tueur intello. Le contraire d'Arena qui lui était laid, et qui ne savait jamais rien expliquer. Il n'agissait que par instinct, et il tuait par plaisir. Sans doute aussi pour se venger de sa sale gueule et pour le dégoût qu'il inspirait aux filles. Surtout aux très jeunes, celles qu'il préférait. Celles-là, il les « travaillait » au faca. Un grand couteau de cuisine, à large lame aiguisée comme un rasoir, et qu'il portait dans une gaine de cuir à sa ceinture, dissimulée sous sa chemise. Un expert.

Encore incrédule mais tous les sens déjà en alerte, il interrogea :

— Les flics ?

Devant lui, le *chefe* haussa les épaules.

— Si c'est un flic, il n'est pas d'ici.

— Ben... d'où ça ?

L'esprit extrêmement basique de son équipier étonnait toujours le boss. Adoptant le ton professoral, il renvoya par-dessus son dossier :

— Quel genre de flic pas d'ici peut s'intéresser à toute cette histoire, d'après toi ?

— Ben...

Marti Arena allait dire qu'il ne savait pas, quand il croisa le regard d'Anayes dans le rétro. Un regard lourd de sous-entendus qui lui fit réaliser la situation. Vexé, il grommela :

— Ouais ! Bon ! J'avais compris !

La DEA ! Ces enfoirés d'Amerlocks avaient envoyé des renforts. Mais au lieu de s'affoler, le tueur se sentit soudain tout excité. Les stups yankees dans le secteur, c'était de l'animation en perspective et Marti Arena adorait ça. Rien de pire pour lui que de n'avoir personne à buter. Le syndrome du chômage, sans doute. D'autant que, par ici, les cokeros ne craignaient pas vraiment la DEA. On était à Manaus, en plein cœur de l'Amazonie. Le bout du monde. D'ailleurs, Arena avait beau scruter leurs arrières, pas de Land-Rover en vue.

— Si on nous suivait, annonça-t-il avec un soupçon de doute dans la voix, on les a semés.

Sans relever, Ray Salas avait décroché le radiotéléphone de la

voiture. Un vieux modèle de combiné à fil, mais qui valait à ses yeux tous les GSM modernes, dont la couverture dans le secteur laissait d'ailleurs à désirer. Il composa un numéro, entendit aussitôt une voix désagréable lancer :

— *Esta là ? Allô !*

Ray Salas fit la grimace. Il détestait les voix désagréables et Otto avait un timbre de fausset. Si ça n'avait tenu qu'à Salas, il l'aurait flingué pour le remplacer par un type dans son genre. Mais le boss n'avait vraiment confiance qu'en ce gros con de Chleuh. Le tuer eût été signer son propre arrêt de mort.

Exagérant à dessein la douceur de sa voix, le *chefe* renvoya :

— Passe-moi le patron.

— *Momento*.

La voix de fausset était devenue glacée. Normal, Otto n'aimait pas Ray Salas non plus. L'instant d'après, une autre voix résonnait dans l'appareil :

— *Sim ?*

Le timbre grave et autoritaire du *senhor* Neves. Toujours aussi calme, Ray Salas commença :

— On a peut-être un problème, Patron.

— Comment ça, un problème ?

Le ton de Neves s'était légèrement durci. Sans s'émouvoir, Salas résuma les faits en tempérant :

— Rien n'est sûr, Patron. Je peux me tromper, mais j'ai aperçu la tête du type. Un étranger. Ma main à couper.

— Vous avez noté le numéro de cette Land-Rover ?

Nouvelle grimace de Ray Salas.

— Non. On n'a pas eu le temps. Arturo a voulu vérifier et il a aussitôt opéré une rupture. Mais on peut essayer de tourner un peu en ville et...

— *Momento*, coupa l'autre.

Un silence suivit sur la ligne, avant que Neves n'ordonne enfin :

— Je veux être sûr. Pour ce qui est de la gamine, vous planquerez désormais tous les jours à deux voitures. Une au collège, une devant le magasin de chaussures. En attendant vous pouvez effectivement patrouiller en ville et essayer de repérer cette Land-Rover. Pour le reste, je vais réfléchir. On en parlera ce soir.

Pour Mack Bolan le seul fait d'avoir été repéré lui prouvait au moins une chose : Mariana était bel et bien sous surveillance ennemie. Restait à savoir si Eugenia Cabral était grillée. Les pourris locaux l'avaient très probablement vue plusieurs fois en compagnie de la fille de l'indic, et si, comme il le redoutait, Gilda Boleno était entre leurs mains, le rapprochement entre les deux femmes ne leur serait pas

difficile à faire. D'autant qu'ils connaissaient peut-être déjà leurs liens. Tout dépendait maintenant depuis quand ils connaissaient les activités de Gilda.

Supputations pessimistes, qui poussèrent le guerrier à stopper la Land-Rover dans une venelle, sitôt qu'il fut certain de ne pouvoir retrouver la Mercedes. Empoignant son cellulaire, il composa le numéro du bureau de l'assistante sociale, tomba sur la même femme que le matin, demanda à parler à Eugenia Cabral, mais celle-ci n'était pas revenue. Il laissa le message, demandant qu'Eugenia rappelle d'urgence Esteban. Sitôt raccroché, il réactiva la ligne, composa cette fois le numéro personnel de la jeune femme. Comme il s'y attendait, il n'obtint que son répondeur, et il raccrocha sans hésiter. La ligne d'Eugenia était peut-être sur écoute. En nage, il fut un instant tenté de s'arrêter au Taj, y renonça, décida de descendre vers le quartier du port, jusqu'au magasin de chaussures où travaillait Pilar Monteiro. Avec un peu de chance, il y retrouverait la Mercedes. Dégageant le Snake de sa ceinture, il le posa sur le siège du passager, le plan de Manaus par-dessus.

Un moment plus tard, la Land-Rover passait devant le building du Taj, sur l'avenue Getulio Vargas, où les arbres n'apportaient qu'une très relative fraîcheur. Un peu plus loin, contournant la praça Balbi, le 4x4 abordait la zone duty-free située près du port. A cause de l'étroitesse des rues, il faisait encore plus chaud ici, et, à part deux hommes et une femme de la police en treillis, il n'y avait pas foule. C'était encore l'heure de la sieste, et les rideaux de plusieurs magasins étaient baissés. Bolan fit un tour du secteur, en vain. Il remonta vers la praça Balbi, reprit la rue déjà parcourue. L'instant d'après, il allait s'engager dans la rue José Paranagua sur sa gauche, quand, tournant instinctivement la tête vers la rue Floriano Peixoto, son regard se figea soudain. Vieille, avec ses trois silhouettes à bord, la Mercedes était là. D'un brusque coup de volant, le guerrier rectifia sa trajectoire, s'engageant résolument à droite, faisant piler sur place la voiture qui le suivait. Un coup de freins qui fit hurler les pneus sur la chaussée, et qui alerta les trois policiers en treillis.

Plantés au beau milieu de la rue, ils discutaient avec un marchand de glaces ambulant, barrant le passage.

— *Shit !*

Bolan avait fait disparaître le Snake du siège voisin pour le glisser dessous, mais, déjà, les flics ne s'occupaient plus de lui. Hélas, la femme achetait un cornet de glace et ils n'avaient pas l'air décidés à bouger de la chaussée. La circulation était nulle, c'était l'heure de la sieste, on était au Brésil, ils avaient la vie devant eux. Et, pendant ce temps, la Mercedes avait disparu ! Enfin, les flics s'écartèrent, le glacier ambulant poussa sa carriole de côté et la voie fut libre. Se

donnant un air dégagé, Bolan fit repartir la Land-Rover. Au passage, la femme en treillis lui jeta un regard. Elle était plutôt jolie, et léchait sa boule de fraise à petits coups de langue prudents. La rage au ventre, Bolan accéléra, tourna à droite dès qu'il le put, remonta vers la praça Balbi, la contourna, redescendit vers le port, fit le tour deux fois, passa devant le magasin de chaussures repéré un peu plus tôt, et dont le rideau était baissé. Et là, il dut se rendre à l'évidence. Il avait perdu la Mercedes.

Il était en nage, il avait une soif d'enfer, son blitz manausien pataugeait, son armement se réduisait à un petit automatique de secours et il se sentait frustré comme il l'avait rarement été. Car, il en était sûr maintenant, à peine débarqué, il venait de rater la première piste qui aurait pu le mener à la mafia locale. Tout était à recommencer. En espérant qu'Eugenia Cabral lui soit d'une quelconque utilité... et qu'elle n'ait pas d'ennuis avant ce soir.

CHAPITRE VI

Isidoro Marcio Neves avait raccroché le téléphone depuis longtemps et songeait à ce que lui avait dit Ray Salas. Laisant un instant ses petits yeux noirs à l'éclat dur fixer le vide devant lui, indifférent au ballet feutré de Maria, sa vieille cuisinière qui remportait les plats dans la cuisine, il gambergeait. Tout à ses pensées, il ne voyait rien, même pas le grand tableau accroché au mur de l'autre côté de la longue table. Une huile sur toile signée d'un illustre inconnu, représentant une allégorie en gris et rouge et très librement interprétée, de l'Enfer de Dante. Sujet sinistre où un bulldozer aux formes futuristes poussait des monceaux de corps enchevêtrés vers la bouche incandescente d'un gigantesque four. Une toile lugubre qu'il aimait particulièrement et qu'il avait spécialement commandée à un artiste local, lors d'un ancien voyage en Colombie, juste après la mort d'Alexandra. Une peinture déprimante, inquiétante, comme toutes celles qui ornaient les murs d'Agua Verde, sa vaste quinta, sa ferme de la région de Maués. Selon lui et depuis toujours, l'enfer était la seule fin logique de toute vie humaine, y compris la sienne. Et ces représentations picturales multiples étaient pour lui une sorte de thérapie contre la crainte du néant, son obsession et sa seule vraie phobie depuis la mort d'Alexandra.

A la mort d'Alexandra, il était devenu fou et, quelque part en lui, il savait qu'il l'était resté. Depuis la disparition d'Alexandra, il ne pensait plus qu'à l'enfer. Cet enfer où il irait rejoindre Alexandra la traîtresse, la menteuse, l'infidèle, assassinée par son amant à Manaus. Un amant qui avait payé très cher ce sacrilège : disparu à jamais de la surface de la Terre.

Depuis, reclus dans son petit enfer à lui, Neves faisait tout pour s'habituer à l'enfer éternel dont il était certain que Dante avait percé tous les secrets. Et il aimait cette folie qui lui permettait parfois d'y pénétrer avant l'heure.

En attendant, malgré le gris perpétuel dans lequel la trahison, puis la mort d'Alexandra l'avaient plongé, Isidoro persistait à survivre. Et à s'enrichir. Pour rien. Et avec ses milliers et ses milliers de têtes de bétail dont il passait parfois quelques troupeaux en revue à bord de son hélico personnel, il était un des fazendeiros les plus riches et les plus influents d'Amazonie. Le plus gros cokero aussi, précurseur quelques années plus tôt de la culture de la coca sur les plateaux d'Amazonie brésilienne. Il tenait la plus importante part du marché local, étant ainsi l'homme le plus puissant et le plus dangereux de l'Etat d'Amazonas. Une revanche formidable, pour cet être gras et

flasque, dont les grosses moustaches ne parvenaient pas à cacher une bouche exagérément molle et lippue. Neves était affreux, mais il était le maître d'Amazonas.

Pourtant, un nouveau problème semblait poindre à l'horizon. Pour lui, ça n'était certes qu'un simple ennui, un désagréable contretemps, mais de la solution de ce problème dépendait sa réputation. Simple question d'honneur.

Patron d'Amazonas, Isidoro Marcio Neves n'avait en fait pas grand-chose à craindre de la DEA. Entre Iquitos au Pérou, Leticia en Colombie et Benjamin Constant au Brésil, le trafic existait depuis des années. Aux confins des trois pays et à huit jours de bateau de Manaus, le triangle des trois frontières représentait la zone la plus sûre qui soit en matière de trafic. Au début, c'était juste une sorte de sport. Quelques kilos par-ci par-là, passés en pirogue de Colombie au Pérou, ou carrément à pied sec de Colombie au Brésil. Plus tard, avec la prise de pouvoir des gros bonnets de Medellin et de Cali, la poudre avait circulé en quantités de plus en plus grosses, transportée par des lanchas de commerce, et quelques hydravions de tourisme. Ensuite, malgré l'exécution par les Forces de Sécurité colombiennes de l'ex-patrôn de Medellin, Pablo Escobar, le marché avait encore pris de l'ampleur. Une véritable flotte s'était mise en place dans ce secteur du Rio Solimàs, transportant la coke par centaines de kilos. Jusqu'à ce que les patraàs brésiliens finissent par vouloir voler de leurs propres ailes, Marcio Neves en tête. Ils avaient l'Amazone comme route fluviale, jusqu'à Belém où la poudre embarquait sur les cargos pour l'Europe.

Pourquoi rester intermédiaire, quand on peut produire et acheminer soi-même ? Pourquoi gagner moins quand on peut rafler le pactole ?

Seul impératif quand on était au sommet, ne pas se laisser déborder. Traiter les problèmes avant qu'ils ne deviennent exagérés. Or, dans cette affaire, Isidoro avait déjà trop traîné. En Amazonas, on n'avait certes rien à craindre de la DEA, parce qu'elle y était mal implantée et que le gouvernement brésilien coopérait mollement avec elle, mais ça pouvait changer. Alors autant frapper fort tout de suite. Stopper les vocations. La stratégie du découragement.

Repoussant soudain la chaise ancienne à haut dossier sur laquelle il prenait tous ses repas, le fazendeiro redressa sa grosse carcasse huileuse en appelant à la cantonade :

— Otto !

Comme s'il avait attendu derrière la porte, un costaud blond aux allures de catcheur, au nez cassé et aux muscles noueux sous un T-shirt kaki, apparut aussitôt, lançant avec un fort accent allemand :

— Je suis là, Patron.

Otto était le baby-sitter personnel et l'âme damnée d'Isidoro Marcio Neves, et il était toujours là quand son maître l'appelait. Fidèle comme un chien.

— Fais préparer l'hélico, ordonna Neves.

— Oui, Patron.

Son garde du corps reparti, le boss de la zone Manaus alluma un gros cigare en soupirant d'aise. Il venait de prendre sa décision et il était soulagé.

Ne jamais laisser un problème en suspens. Jamais ! D'ailleurs, celui-là devenait trop aigu. Il devait le régler à sa façon : définitivement. Avec juste un tout petit regret. Il aimait trop les œuvres d'art et les belles choses en général pour ne pas souffrir un peu quand il devait se défaire de l'une d'elles.

Mais un vrai *chefe, um verdadeiro macho*, ne devait pas s'arrêter à ce genre de chose. Il devait rester le maître, en toutes circonstances.

Gilda Bolenó n'avait plus la notion du temps. Pas plus que celle de l'espace. D'ailleurs, elle ne savait plus vraiment qui elle était, ni où elle était, et elle se demandait pourquoi elle devait souffrir ainsi dans cette cage.

Elle était prisonnière en pleine jungle, chez les sauvages. Des fous. Une vieille sorcière illuminée et un métis débile qu'elle appelait Discípulo, Disciple, et qui ricanait en laissant traîner ses sales mains sur elle à travers les barreaux. Hideux. Un cauchemar dont elle allait forcément se réveiller.

La dernière chose dont elle se souvenait encore vaguement était la fin de son expédition au Madeira, dans sa recherche de l'aranha branca avec les époux Preira. Son plus fort souvenir était l'horrible mort de ces derniers. Les flèches. Surtout celle dans le cou de Mercedes. Vision atroce, fugace comme un éclair. Puis presque simultanément cette piqûre dans sa nuque, et la plongée dans le néant. Plus tard, des siècles plus tard, elle avait enfin émergé, pour se retrouver dans cette cage, entièrement nue, pieds et poings liés dans le dos. Une cage en gros bambous assemblés par des lianes, posée sur la terre battue d'une grande case indienne, et près de laquelle, chose incongrue, un radiotéléphone et un magnétophone à batterie étaient posés sur une caisse. Un magnétophone que Discípulo déclenchait parfois en ricanant, tendant le micro entre les barreaux avec insistance et lui demandant de parler encore et encore. Après un temps qu'elle n'avait pu évaluer, deux nouveaux venus étaient arrivés. Un brun, gros, moustachu et flasque, et un blond, style catcheur. Le moustachu lui avait dit des tas de choses dont elle ne se souvenait pas vraiment. Puis il s'était fâché, l'avait menacée de tortures, de piranhas, d'horreurs. Et de cela, elle se souvenait beaucoup mieux. Il voulait

tout savoir de ses activités, de l'implantation DEA dans le secteur Manaus, de ce qu'elle savait des agents en place, des indics, etc. Mais Gilda n'avait rien dit. De cela au moins, elle était certaine. Elle avait réussi à bloquer ses pensées sur des choses extérieures. Des choses agréables. Des souvenirs d'avant. Et le gros flasque s'était encore énervé, puis ils étaient repartis tous les deux. Quand ils étaient revenus, Gilda ne savait combien de temps s'était passé encore. Mais le gros flasque avait cessé de la menacer. Il avait fait sortir les autres, s'était assis tout près de la cage, lui avait parlé de choses étranges où il était question d'art, de grâce et de beauté et du sacrilège qu'il y aurait eu à profaner toutes ces choses. A cet instant, Gilda s'était dit qu'il était fou lui aussi. Surtout quand, juste avant de s'en aller de nouveau, il lui avait dit presque tendrement en effleurant son ventre du bout de ses gros doigts :

— Bientôt, tu me diras tout, Gilda. Absolument tout. Et moi, je te garderai pour toujours. Tu seras la pièce maîtresse de mon musée.

Depuis, sans cesse surveillée par la sorcière ou par le métis, à la lueur d'un feu entretenu jour et nuit dans un chaudron au pied de la cage, Gilda se sentait peu à peu sombrer dans une sorte de démente hallucinée. Sans doute à cause de ces incantations que la vieille s'était mise à psalmodier, de ces plantes aussi, qu'elle faisait maintenant brûler en permanence sur le feu, et dont elle lui envoyait les lourdes fumées en pleine face à l'aide d'un éventail fait de palmes. Des fumées grasses qui donnaient la nausée, et qui plongeaient Gilda de plus en plus profond dans des fantasmes torturants, où elle s'entendait parler et parler encore. D'un ton monocorde qu'elle ne se connaissait pas, disant des foules de choses qu'elle ne comprenait même plus. Peu à peu, elle sentait ses restes de raison basculer lentement. Les flashes des souvenirs s'espaçaient. Les réminiscences se faisaient de plus en plus rares. Elle se sentait délirer, parler, parler encore et encore et sans plus s'arrêter jamais. Elle sentait son âme en train de mourir.

— Gilda ?

Gilda n'avait plus qu'une envie, dormir. De toute sa chair, de tout son être, de toute son âme épuisée.

— Gilda ! Tu entends ?

Gilda avait les paupières si lourdes qu'elle dut faire un immense effort pour les soulever. D'abord, elle ne distingua que de vagues formes à travers un écran de fumées grises, puis une grosse silhouette imprécise, assise devant elle sur la caisse au magnétophone. Elle entendit un ricanement et la voix de la sorcière qui déclarait dans son portugais hésitant :

— Parle, mon bel ami. Parle, maintenant, elle t'entend.

Tandis que la vieille reprenait ses incantations et que le rideau de fumée se dissipait un peu, Gilda reconnut la grosse face molle et

moustachue et les petits yeux noirs qui la scrutaient. Alors elle referma les yeux, de nouveau épuisée.

— Tu as tort, Gilda, entendit-elle. Tu as tort. Dis-moi ce que je veux savoir et tu seras libre.

Gilda resta un long moment sans parler, puis, comme les incantations de la vieille lui devenaient insupportables, elle répondit :

— Je... Je ne sais rien !

Juste pour entendre une autre voix que celles du gros flasque et de la vieille Indienne. D'ailleurs, elle se demandait si elle savait encore quelque chose. Son esprit n'était plus qu'une bouillie et elle avait du mal à ordonner ses pensées les plus basiques.

— Tu ne me donnes guère le choix, Gilda. Je vais être obligé de te faire souffrir encore.

— Je... j'ai déjà souffert beaucoup, laissa tomber la jeune femme d'une voix molle. Je... je m'en fiche.

Elle disait n'importe quoi et elle le savait. Parce que depuis un temps qu'elle n'aurait su déterminer, elle avait peur. Une peur irraisonnée, profonde, viscérale. Une peur qui lui faisait mal partout. Souffrir était hideux et elle avait déjà largement eu son compte. Mais c'était plus fort qu'elle, elle voulait résister encore. Pour continuer d'exister, en quelque sorte. Elle perçut un juron sourd, mais garda les yeux fermés. Elle ne vit donc pas Isidoro Marcio Neves quitter la caisse sur laquelle il était assis, et sortir de la case en entraînant Chamani. Sitôt dehors et sous le regard impassible d'Otto, il gronda à l'adresse de la vieille et de Discípulo brusquement réapparu :

— Je veux qu'elle parle. Je veux qu'elle parle avant la nuit.

Marquant un temps et laissant son regard cruel errer un moment sur la clairière où s'élevaient les deux cases restant de l'ancien village indigène abandonné, il ajouta d'un ton vibrant :

— Je veux qu'elle dise tout ce qu'elle sait. A n'importe quel prix. Tu m'as dit l'autre jour que tu connaissais une plante très rare, qui vole l'esprit ennemi. Utilise cette foutue plante et fais dire à cette salope tout ce qu'elle a dans la tête !

La vieille se mit soudain à parler dans son idiome. Très vite, et serrant ses tempes des deux paumes en mimant une intense souffrance. Intervenant alors, Discípulo traduisit avec un sourire idiot :

— Chamani dit qu'en volant l'esprit de la prisonnière, elle peut vider sa tête à jamais. Elle dit aussi que la femme peut en mourir.

Ricanant bêtement, il ajouta :

— Elle dit aussi que son esprit mort peut errer sur la selva à jamais, et que ses plaintes troubleront pour toujours le chant des oiseaux, de la pluie et des feuilles innombrables qui donnent la vie à toute la selva.

Dans un assaut de rage qui fit trembler ses bajoues, le gros Neves

planta son regard dur dans les prunelles délavées de la vieille, et gronda :

— Je veux qu'elle parle. Avant la nuit !

CHAPITRE VII

La nuit était tombée, cela faisait deux heures qu'ils étaient revenus de Casa Chamane, le village indien abandonné. Quand, après sa capture, ses hommes avaient ramené la fille de la DEA du Madeira, il se souvenait avoir éprouvé un sentiment étrange. Cela faisait des mois qu'il l'avait repérée, des mois qu'elle était dans son collimateur, des mois durant lesquels il s'était même arrangé pour la voir à son insu. A Léticia et à Manaus. Pour faire connaissance, en quelque sorte, avec cette ennemie qui avait osé venir le narguer sur son territoire. Il avait fait supprimer ses contacts, ses indics les uns après les autres, et il aurait pu en faire autant avec elle. Mais cette espèce de duel secret l'avait excité. Il s'était peu à peu pris au jeu, jusqu'à éprouver un sentiment complexe à l'égard de Gilda Boleno. Un sentiment qui l'avait inquiété. Il s'était dit alors qu'il allait la faire capturer, puis se dépêcher de la faire parler, avant de la balancer aux piranhas. Comme on l'avait fait avec cet imbécile de Souza. Et il avait donné les ordres, monté ce piège dans la selva, et capturé la belle Gilda. Mais quand il l'avait vue, captive dans sa cage de bambous, quand elle l'avait défié de son regard de panthère, il avait été frappé par cette rage pleine de sensualité involontaire qui émanait d'elle. Dès lors, l'idée de la balancer aux piranhas l'avait moins séduit, même s'il avait continué à tout faire pour lui arracher ses secrets. Simplement, il avait demandé à cette vieille folle de Chamani et à son amant débile d'épargner son corps. De lui vider seulement le cerveau grâce à leur magie. La magie, le boss de Manaus la connaissait bien. Il avait été bercé dedans et, pour avoir souvent assisté à ces séances de condomblé qu'on ne montrait qu'aux initiés, il y croyait dur comme fer. Seul problème, Chamani n'avait pas garanti le « retour » de l'esprit de la fille quand elle en aurait fini avec elle. Presque toujours, les essences et fumées hallucinogènes qu'elle utilisait pour « voler les esprits » provoquaient de sérieux dégâts. Les sujets traités étaient transformés en zombies pour toujours. Et dans le cas de Gilda Boleno, Chamani avait été formelle. Bien que fort, son esprit ne résisterait pas. Isidoro avait alors pesé le pour et le contre, et décidé qu'il voulait le corps de l'agent, que son esprit soit là ou ailleurs. Gilda Boleno était trop belle, presque plus belle qu'Alexandra. Et si fascinante, dans cette cage de bambous, où il la laisserait désormais enfermée. Un fantasme terrible, qui lui avait fait monter le feu aux reins, la première fois qu'il l'avait imaginé. En résumé et il en était conscient, il s'était mis à aimer Gilda Boleno. A sa façon. Bizarre. Il le savait bien, qu'il était bizarre ! Quand on a peur de l'enfer et qu'on l'aime à ce point, on est forcément

bizarre !

— Elle parlera, Patron.

Perdu dans ses pensées, Isidoro sursauta presque en entendant la voix de fausset dans son dos. L'esprit ailleurs et agacé par cette phrase qui résumait toutes ses préoccupations, le boss de Manaus grogna sans vraiment l'avoir voulu :

— *Evidemment*, qu'elle va parler !

Mais Neves n'était pas à l'aise. Il s'en voulait beaucoup de n'avoir pas su manœuvrer plus habilement, de n'avoir pas su convaincre la fille. Résultat, il était au pied du mur. Il avait donné l'ordre ultime et il ne pouvait plus reculer. A présent, restaient deux cas de figure. Soit Gilda résistait peu au vol de son esprit et son corps survivrait, soit elle résistait trop longtemps, et le vol de son esprit tuerait aussi son corps. Dans le deuxième cas, Neves perdrait à jamais une superbe œuvre d'art, dans le premier, ce ne serait plus qu'une vulgaire enveloppe vidée de toute substance. Comme une peinture sans âme. Inutile.

— Si vous avez un problème, Patron, dites ce que je dois faire.

Planté derrière la chaise à haut dossier sur laquelle le boss de Manaus trônait aux heures des repas, Otto observait son maître, l'air inquiet.

— Hum ! grogna encore le boss, les yeux comme toujours fixés sur le tableau de l'Enfer.

— Je peux peut-être retourner là-bas et forcer la fille à...

— Non, coupa le boss.

Il savait comment Otto « forçait » ceux qui tombaient entre ses mains et, dès le début de cette histoire, il avait refusé qu'on abîme le corps de Gilda.

— Non, répéta-t-il, buté. Elle parlera avant la nuit.

Il y eut un silence derrière lui, puis de nouveau le timbre de fausset de l'Allemand :

— Peut-être que je peux quand même aider. Je...

D'un geste impatient, Marcio Neves réclama le silence et son garde du corps se tut. Docile mais frustré, il se mit à attendre le bon vouloir du boss. Il n'était pas d'accord avec lui sur la méthode adoptée pour faire parler cette pétasse, mais Neves était le patron et il l'admirait sincèrement. Sa puissance, son intelligence aussi.

Surtout sa puissance. Au point qu'à l'issue de chacune des absences du boss, toute son équipe se regroupait sur l'aire d'atterrissage de l'hélico à son retour. Marque d'allégeance et de respect, que son âme damnée, Otto, avait une fois pour toutes érigé en rite sacré, même au cours de ses rares absences. Dans ce cas, c'était son homme de confiance, son *tenente* Barossa qui prenait la relève. Et gare à qui s'y serait soustrait.

Un cas, Otto. Avec sa silhouette de catcheur et sa gueule d'honnête

charcutier, c'était un être simple. Simple mais dangereux. Un ex-mercenaire, devenu garimpeiro. Un de ces aventuriers sans foi ni loi, recyclé chercheur d'or puis, grâce à sa force musculaire étonnante, garde-chiourme à la fameuse mine de Serra Pelada. Une gigantesque zone d'extraction d'or à ciel ouvert, un enfer où des milliers d'esclaves avaient usé leur santé et leurs illusions, jusqu'à sa fermeture quelques années plus tôt. Un bain librement consenti, où Otto avait finalement eu l'indélicatesse d'assassiner un garimpeiro provisoirement chanceux, pour lui voler l'énorme pépite qu'il venait de trouver. Il y avait eu un témoin et l'affaire avait failli très mal tourner pour le Teuton obligé de s'enfuir. Récupéré par Neves au moment où les choses allaient de mal en pis pour lui, dédouané auprès des autorités par les puissantes relations du Patréo et engagé par lui comme baby-sitter, Otto vouait désormais à son patron une fidélité absolue. C'était un excellent garde du corps. Idéal pour les déplacements en ville, ou pour les infiltrations secrètes, grâce à son look de charcutier-touriste et son baragoin primaire de deux ou trois langues apprises au cours de ses « campagnes militaires ». Sous son embonpoint se cachaient des muscles d'acier et une science de la bagarre exceptionnelle, et derrière ses yeux bleus au bon regard presque absent se retranchait un QI moyen, suffisant pour ce qu'on lui demandait. Mais sous ses airs bonasses, l'Allemand était une terreur. Capable de broyer le crâne d'un type entre ses grosses paluches, ou de loger un pruneau de pistolet .44 Magnum dans le même crâne, à cinquante mètres. Il détestait Ray Salas, le *chefe* des opérations de Manaus. Un type qui se prenait pour le nombril du monde et qui étalait sa science à tout bout de champ. Une sorte de concurrent aussi, car Otto lui-même commandait l'équipe des pistoleros attachée à la sécurité de la quinta. Des durs de durs, aussi à l'aise en ville que sur le fleuve, ou à cheval sur les immenses territoires dévolus aux milliers de bovins de Neves. Des assassinos que le boss lui demandait parfois d'utiliser pour des missions punitives, soit chez les Indiens trop remuants, soit chez les exploitants qui ne respectaient pas les quotas. Otto n'avait donc rien à faire de Salas. Il ne prenait ses ordres que de Neves. Directement. Ça limitait les frictions. N'empêche que s'il avait pu broyer le crâne de ce fort en thème...

Soudain, la sonnerie du téléphone cribla le silence de la grande salle à manger. Otto décrocha, écouta et, alors que Maria disparaissait en emportant le dernier plat, il tendit l'appareil à son patron en annonçant d'un ton rogue :

— Encore Salas.

A peine le combiné à son oreille, le boss de Manaus entendit son *chefe* annoncer de sa voix douce :

— Du nouveau, Patron.

Isidoro écouta, hocha lentement la tête.

— Bom, dit-il, intéressé. Voilà ce que vous allez faire.

Il donna ses instructions avant de préciser de son ton autoritaire :

— Dès que c'est fait, tu me rappelles.

— Oui, Patron.

Puis après une hésitation, Salas enchaîna :

— J'ai peut-être autre chose. Une info. Une source en ville. Mais je dois encore vérifier. Je vous tiens au courant.

Il avait à peine raccroché que le radiotéléphone posé sur le bahut se manifestait à son tour. D'un bond, Otto alla s'emparer de l'appareil pour l'apporter à son maître. Ce dernier décrocha, entendit la voix de Discípulo grincer tout excité :

— C'est fait, Patron ! Elle a parlé !

Le boss de Manaus en resta muet un instant. Quand il parla de nouveau, sa voix avait changé. Plus sourde.

— Tout est enregistré ?

— Seguro, Patrêo ! Tout comme vous avez dit de faire.

Nouveau silence du boss qui fit signe à Otto d'apporter le lecteur de cassette sur la table et de le brancher au radiotéléphone.

— Bom, dit-il. Fais démarrer la bande.

Il y eut quelques bruits bizarres dans le combiné, puis une suite de parasites et un souffle continu, bientôt suivis par le son d'une voix. Celle de Gilda Boleno. Une voix monocorde, comme désincarnée, qui articula doucement :

— J'ai peur ! J'ai peur !

Puis Gilda parla longtemps. Une suite de mots, de phrases, parfois presque incohérentes, entrecoupées de cet étrange leitmotiv :

— J'ai peur ! J'ai peur !

Mais l'esprit aiguisé de Neves remplaçait aisément les mots dans leur contexte. Et plus il écoutait, plus il savait que l'agent de la DEA ne mentait pas. Il savait que la magie de Chamani avait enfin fait son effet et qu'il allait pouvoir régler son problème. Et quand la bande s'arrêta et que la voix grinçante de Discípulo revint en ligne, Isidoro avait désormais ce qu'il voulait. L'agent de la zone Amazonas avait tout dit, hélas, sans recouper l'info qu'il venait d'avoir par Salas. Mais elle n'était peut-être pas au courant. Dans cette phase extrême de dépendance, elle n'avait pu ni mentir ni omettre quoi que ce soit. Son sinistre leitmotiv en faisait foi. Personne ne résistait aux plantes et aux drogues de Chamani. Neves savait à présent ce qu'il voulait savoir, et cela accréditait finalement l'info de Salas. Tout devenait logique. Limpide. Mais, bizarrement, cela ne lui faisait presque rien. La suite ne serait que question de sécurité. De routine. Par ici, la vie humaine n'avait pas la même valeur qu'ailleurs et on ne s'encombrait pas de manœuvres subtiles. On fixait le mal et on le traitait. Définitivement.

Mais il y avait Gilda. Alors, les yeux de nouveau perdus sur la toile de l'Enfer, le boss de Manaus tardait à poser la question qui le taraudait. Qui le crucifiait presque. Il le fit enfin, comme un plongeur amateur qui se lance du haut de la tour olympique :

— Et la fille ?

Il écouta la réponse et hocha simplement la tête, faisant trembler ses énormes bajoues.

— Bom, dit-il seulement. On verra ça demain.

Puis il raccrocha le radiotéléphone, le regard toujours perdu dans la grande toile gris et rouge. Etre *um verdadeiro macho* était, parfois, une difficile épreuve.

Debout près de la porte, comme s'il redoutait quelque intrusion ennemie, Otto l'observait. Sans doute attiré par ce regard insistant, le maître d'Agua Verde hocha la tête, semblant secouer des pensées trop pesantes, leva ses petits yeux noirs et durs sur son baby-sitter. Songeur, il l'observa un instant en silence, s'attardant sur ses courts cheveux blonds et son look pas franchement local, avant de déclarer :

— Tu vas pouvoir faire quelque chose pour moi, Otto.

— *Sim !* s'exclama l'ex-garimpeiro. *Sim, Patréo !*

Coupant court, Marcio Neves ordonna :

— Va faire tes bagages. Vêtements légers, maillot de bain, etc.

Etonnement de l'Allemand.

— On part en voyage, Patron ?

— Tu pars en voyage, rectifia le boss de Manaus. Prends deux gars avec toi. Les plus discrets possible. Prépare-toi. Je t'expliquerai après.

Tandis que, désorienté, son baby-sitter quittait la salle à manger, Isidoro empoigna le talkie-walkie accroché à sa ceinture et articula :

— J'appelle YF ! J'appelle YF !

— YF à l'écoute, grésilla aussitôt une voix lointaine sur fond de grondement de moteur. Un problème, Patron ?

Toujours sur le qui-vive, Rodriguez. Un ancien transporteur de coke des environs d'Iquitos, que la DEA avait failli tuer dans un crash provoqué. Blessé, il avait réussi à s'extraire des débris de son appareil et à se cacher dans la jungle pendant plusieurs jours, avant d'être recueilli par des Indiens. Pour lui, les coups durs étaient maintenant terminés, et parfois, on sentait qu'il regrettait les bagarres du passé.

— Négatif, renvoya Neves. Juste un nouveau plan de vol.

— *De acordo, Patréo.* Pour quand ?

— *Imediatamente.*

Bolan avait beau avoir réduit la clim à son strict minimum, sa chambre du Taj ressemblait au pôle nord. Inquiet, il avait encore appelé deux fois le bureau d'Eugenia Cabral. En vain. Prenant de nouveau la ligne de son cellulaire satellitaire, il recomposa le numéro

de son domicile. Mais là comme au bureau, pas plus de chance. Le répondeur. Sans laisser de message, le guerrier raccrocha. Il quittait le lit pour aller jeter un œil distrait par la baie vitrée, quand le cellulaire grelotta dans sa main. Il décrocha, reconnut la voix de Jack Grimaldi.

— Mack, attaqua aussitôt le pilote d'hélicos. On a un problème.

Bolan fit la grimace. Quand son ami parlait d'un problème en début de blitz à l'étranger, c'était toujours à cause de l'acheminement du TACOM.

— Impossible de faire passer le mobil-home par Eduardo Gomes, confirma l'ancien du Viêt-Nam dans la foulée. C'est la merde.

Il avait raison, mais Manaus était une zone franche et selon les listings du char de guerre consultés l'avant-veille, son aéroport était bien contrôlé. D'ailleurs, de plus en plus d'aéroports devenaient dangereux pour le char de guerre. Son module opérationnel avait beau ressembler à la mini-régie d'un studio mobile audiovisuel, une fouille un peu poussée aurait vite dévoilé sa véritable vocation, difficile à expliquer aux gabelous. Dépité mais s'y étant attendu, Mack Bolan soupira :

— O.K, Jack. Pas grave.

Ce qui était un pieux mensonge. Se composer un arsenal digne de ce nom en territoire hostile relevait souvent de la roulette russe, car le marché parallèle était presque toujours lié aux mafias locales. Soudain Jack Grimaldi s'exclama :

— Putain, j'y pense ! J'ai un vieux pote de Rio qui, aux dernières nouvelles, s'était exilé à Belém. Antonio Uarte. Un musicien dans la dèche. Un marginal sympa, qui traficote un peu de tout pour survivre. Son frère travaille au ministère du Commerce et il fait souvent appel à lui pour l'aider à finir le mois. La dernière fois qu'il m'a donné signe de vie, il jouait parfois au Fronteira. Un bar de...

— Laisse tomber, Jack.

Les copains des copains, c'était bien, mais souvent aléatoire. Et même en admettant que le TACOM parvienne à passer tous les contrôles, il faudrait ensuite l'acheminer à Manaus par voie d'eau, ce qui prendrait une dizaine de jours. Et le guerrier n'avait pas l'intention de s'éterniser en Amazonie. Il l'expliqua, mais, tout à sa nouvelle idée, le pilote argumenta encore :

— Attends, Striker ! Ça te coûte rien d'essayer. Juste un coup de fil au Fronteira. De ma part. Avec un peu de bol et quelques dollars à la clé, je suis sûr qu'il peut trouver une combine. Genre intermédiaire pour la vente sur place d'un véhicule importé, si tu vois ce...

— O.K., coupa le guerrier. J'essaierai d'appeler ton pote.

Vraiment très aléatoire. Heureusement, il y avait Eugenia Cabral. Elle pourrait peut-être l'aider.

— *Thanks*, remercia l'Exécuteur. Je te tiens au courant.

— *O.K. Good luck, man !.*

Bolan coupa la communication en souhaitant qu'Eugenia Cabral lui donne le moyen de se procurer des armes... et qu'il trouve ensuite quelques pourris locaux sur qui les expérimenter.

CHAPITRE VIII

On accédait au restaurant Li-Phong par un escalier qui grimpait à l'étage de bois, posé sur la terrasse d'un petit immeuble décrépit. De là, on avait une vue imprenable sur l'igarapé dos Educandos et les petites lumières de son bairro. Avec les odeurs en prime. Au pied de la terrasse du restaurant, l'avenida Santo Joéo bruissait d'animation. C'était l'heure où les Manausiens sortent prendre l'air, et des groupes de jeunes, portières de voitures ouvertes, s'assourdisaient aux décibels des autoradios poussés à fond, tonitruant les derniers tubes. Il faisait encore très chaud et très lourd, malgré la proximité du Rio Negro. En planque depuis un moment dans les ruines d'un petit chantier tout proche, Mack Bolan avait vu Eugenia arriver quelques instants plus tôt. Tout en vérifiant qu'elle ne semblait pas suivie, il avait appelé le Fronteira, à Belém. Simple acquit de conscience. Le tuyau de Grimaldi n'était pas tout à fait crevé. Antonio Uarte venait effectivement jouer chez eux le soir, mais pas avant 22 heures. Hélas, on ne savait jamais quand, et il ne restait pas longtemps.

Bolan était bon pour rappeler, mais la combine semblait aussi sûre que le jackpot au casino.

Il était maintenant 21 h 10, et toujours aucun signe inquiétant dans le secteur. Jetant un dernier regard alentour et ne notant rien de suspect, il traversa la rue et grimpa l'escalier du restaurant.

En haut, il fut accueilli par une petite hôtesse asiatique en tenue traditionnelle, qui lui minauda des formules de bienvenue... en portugais. L'établissement devait jouir d'une bonne réputation, car la plupart des tables nappées de jaune étaient occupées. De gros ventilateurs accrochés aux traverses de la charpente brassaient mollement un air déjà rafraîchi par les grandes baies ouvertes sur l'igarapé, et, sacrifice local oblige, la musique diffusée par les enceintes était sud-américaine. Malgré les courants d'air qui faisaient osciller les lanternes en boules de papier, une odeur de friture stagnait au-dessus des convives. En entrant, Bolan avait localisé Eugenia Cabral. Installée au fond de la salle, devant un verre de cocktail chinois, une cigarette allumée à la main, faussement détendue. Cela se devinait à quelques petits riens dans son attitude et dans sa façon de regarder autour d'elle sans en avoir l'air. Photographiant mine de rien lui aussi la petite foule de dîneurs pour essayer de repérer d'éventuels « parasites », le guerrier alla s'asseoir à sa table, face à l'entrée de la salle.

— *Boa tarde*, salua-t-il en portugais.

Plongeant son regard dans le velours noir des grands yeux en

amande de l'agent de la DEA, il ajouta en espagnol :

— Désolé de vous avoir fait attendre, mais...

— Mais tu as contrôlé mes arrières avant d'entrer, coupa la Brésilienne dans la même langue, en adoptant le tutoiement de rigueur en Espagne.

Derrière la tension presque palpable de la jeune femme, une lueur ironique flottait dans son regard, avec un zeste de méfiance. Ou de curiosité. Elle était vêtue d'une robe-blouse ivoire toute simple, serrée à la taille par une chaîne en forme de serpent, avait remonté ses cheveux noirs frisés en une sorte d'ananas amusant sur le sommet de la tête, et portait deux anneaux d'or aux oreilles. Quasiment pas de maquillage, finesse de peau de bon aloi et beauté naturelle et fraîche, modestement exhibée. La trentaine triomphante, joli brin de fille.

— Tu m'as vu ? s'étonna Bolan en la tutoyant à son tour.

Secouant son ananas en signe de dénégation, Eugenia Cabral lui envoya un sourire faussement détendu.

— Non, dit-elle. Mais je connais les usages.

Puis, se penchant légèrement vers Bolan et prenant un ton sérieux :

— Tu as repéré quelqu'un ?

Dans ses yeux, la lueur ironique avait cédé le pas à une inquiétude mal contrôlée et elle ajouta :

— J'ai opéré les ruptures de filature d'usage mais...

— Je n'ai rien noté d'anormal, coupa Bolan. Mais il se pourrait qu'on te surveille quand même.

De nouveau, la lueur inquiète reparut dans le regard de la Brésilienne.

— Qu'est-ce qui te fait dire ça ?

Bolan lui raconta l'épisode de la sortie du collège en précisant :

— J'ai plusieurs fois essayé de te joindre au bureau pour te prévenir.

— J'étais en visites, répondit la jeune femme.

Elle demeura songeuse un instant avant d'esquisser un haussement d'épaules.

— Je sais qu'ils surveillent Mariana, mais je ne crois pas qu'ils m'aient identifiée autrement que comme assistante sociale. D'ailleurs, c'est en cette qualité que je rends également visite à sa mère à leur domicile. Je le fais depuis ma prise de fonctions dans ce quartier. Après tout, c'est une mère célibataire et elle n'est pas riche. Or Mariana apprend l'anglais et le français. Cours particuliers, avec révisions téléphoniques. Très chers. Payés par son père. Heureusement, j'ai vécu trois ans en France. A Montmartre, chez un artiste peintre. Alors, pour l'aider, je lui fais souvent réviser son français.

Avec un sourire amusé, elle ajouta :

— Je lui ai même appris quelques mots d'argot.

Bolan sourit à son tour. Une serveuse arrivant, ils passèrent commande. Un instant plus tard, la jeune femme, qui l'observait sans vergogne, se pencha pour souffler à brûle-pourpoint :

— Je ne te demanderai pas qui tu es exactement, l'utilisation du pseudo d'Esteban me suffit en la circonstance. En revanche, j'aimerais bien savoir ce que tu attends de moi.

Logique. Bolan entra dans le vif du sujet :

— En te contactant, reconnut-il avec franchise, j'espérais dans un premier temps que tu serais grillée et, qu'ainsi, je pourrais saisir un fil de l'écheveau mafieux du secteur. Heureusement pour toi, ça ne semble pas être le cas. Devant le collège, ce n'est pas à toi mais à Mariana seule qu'ils semblaient s'intéresser.

La jeune femme esquissa une grimace.

— Ils... Tu veux dire la mafia locale ?

— Affirmatif.

— Je vois. Tu penses que... notre amie en a été victime ?

— J'en suis certain. Je connais bien Gilda Boleno. Un excellent flic. Elle ne laisserait jamais sa hiérarchie sans nouvelles aussi longtemps. Surtout après ce qui est arrivé à votre homologue de Leticia, et à son indic.

À l'énoncé du nom de Gilda, le soupçon de méfiance qui persistait encore dans les yeux d'Eugenia Cabral disparut, tandis que son joli visage semblait un instant s'affaïsser.

— Je suis très inquiète, finit-elle par avouer.

Elle semblait maintenant sincèrement préoccupée par le sort de Gilda. Bolan demanda :

— Tu la connais depuis longtemps ?

— Assez, reconnut la Brésilienne, un voile de tristesse au fond de ses prunelles sombres. Suffisamment pour apprécier ses qualités, à la fois professionnelles et humaines.

Elle marqua un temps, avant de questionner :

— Tu as parlé d'un premier temps. Et le deuxième ?

— On m'a dit que tu pourrais m'aider à trouver un certain matériel.

Eugenia Cabral fronça les sourcils.

— Quel genre de matériel ?

— Des armes.

— Je vois, répliqua l'agent de la DEA.

Subitement, Eugenia Cabral affichait une expression concentrée. Professionnelle. Mais la serveuse arrivait avec les premiers plats et ils durent se taire un moment. La jeune fille repartie, Eugenia Cabral enchaîna :

— Je connais bien quelqu'un, mais il y a un risque.

— Genre ?

— Genre mafia, précisa Eugenia avec un regard en biais. Si tu n'as jamais eu de problème avec elle, ça ira peut-être, sinon... L'Amazonie, c'est un peu le Far-West à la meilleure époque. En plus sauvage. Alors, fais attention.

Tous les marchands d'armes du marché parallèle étaient plus ou moins liés aux mafias locales. Il connaissait ça depuis toujours.

— Je vois, fit Bolan sans s'étendre. Je ferai attention. A moins que tu ne me fournisses toi-même ce dont j'ai besoin.

L'agent sourit. Tapotant la besace en fibres végétales qui lui servait de sac à main, elle précisa :

— Tout ce que je possède en la matière est là-dedans. Taurus Spécial .38 à canon de deux pouces. Manaus n'est pas Medellín.

— Il s'appelle comment, ton marchand ?

— Benito Ricci.

— Un Italien ? tiqua l'Exécuteur.

— Napolitain, précisa la jeune femme. Arrivé à Manaus depuis deux ans seulement, mais très vite acclimaté aux us et coutumes locaux. Il vend de tout, du tournevis au briquet, en passant par les contrefaçons de toutes sortes, jusqu'aux voitures et aux armes. Mon administration a enquêté sur lui et on prétend qu'il aurait quitté l'Italie pour une sombre histoire de vendetta personnelle. Une histoire de fesses. Mais chez nous, on pense à quelque chose de carrément mafieux. C'est pourquoi tu devras te méfier.

— Hum ! fit Bolan. Et je le trouve où, Benito ?

— Ce n'est pas si simple, tempéra la jeune femme. Il faut d'abord contacter son intermédiaire et se recommander d'un certain Mario. Un régatan péruvien qui trafique dans tout et n'importe quoi, et qui fait le rabatteur. Dis que tu as rencontré Mario à Iquitos, ça devrait suffire pour qu'il te mette en contact avec l'Italien.

— O.K. Et l'intermédiaire en question ?

— Lui, il est facile à trouver. Dans le quartier des boutiques hors taxes, tout le monde le connaît sous le surnom de Rubio. A cause de ses cheveux en brosse, décolorés platine. Il habite dans le fond de cour d'un magasin de bijoux de la rue Moreira, où il exerce plus ou moins la fonction de gardien. La journée, il vend à la sauvette, dans le même secteur, des contrefaçons que lui fournit Ricci.

La boucle était bouclée. Attaquant ses nems, Bolan interrogea :

— Je le contacte comme ça ?

Acquiescement de la jeune femme.

— Il te suffira de lui montrer tes dollars. Il touche sur ses rabattages vers l'Italien, mais il ne dédaigne pas une petite prime au passage.

— Si tu pouvais te rappeler le nom du magasin de bijoux de la rue

Moreira, pour le cas où.

— Je l'ai noté chez moi. Mais si tu veux, je t'appellerai tout à l'heure.

— D'accord.

Puis après un silence, il enchaîna :

— Penses-tu que la jeune Mariana en sache plus qu'elle ne t'en a déjà dit ?

— Je ne crois pas. Finalement, elle voyait assez peu son père et je crains qu'elle ne lui ait pas porté toute l'affection qu'il semblait en attendre. En Amérique du Sud, les pères qui n'assument pas complètement sont facilement rejetés par les enfants naturels. D'autant que, d'après ce que j'ai pu voir, Pilar Monteiro ne raconte pas à sa fille beaucoup d'éloges sur son père.

Bolan réfléchissait. Interroger la fille d'Enrique de Souza lui semblait quand même nécessaire. Histoire de ne négliger aucun détail. Il en fit part à Eugenia Cabral qui se rendit à ses raisons en proposant :

— Je l'appellerai demain à son domicile. Sa mère quitte la maison vers 8 heures, elle sera seule et j'essaierai d'organiser un contact.

Sur cet accord, et le dîner se poursuivant, Bolan demanda :

— Maintenant, raconte-moi Gilda.

Eugenia Cabral reposa ses baguettes, alluma une cigarette et, après un léger temps d'arrêt, elle lui parla de ses premiers contacts avec Gilda, de leurs modestes succès, de leurs cuisants échecs, et de la couverture de Gilda. Une couverture qui n'en était pas vraiment une, car elle nourrissait une véritable passion pour l'entomologie.

— Son rêve, précisa Eugenia, était de mettre la main sur une aranha branca. C'est une araignée très rare, qui l'a toujours fascinée par ses reflets métalliques irisés. Comme une araignée en fibres d'acier.

— Les époux Preira étaient censés l'emmener découvrir un de ces spécimens ?

Eugenia Cabral acquiesça.

— C'est ce qu'elle m'a dit avant de partir.

— Elle n'a pas précisé l'endroit exact où elle pensait la trouver, cette araignée ?

Moue d'Eugenia Cabral.

— Quelque part dans le secteur du Madeira. A plus de trois jours de bateau d'ici. J'ai pensé qu'Alfredo Preira pourrait peut-être me donner plus de précisions, mais j'ai longuement hésité avant de l'interroger. C'est un drogué. Un instable qui fréquente les voyous des bairros difficiles. Je devais trouver une bonne raison d'enquêter sur la disparition de Gilda sans éveiller ses soupçons. Finalement, je ne me suis attachée qu'à la disparition de ses parents. Toujours mon rôle d'assistante sociale. Malheureusement, soit il ne savait rien de

l'expédition en question, soit il n'a rien voulu me dire.

Eugenia Cabral eut une moue découragée pour achever :

— Finalement, je n'en sais pas plus que ce que Gilda a bien voulu m'en dire avant son départ.

Mack Bolan était dépité. Il n'en apprendrait pas davantage ce soir.

Bolan déposa une poignée de cruzeiros dans la soucoupe de l'addition qu'on venait d'apporter. Puis, griffonnant le numéro de son cellulaire sur le rabat du paquet de cigarettes d'Eugenia, il précisa :

— Pour m'appeler tout à l'heure.

Consultant sa montre, il se leva de table en s'excusant :

— Désolé de ne pouvoir te raccompagner. Un rendez-vous.

Il voulait être tranquille pour rappeler le Fronteira. Pour le cas où la filière du Napolitain Benito Rici foirerait.

— Pas de problème, dit en souriant la jeune femme qui glissa le paquet de cigarettes dans son sac. J'habite le quartier. Je t'appelle dès que j'ai mis la main sur le nom du magasin de bijoux.

— *Obrigado*, remercia Bolan avant de disparaître.

CHAPITRE IX

La sonnerie résonna longtemps dans le combiné, avant qu'on ne décroche enfin.

— Bar Fronteira ! lança une voix de femme sur fond de salsa tonitruante.

Bolan grimaça, éloigna le cellulaire de son oreille pour demander :

— *Antonio Uarte esta aqui, esse noite ?*

Il avait fait l'effort de trouver quelques mots de portugais, et il avait dû pratiquement hurler pour se faire entendre. Au bout de la ligne, la femme renvoya :

— *Momento*. Je vais voir.

En espagnol. Bolan ne put contenir un sourire. Son accent devait être superbe ! Un long moment s'écoula, durant lequel il dut supporter une véritable orgie de décibels. Après dix minutes de Fronteira, tous les clients devaient être sourds.

— *Esta là ?*

Une voix masculine, traînante, un soupçon pâteuse.

— Antonio Uarte ?

— *Sim, senhor*.

— Vous parlez espagnol ?

Petit rire au bout de la ligne.

— Même l'anglais, *senhor* !

L'accent de Bolan avait encore frappé.

— Je t'appelle de la part d'un ami, attaqua Bolan en anglais. Jack Grimaldi.

— Jackie ! Yeah ! Comment va ce sacré gangster yankee ?

Le musicien semblait sincèrement heureux. Avec un sourire, Bolan assura :

— Il y a un peu plus d'une heure, il allait plutôt bien.

— Fantastique ! Il est en vadrouille dans le secteur brésilien ?

— Non, le détrompa Bolan. Mais moi j'y suis, et j'ai besoin d'un service. Jack m'a dit que tu saurais débrouiller mon affaire.

Une toute petite hésitation dans le combiné :

— Ah !

Hésitation que le guerrier s'empessa de balayer :

— Contre un petit paquet de dollars.

Aussitôt, le ton redevint convivial.

— Ça dépend du service... et du nombre de dollars !

Le guerrier résuma sobrement :

— Un véhicule immatriculé US, à réceptionner discrètement à Manaus.

— Je vois. Pas très facile, *senhor*.

— Jack m’a parlé de ton frère, au ministère.

Sur un ton embarrassé, le musicien avoua :

— C’est que justement, *senhor*, j’ai déjà demandé trop de services à mon frère...

Bolan voyait le genre de services. Les fonctionnaires brésiliens gagnaient tout juste de quoi ne pas mourir de faim. Celui-là devait en avoir marre de renflouer son artiste de frangin.

— Je peux rétribuer tous les services. Même ceux d’un frère de mauvaise humeur.

Après un moment, Uarte finit par déclarer :

— Bon. Je vais voir. Je peux t’appeler quelque part ?

Bolan lui donna son numéro de cellulaire en insistant :

— C’est une affaire urgente.

— J’avais bien compris. Mais il faut que je contacte mon frère. Je vous appelle demain.

Même durant ses années de soldat de fortune, Otto avait toujours détesté les vols de nuit. Cela n’avait pas changé et celui-là lui avait particulièrement déplu. Non seulement il n’avait rien pu voir à l’extérieur, mais, en plus, l’hélico avait essuyé un de ces orages tropicaux qui ressemblent à des fins du monde. Heureusement, de retour sur la terre ferme, il avait aussitôt retrouvé son équilibre mental, donnant ses dernières instructions aux deux pistoleiros qui l’avaient accompagné. Le petit aéroport Ajuricaba de Ponta Pelada, où ils avaient atterri, étant beaucoup plus près de la ville que l’International Eduardo Gomes, il ne fallut pas au taxi plus de dix minutes pour rallier le centre-ville. En pénétrant dans le hall glacé du Taj Maha Continental avec son costume en coton beige froissé, son attaché-case fatigué et son sac de voyage bourré, il ressemblait exactement à ce qu’il était censé être. Un voyageur fourbu, pressé de se coucher. Remettant à la réceptionniste le faux passeport plus vrai que nature qu’il utilisait pour ses opérations clandestines, il demanda dans un anglais laborieux fortement teinté d’accent allemand :

— Je dois rencontrer ici un correspondant commercial très important. Hélas, j’ai oublié son nom. S’il s’en aperçoit ou si mon patron l’apprend, j’aurai de gros ennuis.

Il avait pris la mine navrée de circonstance et il ajouta, embarrassé :

— Il est américain. Avec des cheveux très courts. Costaud.

Ça, il l’ajoutait de son propre chef. La description de l’Américain fournie au boss par cet imbécile de Salas n’avait pas été très précise. Heureusement, sa bonne bouille de garçon boucher jouant à son avantage une fois de plus, l’employée de l’hôtel hocha la tête d’un air

compréhensif.

— Nous avons bien un client qui répondrait... enfin, ce n'est peut-être pas lui et...

— Si ce n'est pas lui, je le verrai tout de suite, sourit benoîtement l'Allemand.

Conquise, la réceptionniste chercha dans son registre, finit par proposer :

— Nous avons un certain mister Dakota. Paul Dakota. Ça vous dit quelque chose ?

— *Ja ! Ja !* fit semblant de s'enthousiasmer Otto avec un grand sourire. *Ja !* C'est bien lui.

Mine de rien, il avait louché du côté du registre, et enregistré le numéro de la chambre en regard du nom cité.

— Ne lui dites surtout pas que je suis déjà arrivé. J'ai une journée d'avance et j'aimerais tant visiter la ville. Surtout ce merveilleux Teatro ! Vous comprenez ?

Quand on parlait du Théâtre Amazonas aux Manausiens, on s'attirait immédiatement leur sympathie. C'était leur Empire State Building à eux.

Pleine d'indulgence pour ce touriste si sympathique, elle répondit :

— Nous ne nous mêlons pas des affaires de nos clients. Bon séjour chez nous, Herr Amesfeld.

Quand Otto referma la porte de sa chambre sur le garçon d'étage, sa mine avait changé du tout au tout, et son regard avait retrouvé l'éclat de l'acier. Ouvrant son attaché-case, il mit à jour le radiotéléphone à batteries rechargeables qui le suivait partout. Beaucoup plus sûr que le téléphone classique.

El Patréo allait être content. Il était à pied d'œuvre, et il connaissait déjà le nom de son gibier.

Bolan à peine disparu, Eugenia Cabral s'était demandé pourquoi elle se sentait soudain si seule. Tout en se dirigeant vers la rue Santa Rita et son domicile, elle se trouva soudain toute bête. Elle devait le reconnaître à son corps défendant, ce grand type au regard de glace lui avait fait un drôle d'effet. En d'autres circonstances, elle aurait peut-être osé lui proposer de venir chez elle prendre le dernier verre car, par ici, les grands types dans son genre et dotés d'un tel regard n'étaient pas légions. D'autant qu'avec cette histoire de nom de magasin à lui fournir, elle aurait eu l'alibi parfait. Mais elle hébergeait sa tante Stefania, en phase critique de cancer, et Dora, la garde-malade, était avec elle. C'était la vie.

D'ailleurs, elle arrivait déjà devant le petit immeuble à la façade rococo, vestige de l'époque glorieuse de la capitale du caoutchouc, où elle occupait l'appartement du rez-de-jardin. Un petit bijou

romantique, qu'elle regretterait si elle devait le quitter. Un petit havre de paix, surtout la nuit, car le reste de l'immeuble était occupé par les bureaux d'une entreprise forestière. Encore agacée par ce trouble qui ne cessait de la hanter, elle rentra chez elle, fit de la lumière, jeta sa besace sur un canapé en rotin, jeta un regard en biais vers la porte de la chambre de sa tante. Un rai de lumière filtrait et un filet de musique sourdait à travers le battant, mais Dora ne se manifestait pas. C'était toujours comme ça. Pendant ses gardes de nuit, Dora s'endormait en écoutant de la musique. Épuisée de chaleur et d'énervement, Eugenia décida de prendre une douche avant d'aller libérer Dora. Ça aurait au moins le mérite de la calmer.

Se débarrassant de sa robe-blouse comme on arrache une deuxième peau encombrante, son corps quasi nu et à la carnation dorée apparut dans la lumière. Sans soutien-gorge, en petite culotte blanche. D'un pas souple, elle gagna sa chambre, jeta le vêtement sur son lit, et elle allait envoyer valser ses escarpins au hasard, quand un léger courant d'air parcourut sa nuque. Dans un mouvement instinctif, elle allait tourner la tête, mais une masse s'abattit soudain sur elle, se plaquant brutalement à son dos, tandis qu'une voix soufflait tout contre elle :

— Ta gueule, salope !

Simultanément, une main lui écrasa la bouche et elle sentit quelque chose lui piquer la peau du cou. Comme une brûlure.

— C'est un couteau, renseigne la voix à son oreille. Un très gros couteau !

Alors seulement, Eugenia eut peur. Une petite panique douloureuse et glacée qui lui noua les entrailles.

CHAPITRE X

C'était à peine si la jeune femme pouvait se tenir sur ses jambes tant elles tremblaient. Elle n'avait jamais eu aussi peur de sa vie. D'ailleurs, elle n'avait jamais non plus été agressée ainsi. Sur la peau de son cou, la brûlure se faisait plus précise et elle sentait un pantalon se presser contre ses fesses nues. Se presser avec trop d'insistance. A son oreille, l'inconnu haletait, soufflant une haleine fétide.

— Avance ! ordonna le type. Vite !

D'un coup de ventre, il avait poussé Eugenia, la propulsant vers la porte de la chambre contiguë. Celle de tante Stefania.

— Ouvre, ordonna l'homme dans son dos.

Complètement dépassée, la jeune femme avait du mal à coordonner ses gestes et ses pensées. A son oreille, la voix répéta : « Ouvre ! » en appuyant son ordre d'une pression du couteau sur la gorge de l'agent de la DEA.

Joignant le mouvement à la parole, il fit littéralement exploser le battant d'un violent coup de pied. Catapulté contre le mur intérieur, celui-ci se disloqua, ouvrant le champ de vision d'Eugenia sur l'intérieur de la chambre éclairée.

— Regarde ! grinça la voix contre la jeune femme. Remplis tes jolis yeux de salope !

D'abord, Eugenia Cabral ne comprit pas ce qu'elle voyait. Il y avait cette chambre qu'elle connaissait parfaitement, il y avait tante Stefania dans son lit et Dora assise dans le fauteuil près de la table de nuit, où la radio distillait sa musique. Puis elle se demanda si les deux femmes dormaient les yeux ouverts, ou si son intrusion brutale les avait saisies d'effroi, tant leurs expressions étaient figées. Alors elle remarqua la couleur du drap du lit et des vêtements de Dora, et elle sentit ses entrailles se transformer en blocs de glace. Enfin, elle distingua les bouillonnements rouge sombre et les grosses bulles qui sortaient du cou de Dora et elle eut l'impression que son cerveau se vidait d'un coup. Arrachant sa bouche à la paume qui l'écrasait, elle hurla :

— Non !

Mais aussitôt la main brutale reprit sa place, étouffant son cri dans une sorte de feulement désespéré, tandis qu'à son oreille, la voix grinçante ordonnait :

— En avant !

Brutalement poussée dans les reins, elle voulut résister, mais ses pieds nus dérapaient sur le carrelage et, de glissade en glissade, elle buta bientôt des cuisses contre le bois du lit. D'un coup de ventre, son

agresseur la propulsa en avant, la faisant basculer sur le lit aux draps visqueux de sang. En s'écroulant sur le cadavre, Eugenia eut un haut-le-cœur mais, rassemblant tout ce qui lui restait de force, elle faillit faire basculer l'homme de côté, pourtant le couteau était toujours contre son cou et la douleur cuisante qu'elle ressentit alors lui fit croire qu'il lui avait tranché la gorge. Elle en fut presque soulagée, mais, l'instant d'après, elle comprenait son erreur : ce n'était qu'une simple coupure. Pendant ce temps, l'inconnu avait basculé avec elle et plaqué à son dos, il grinça :

— Là ! bouge plus !

Eugenia le sentit glisser de côté, puis une main s'insinua sous sa culotte, fourrageant sauvagement dans son intimité.

— Là ! Là !

Puis l'élastique de la culotte craqua et la main fousseuse devint plus brutale, plus précise encore. Eugenia cria, voulut se débattre, enregistra une cuisante brûlure au cou. Elle allait se faire violer ! Là, sur le lit de mort de tante Stefania ! Dans tout ce sang. Alors dans un sursaut, elle trouva la seule solution. Elle allait mourir avant. Elle allait se tuer. Se trancher la gorge elle-même sur ce couteau pesant sur sa peau. C'était mieux. Moins affreux. Le temps d'un flash et sans raison précise, elle songea à ce grand diable d'Américain qui venait de passer dans sa vie comme une comète. Elle aurait tant voulu... mais c'était bien de mourir ainsi, avec cette image qui lui réchaufferait l'âme au moment du basculement dans le néant.

Pourtant à la seconde où elle allait envoyer sa tête sur le côté pour empaler son cou sur la lame, une voix résonna derrière elle :

— Non.

Une voix calme, mais terriblement autoritaire. Une voix lointaine, comme venue de nulle part. Le corps de son agresseur se fit soudain moins lourd, tandis que la voix douce reprenait :

— Pas tout de suite, Marti ! Tu es trop impatient !

Contre Eugenia, le type émit un grognement mécontent, mais sa main cessa de fourrager entre les cuisses de la jeune femme. Pourtant, il ne la libéra pas et la lame du couteau se pressait toujours contre son cou.

— Trop impatient, répéta la voix exagérément douce. Une jolie femme, il faut d'abord savoir l'amener au lit, mon petit Marti. D'abord au lit.

Le silence était seulement peuplé par les halètements d'Eugenia.

— Je veux dire : dans le lit, Marti.

Enlisée dans son cauchemar, Eugenia Cabral ne comprenait pas très bien. Elle devait reprendre ses esprits. Chercher la solution. Elle faisait tout pour ça. En vain. En revanche, son agresseur sembla tout à coup réaliser ce qu'on lui demandait, car, sautant sur ses pieds et

attrapant l'agent de la DEA par les cheveux, il ricana :

— Viens par là, chérie !

Eugenia se sentit inexorablement entraînée vers le haut, tandis qu'une main anonyme ouvrait le drap qui recouvrait le cadavre de tante Stefania. Un cadavre si imbibé de sang qu'on aurait dit sa chemise de nuit entièrement plongée dans la teinture rouge. A quelques centimètres seulement, le visage crispé par la mort de la pauvre femme dont le regard fixe et terne rempli d'effroi semblait supplier un invisible bourreau. L'horreur totale.

— Elle a beaucoup souffert, annonça doucement l'homme à la voix si douce.

Son ton indifférent ajoutait encore à la hideur de la scène. Toujours invisible, dans la zone d'ombre, il ajouta presque léger :

— Elle a beaucoup souffert, inutilement. Comme tu vas toi aussi souffrir inutilement, si tu ne te montres pas raisonnable.

Eugenia n'écoutait qu'à peine. Son tourmenteur la clouait maintenant sur le matelas souillé, la pressant contre le corps sanglant de tante Stefania. Elle avait toujours envie de hurler, de plus en plus envie de se jeter sur la lame du couteau, mais ce dernier menaçait à présent son ventre nu et son cri restait bloqué dans sa gorge. Penché sur elle, son agresseur la contemplait à présent avec une gourmandise écœurante. Il était d'une laideur repoussante et son haleine dégageait un remugle de dents pourries. Une tête de gargouille. Un désir bestial faisait briller ses petits yeux cruels et, ricanant comme un dément, il clouait Eugenia sur le lit détrempé de sang, un grand couteau de cuisine engagé entre ses cuisses nues, qu'il maintenait écartées avec ses propres genoux. Son jean était souillé lui aussi et de la bave coulait sur son menton. De quoi vomir.

— Marti aime beaucoup les belles filles, prévint la voix douce. Il les aime surtout avec son grand couteau. C'est bête, mais c'est comme ça.

Haletante, Eugenia parvint enfin à lever les yeux au-delà du nommé Marti. D'abord, elle ne distingua qu'une silhouette floue, nonchalamment appuyée de l'épaule au cadre de la porte. Puis sa vue s'éclaircit. Elle put alors mieux le voir et son cœur emballé rata plusieurs battements.

Elle le connaissait. Elle l'avait déjà vu dans des circonstances particulières.

— *Boa tarde, menina.* Bonsoir, mademoiselle.

Elle comprit alors tout le piège dans lequel elle était tombée et, comme elle était de la DEA, elle sut aussi à cet instant qu'elle était déjà morte. Il savait qu'elle l'avait reconnu, il ne la libérerait jamais.

— Tu es encore plus belle que dans mon souvenir, ajouta-t-il en la caressant de ses yeux tendres.

Avec sa queue-de-cheval, son regard câlin, son grain de beauté au coin de la bouche, sa voix trop douce et son sourire ravageur, l'homme aurait pu être le séducteur type. Ce qui faisait encore plus peur. Car tout au fond du regard velouté, il y avait cette espèce de petite lueur étrange. Un poinçon de glace qui faisait mal dès le premier contact. Très mal, tout au fond de la chair. Un regard de tueur. Paralysée, Eugenia ne savait plus que faire. Plus que dire. On ne l'avait pas entraînée à ça. Aucun exercice d'école. La DEA ne l'avait pas initiée à l'horreur. Arborant son plus beau sourire, le séducteur à queue-de-cheval s'avança vers le lit, fronça le nez à cause de l'odeur, entrouvrit la fenêtre donnant sur le jardin en soufflant hypocritement :

— Mon Dieu, quelle horreur !

Il marqua un temps, puis posant son regard de velours sur le ventre nu de la jeune femme, il murmura, charmeur :

— Tu aimerais ne pas mourir ?

A cet instant seulement, Eugenia Cabral remarqua qu'il avait son sac-besace à la main. Son sac à elle ! Il le balançait nonchalamment à bout de bras, l'air de l'avoir oublié. Ce détail, comme par miracle, rendit à la jeune femme une partie de sa lucidité. Le type n'avait pas pris son sac pour rien. Comme pour abonder dans son sens, il l'ouvrit, le fouilla, en sortit le Taurus Spécial .38 d'Eugenia et son paquet de cigarettes, qu'il ouvrit pour en porter une à sa bouche. Jouant négligemment avec le Taurus, il prit le temps d'allumer la cigarette, et, quand il parla, Eugenia connaissait déjà l'ampleur du désastre.

— Je suis sûr que tu aimerais ça.

Il lâcha un nuage de fumée avant de préciser, ironique :

— Je veux dire, ne pas mourir.

Comme elle gardait le silence et avait cessé de se débattre, il la considéra, l'air étonné :

— Je me trompe ?

Contre toute attente, Eugenia Cabral recouvrait peu à peu son calme. Pour une raison simple : elle venait de prendre sa décision. Elle ne ferait pas ce que le blond allait lui ordonner. Jamais.

— Je voudrais te demander un service. Juste un petit service, histoire d'en finir au plus vite avec tout ça.

De nouveau, il observa un silence, tira sur la cigarette, rejeta la fumée par la fenêtre et ajouta :

— Pour me faire plaisir.

Puis faisant brusquement volte-face et enfilant le Taurus dans sa ceinture de pantalon, il alla s'emparer du téléphone posé sur la table de chevet et le posant près d'Eugenia sur le drap trempé de sang, il demanda doucement :

— Appelle-le, et dis-lui de venir.

— Qui ?

La question avait fusé des lèvres d'Eugenia sans qu'elle l'ait vraiment décidé. Simple réflexe. Une question qui parut faire un immense plaisir à son bourreau. Plus charmeur encore et l'air de rien, il lâcha le paquet de cigarettes qui tomba près du téléphone, et sur le rabat duquel figurait le numéro de téléphone. Celui qu'Esteban avait lui-même inscrit chez Li-Phong.

— Lui, dit-il. Ton beau collègue de la DEA. Tu vas lui dire qu'un indic veut te voir. Un renseignement capital. Tu vas lui dire que tu crains d'y aller seule et que tu as besoin de lui. Si tu le décides à venir, tu sauves ta vie. S'il refuse, tu meurs.

Sans la moindre émotion, il désigna les cadavres des deux femmes, avant d'achever :

— Comme elles.

A en croire la mine de l'affreux qui la coinçait toujours sur ce lit-boucherie avec son grand couteau, Eugenia imaginait les préliminaires. Pourtant, ce fut d'un ton presque ferme qu'elle lâcha du bout des lèvres :

— Jamais.

— Mais si. Mais si !

Disant cela, il avait empoigné le téléphone et s'accroupissant près du lit, il composa le numéro inscrit sur le rabat du paquet de cigarettes. Pendant ce temps et d'un geste brutal, la gargouille avait remonté la lame du couteau vers l'intimité d'Eugenia et, à l'odieux contact de l'acier sur la chair fragile, la jeune femme sursauta, ne pouvant s'empêcher de pousser un petit cri bref.

— Tss, tss, fit le bellâtre entre ses lèvres serrées. Chut !

Il avait fini de composer le numéro et, déjà, il tendait le combiné à Eugenia en ordonnant :

— Maintenant.

Il avait conservé l'écouteur à l'oreille. Eugenia secoua la tête, bouche close et regard buté. Tandis que la sonnerie résonnait à l'autre bout de la ligne.

Eugenia comprit qu'elle ne tiendrait pas son engagement. Tout, même un viol par ce monstre, plutôt que ça. Alors, espérant très fort qu'Esteban ne répondrait pas, ou qu'il trouverait la solution miracle s'il le faisait, elle s'empara du combiné, entendit une, deux sonneries, puis un déclic et une voix :

— Hello !

Pendant un instant, la jeune femme crut qu'elle ne pourrait prononcer un mot, tant sa gorge était nouée, puis elle eut une espèce de soupir involontaire, avant d'articuler :

— Esteban ?

— Oui. Eugenia ?

Il l'avait reconnue et, bêtement, elle s'en trouva ragaillardie. De

son côté, Ray Salas était ravi. Son plan d'urgence fonctionnait exactement comme il l'avait souhaité. Dans l'écouteur, il entendit encore l'Américain questionner :

— Un problème, Eugenia ?

Ray Salas fronça les sourcils. Il avait eu l'impression d'entendre une sorte d'écho. Comme si la voix de l'Américain avait à la fois résonné dans l'écouteur et... derrière lui. C'était idiot, mais, par pur réflexe, il tourna la tête à la seconde précise où éclatait le premier coup de feu.

CHAPITRE XI

Ray Salas ne comprit pas vraiment ce qui se passait. Le temps d'un éclair, il vit la silhouette d'Arena qui se cassait sur le corps de la fille, en même temps qu'il apercevait l'ombre dans le cadre de la porte de la chambre. Une masse sombre qui, une arme à chaque poing, avait bondi en avant, tandis que la première détonation éclatait. Puis il y en eut deux autres. Très rapides. De calibres différents. Avec une vitesse prodigieuse, Ray Salas avait fait jaillir le Taurus d'Eugenia de sa ceinture. Mais le temps d'en tourner le canon vers la porte, il encaissa un choc dans la main, sentit son index craquer, vit le Taurus s'envoler. Dans la foulée, il ressentit vaguement une brûlure au flanc mais, déjà, son corps et son esprit étaient ailleurs. Obéissant aux réflexes que son entraînement avait forgés en lui, il avait fait un bond prodigieux en l'air, pied droit tendu en avant vers la fenêtre donnant sur le jardin. Quand sa chaussure rencontra la vitre, cela fit une espèce d'explosion sourde, suivie du bruit du verre qui se brise. Dans le dixième de seconde suivant, son corps disparaissait par l'ouverture comme par magie.

— Taurus ! cria l'Exécuteur à l'adresse d'une Eugenia tétanisée. Ne bougez pas !

Dans la demi-seconde suivante, il plongeait à son tour dans l'ouverture de la fenêtre brisée, le Snake dans une main, un gros Smith & Wesson automatique 9mm dans l'autre. D'un roulé-boulé impeccable, il se reçut sur le sol spongieux d'un jardin, se redressa, aperçut une silhouette qui franchissait un muret d'enceinte dix mètres plus loin. D'instinct, il avait déjà redressé le canon du S&W, mais la silhouette bascula au-dessus du muret, et il retint son doigt sur la détente. Trop loin, trop vite. Il ne voulait pas tuer. Juste stopper. Blesser. Et trouver un coin tranquille pour bavarder.

Se précipitant en avant, mais changeant brusquement d'angle, il alla franchir le muret légèrement sur la gauche de la dernière position du fuyard. L'expérience. Au Viêt-Nam, il avait vu trop de fonceurs sans cervelle se faire allumer au point exact où on les attendait.

Bien lui en prit. A l'instant où il basculait à son tour au sommet du muret, un éclair troua la nuit devant lui, suivi d'une sèche détonation. Un morceau de pierre éclata à dix centimètres de son front, accompagné d'un sinistre zonzonnement. Un petit choc cuisant à la joue sanctionna l'action. Un éclat de pierre.

Déjà, il retombait de l'autre côté, levant le canon du S&W et faisant feu aussitôt. En vain. Au bruit de la cavalcade qui suivit, il comprit qu'il avait raté sa cible. Logique. Il visait les jambes. Fonçant

en avant, il se retrouva dans une venelle noire comme l'enfer, où un chien invisible se mit à aboyer furieusement. Mais il avait eu le temps d'apercevoir une dernière fois le fuyard, juste avant qu'une lumière ne s'éteigne prudemment derrière une fenêtre. L'Exécuteur dévala la ruelle, déboucha dans une autre, se retrouva sur une placette encombrée de vélos et de scooters de livraisons, où la vitrine d'une pizzeria était restée éclairée. Le temps d'un souffle, il avait pu de nouveau intercepter la silhouette du fuyard. Juste à l'instant où il pivotait sur lui-même pour lever son arme dans sa direction. Deux couples de jeunes émergeaient au même instant de la pizzeria, chahutant entre eux sans réaliser le danger :

— *Cuidado !* cria l'Exécuteur. Attention !

Mais loin de se douter de ce qui se passait, les jeunes se statufièrent, incrédules. Levant alors son arme, le guerrier envoya deux balles au-dessus de leurs têtes et, cette fois, le résultat fut immédiat. Plongeant au sol comme un seul homme, les deux garçons entraînaient leurs copines dans leur chute. Les filles se mirent à glapir, les traitant vraisemblablement de tous les noms. Pourtant, cela leur avait probablement sauvé la vie. Car, de l'autre côté de la place, le fuyard avait stoppé, vidant son chargeur comme à la foire. En vain.

Roulant au sol, l'Exécuteur avait changé de place, et les balles adverses firent un carton dans le lot de scooters. De nouveau, le guerrier avait levé le S&W, mais il avait perdu trop de temps à vouloir épargner des innocents, et quand son index se posa sur la détente, le pourri avait disparu. Fonçant à sa poursuite, il dévala une autre ruelle, puis une autre, croisant une autre bande de jeunes qui le regardèrent passer sans comprendre. Simultanément, il aperçut l'ombre portée d'une silhouette qui se perdait au bas d'une courbe, à vingt mètres. Et au regard éberlué qu'un des jeunes lança derrière lui à cet instant, il comprit qu'il s'agissait de son homme. Reprenant alors sa course, il repartit en chasse, le S&W pointé vers le sol, légèrement en oblique, prêt à se redresser pour faire feu. Dix secondes après, il débouchait à la sortie de la courbe, juste pour entrevoir une paire de jambes qui basculait par-dessus un autre muret.

— *Shit !* jura-t-il.

Forçant l'allure et adoptant la même technique qu'un peu plus tôt, il sauta le muret à son tour, trois mètres à la gauche de l'endroit où l'autre avait disparu. Mais cette fois, il eut moins de chance. Dans sa chute de l'autre côté, ses pieds écrasèrent quelque chose qui craqua, et il bascula sur le côté, sans savoir où il tombait. Il y eut d'autres craquements, puis une espèce de petite explosion sourde, suivie d'un bruit de verre éclaté. Déséquilibré, il voulut se rattraper, tomba à la renverse, sentit des choses lacérer son poing armé, faillit lâcher le S&W, acheva enfin sa chute dans des plantations qu'il ne pouvait pas

voir. En colère contre lui-même, il allait se redresser quand, juste au-dessus de lui, une voix grinça :

— Fils de pute !

Puis il y eut comme une explosion terrible sous le crâne de Mack Bolan.

*

* *

Eugenia Cabral n'avait pas compris. Elle avait entendu Esteban crier : « Le Taurus ! », et elle avait eu l'impression de recevoir une balle en pleine tempe.

Un instant étourdie, elle avait aperçu dans une espèce de brouillard la masse hideuse de son bourreau qui s'affalait sur elle, grognant et saignant comme un porc égorgé. Mais il vivait encore, s'accrochant à son cou si fort que ses ongles entraient dans la chair d'Eugenia, et qu'elle se mit à étouffer. Dans le brouillard qui l'envahissait, la jeune femmeregistra une haleine fétide qui lui soufflait dans le nez en haletant :

— Je vais... te baiser !

Elle sentit des jambes écarter les siennes, tandis qu'une des mains étriangleuses lui lâchait subitement le cou pour filer vers son oreiller. Tout près de sa tempe. Quand la main repassa dans son champ de vision, elle était refermée sur un revolver.

Le Taurus ! Sa propre arme ! Celle que le deuxième coup de feu d'Esteban avait arrachée des doigts de l'homme à la queue-de-cheval ! Le Taurus qui l'avait frappée à la tempe en retombant, et qui était à présent dans le poing ensanglanté de son agresseur. Folle d'horreur, l'agent de la DEA envoya son bras gauche en barrage, juste à la seconde où l'affreux abaissait le canon du Taurus vers son front.

— Non ! cracha-t-elle.

Juste un encouragement. Comme ces sportifs qui se galvanisent d'un cri à l'instant de l'effort décisif. Et comme eux, elle avait joué son va-tout. Car, en même temps que son poignet frappait celui du sadique, les doigts de sa main droite fulguraient vers la face grimaçante.

Quand l'ongle de son pouce s'enfonça dans l'œil droit du monstre, cela produisit un petit son écoeurant.

Toujours agrippé d'une main à ses cheveux, le type sursauta comme sous l'effet d'une décharge électrique, rua violemment, lâcha le Taurus, essaya de frapper Eugenia qui esquiva d'un mouvement de tête. Puis il hurla quelque chose qu'elle ne comprit pas, avant de rejeter violemment son crâne en arrière.

Trop tard. Comme une folle, Eugenia avait forcé sur sa main droite, enfonçant l'ongle de son index dans l'œil gauche de son violeur avec un « han ! » rageur. Aveugle et gueulant sous la douleur, le type

se mit à gesticuler, cherchant à s'arracher à la terrible étreinte. Mais l'agent de la DEA tenait bon. Littéralement transformée en tigresse, elle poussait encore sur sa main, enfonçant ses griffes dans les yeux du monstre qui, cette fois, hurla si fort qu'elle en eut mal aux tympanes. Pourtant, loin de s'apaiser, elle avait déjà lancé sa main gauche libérée entre ses cuisses. L'instant d'après, son poing se refermait sur le manche du grand couteau de cuisine et, dans un élan de tout son corps meurtri, elle frappa, enfonçant d'un coup la terrible lame dans le bas-ventre du type en grondant de toute sa rage, de toute sa peur :

— Crève !

Ce que Marti Arena fit aussitôt. Artère iliaque sectionnée, il ouvrit une bouche démesurée, libérant un épais flot rouge qui souilla la face d'Eugenia, lâcha un grognement sinistre, avant de s'écrouler sur le côté en poussant un gémissement aigu. Puis il eut un violent frisson et sembla soudain se ratatiner sur le lit. Mort.

A cet instant seulement, Eugenia Cabral réalisa qu'elle avait encore ses ongles enfoncés dans les yeux du cadavre. Elle les retira, fut secouée par un petit sanglot sec, grimaça de dégoût puis, se rejetant vivement de côté, se mit à vomir.

Des éclairs plein la tête, l'Exécuteur avait relevé son bras armé et il allait appuyer sur la détente, quand son cerveau lui restitua une donnée capitale.

La voix !

Une voix forte, rugueuse, vulgaire. Pas le timbre douxcreux du type qu'il avait entendu menacer Eugenia Cabral. Et ce n'était pas une balle qui avait percuté son crâne, mais un coup. Un simple coup de quelque chose, qui l'avait brièvement sonné.

— *Filho de puta !* répéta la voix au-dessus de lui.

L'Exécuteur sentit un mouvement brusque près de sa tête, mais, cette fois, il réagit si vite que son mystérieux agresseur n'eut pas le temps de comprendre. Violent, le coup de crosse du S&W percuta le côté du menton, et, aussitôt, Bolan doubla de son autre poing. Cela fit un bruit sourd, suivi d'une sorte de hoquet, puis une masse s'écroula près de l'Exécuteur, écrasant encore un peu de verre. A cet instant, une lumière s'alluma quelque part, éclairant la scène. Une voix de femme appela :

— Mario ! Mario !

Si l'homme à présent étendu près de Bolan était le nommé Mario, il ne risquait pas de répondre. K.-O. technique. C'était un costaud en tricot de peau, avec grosse moustache et large menton carré. Menton idéal pour encaisser les coups ! Dommage. Le brave homme n'avait songé qu'à défendre son bien. En l'occurrence, les petits bacs vitrés pour les semis, dont Bolan avait brisé un exemplaire en retombant

chez lui.

Mais l'Exécuteur n'avait pas le temps de s'apitoyer. Le pourri à queue-de-cheval avait disparu dans la nuit et les appels de la femme invisible allaient ameuter tout le bairro. Pour Bolan, c'était le moment de décrocher.

Frustré, le guerrier se redressa, sauta le muret dans l'autre sens, remisa le S&W sous son blouson et se mit à chercher son chemin pour retrouver le domicile d'Eugenia Cabral. Anxieux du sort de la jeune femme, il sentait une boule de colère lui obstruer la gorge. Il était en nage, du verre avait tailladé sa main droite, mais il avait quand même avancé un peu. Il possédait maintenant au moins deux éléments positifs. Le numéro d'une Mercedes, et le permis de conduire de son chauffeur. Un certain Arturo Anayes. Un chauffeur qui n'aurait plus jamais besoin de papiers.

Soudain, coupant ses réflexions, la sonnerie de son cellulaire résonna dans sa poche de blouson. Incrédule, il prit la ligne, entendit Eugenia Cabral lancer précipitamment d'une voix blanche :

— Esteban ! Ne reviens pas chez moi. La police va débarquer. Je te contacterai.

Puis elle raccrocha.

CHAPITRE XII

Torse nu et plein de sang au niveau de la ceinture, Ray Salas soufflait fort, essayant de dompter son rythme cardiaque. Sous son calme apparent et malgré la douleur, il avait envie de hurler. De rage. Car, pour la première fois de sa carrière, il était furieux contre lui-même. Il ne comprenait pas ce qui était arrivé. Comment l'agent américain avait-il pu se trouver dans son dos, alors qu'Arturo, qui espionnait la fille dans la salle du restau chinois, l'avait prévenu par téléphone que ce même Américain venait de partir ? Qu'était-il arrivé qui le fasse soudain changer d'avis et débarquer chez la fille avec deux flingues en main ? Et pourquoi, de la Mercedes en planque, Arturo Anayes, qui les avait rejoints devant chez la fille, n'avait-il pas donné l'alerte ? Pourquoi n'était-il pas intervenu en entendant les coups de feu ? Qu'était-il devenu ?

Autant de questions auxquelles le *chef* ne pouvait répondre. Des doutes et une certitude au moins. Il avait eu le temps de voir Marti Arena encaisser au moins une balle et s'écrouler sur le corps de la fille. Maintenant, il ne savait qu'une chose, s'il avait réussi à échapper à l'Américain, il ne le devait qu'à une sorte de miracle. Car à l'instant où l'autre avait franchi le mur à sa suite, il savait déjà ses propres chances quasiment nulles. Son arme était vide. Un petit revolver Bodyguard qu'il transportait toujours dans un étui de mollet, et qui l'avait déjà plusieurs fois tiré d'affaire. Mais ce soir et dans l'urgence, il l'avait déchargé au long de sa cavale. En vain. Car si la précision de ses tirs tenait du prodige quand il utilisait sa dextre, l'efficacité de ces derniers laissait parfois à désirer de sa main gauche. Handicap accentué par sa blessure. Une balle dans le flanc. Heureusement en séton. Pas grave, mais douloureux.

Voulant ignorer la douleur, le tueur s'accroupit devant la trappe technique située sous le lavabo, en ôta le cache, fouilla à l'intérieur, en retira deux boîtes. Une en métal, l'autre de bois, au couvercle incrusté de motifs en os taillés. Celle de ses « sorcelleries ». Pointes de flèches au curare et autres petits gadgets à base de poisons divers. Pas d'actualité pour le moment. S'emparant de la boîte métallique, il se redressa et l'ouvrit. A l'intérieur, la pharmacie spéciale de tout assassino qui se respecte. Antiseptiques, bistouri, pinces extractrices, agrafes, aiguilles, fil, seringue, anesthésique et antibiotiques.

Raymondo Salas était un vrai pro. En cas extrême, il pouvait se passer de médecin. Désinfectant et sulfamides suffiraient. Pour le reste, après un tel fiasco, il ignorait comment il allait pouvoir s'y prendre pour retourner la situation à son avantage, mais de toute

façon...

— *Putá !*

Le juron avait jailli de sa bouche en même temps que l'idée lui avait traversé l'esprit. Complètement abasourdi par l'évidence de ce à quoi il venait de penser, il se demanda comment il avait pu l'oublier, après avoir lui-même donné l'info au Patréo quelques heures plus tôt. Regard songeur posé sur la boîte aux poisons, il murmura :

— Quel con !

C'était pourtant simple !

Encore perturbé par le coup de téléphone d'Eugenia Cabral un moment plus tôt, Mack Bolan avait regagné la Land-Rover, indécis sur ses projets immédiats. Il faisait toujours chaud et lourd, il avait envie d'une douche et sa main avait besoin de soins. Mais, préoccupé par le sort d'Eugenia, il décida finalement d'aller quand même voir du côté de chez la jeune femme, histoire de vérifier que c'était bien la police qui lui rendait visite.

Tournant dans la rue Santa Rita, il remonta vers la rue Séo Benedito, et il allait traverser la rue San Vicente, quand il vit les gyrophares. Au bout de la rue où habitait Eugenia, c'était bourré de voitures de police. Avec une pensée inquiète pour la jeune femme, il bifurqua à droite, traversa tout Beténia, avant de retomber dans l'avenue Costa Silva, ses arbres et ses anciens hôtels particuliers décrépits. Il allait prendre à gauche pour retrouver le centre et regagner le Taj, quand le vibreur de son cellulaire frissonna dans sa poche. Portant le combiné à son oreille, il entendit une voix nerveuse interroger :

— *Senhor Sam ?*

Alfredo Preira !

— *Sim*, répondit Bolan, intrigué.

Le timbre légèrement pâteux, le fils des malheureux guides de Gilda demanda :

— Votre deal tient toujours ?

Intéressé, Bolan acquiesça.

— Oui.

— Alors j'ai vos infos. Si vous les voulez, venez chez moi. Mais pour le fric, ce sera le double.

Le petit salaud en profitait, mais il tombait juste au moment où l'Exécuteur avait besoin d'un vrai fil conducteur ! Entièrement remobilisé, il demanda :

— Quand ?

— Maintenant. Les renseignements, je vous les donne, je prends le fric. Hé ! Vous êtes bien d'accord pour le double ?

Il n'avait même pas pu compter le nombre de dollars dans la liasse

que lui avait montrée Bolan lors de leur premier contact. Agacé, le guerrier gronda :

— D'accord !

— Bon ! Apportez le fric, je vous dis ce que je sais et j'oublie toute cette histoire. Trop dangereuse. Ils vont finir par savoir, et ils vont me buter ! D'ailleurs, j'aurais jamais dû accepter de vous écouter...

— Calme-toi ! coupa Bolan. Explique-moi comment on va chez toi.

Bolan connaissait déjà, par Brognola, mais, dans les bairros, mieux valait flécher les itinéraires. Notant mentalement les indications du fils Preira, il promit :

— J'arrive. Mais si tu me racontes des craques...

Un déclic, Alfredo Preira avait déjà raccroché. Incrédule, Bolan en fit autant, empocha le cellulaire, demeura songeur un instant, avant d'accélérer.

Un moment plus tard, il débouchait dans l'avenue Ramos Ferreira, traversait bientôt le centre, contourna le Théâtre plongé dans la nuit pour emprunter enfin la rue Alexandre Amorim et passer le pont enjambant l'igarapé Séo Raimundo et sa misérable cité sur pilotis de Gloria. Il était plus de minuit et, à part quelques chiens insomniaques, on ne croisait plus sur les planches instables formant trottoirs que des gamins en quête de mauvais coup. Comme les favelas de Rio, celles de Belém et de Manaus généraient d'inquiétants foyers de marginalisation et de délinquance. Ici comme dans tous les quartiers de misère du monde entier, les coups de couteau volaient bas et la vie ne valait pas cher. Laissant la Land-Rover à l'écart, le guerrier revint sur ses pas, pénétrant dans la favela pour descendre vers le bras d'eau.

Comme à Gloria un peu plus tôt et malgré la chaleur persistante, il n'y avait pas foule non plus le long des cabanes de bois de Séo Raimundo. Il faut dire qu'entre les rats, les odeurs de tout-à-l'égout et le danger de se faire attaquer, les habitants honnêtes du bairro préféraient se claquemurer dans leurs gourbis après 22 heures. Quitte à y crever de chaud. Séo Raimundo n'avait pas encore atteint la taille des favelas de Rio, mais entre les drogués et les petits caïds locaux, la sécurité n'y était pas absolument garantie. Dans ce contexte, le Snake engagé dans la ceinture du guerrier ne serait pas de trop. Dans la quasi-obscurité des lieux, Bolan avait déjà failli s'égarer deux fois dans ce labyrinthe de venelles sur pilotis. Mais à force de se répéter mentalement les indications fournies par le fils Preira, il avait fini par trouver son chemin. Heureusement car, depuis un moment, il ne croisait plus âme qui vive. Seuls, les échos des transistors et des téléphones résonnaient encore derrière certaines cloisons de planches, et les lumières se faisaient plus rares dans les cadres de fenêtres. Enfin, alors qu'il commençait à se demander s'il ne s'était pas trompé encore une fois, Bolan finit par apercevoir un gros numéro 9, inscrit au pinceau

au-dessus d'une porte. Celui indiqué par Alfredo Pereira. Derrière une des fenêtres de la mesure, les rais d'une faible lumière se devinaient aux interstices d'un rideau. Alfredo était là. Bolan frappa à la porte, entendit une voix lancer en espagnol :

— C'est ouvert !

Il poussa le battant, pénétra dans une pièce au plancher raboteux, éclairée par une ampoule de faible voltage suspendue au plafond. Au milieu de la pièce, une table et deux chaises. Sur la toile cirée, les reliefs d'un repas et une bouteille de Coca entamée. Au fond de la salle, une porte s'ouvrait sur une autre pièce. Là aussi, de la lumière brillait, et on entendait quelqu'un bouger. La main posée sur la crosse du Snake, l'Exécuteur appela :

— Alfredo ?

Un silence, puis :

— Entrez !

Bolan poussa le battant, la main toujours serrant la crosse. Se trouvant ridicule, il allait relâcher cette dernière, quand en un éclair son regard embrassa toute la scène d'un coup.

Alfredo Pereira était bien là. Debout contre le pied d'un lit, le canon d'un gros automatique enfoncé dans la tempe et un bras lui broyant le cou dans un étranglement qui le faisait suffoquer. Un bras qui appartenait au trop séduisant homme à la queue-de-cheval !

— *Boa noite !* souhaita le tueur de sa voix trop douce. Je t'attendais.

CHAPITRE XIII

Le temps d'un éclair, d'un simple réflexe, l'Exécuteur avait déclenché l'attaque. Tel un fauve, le guerrier s'était propulsé dans une parfaite chute avant d'aïkido, roulant sur le plancher, jetant tout son poids de muscles vers les deux hommes. Manœuvre d'extrême urgence très risquée : ça passait ou ça cassait. Mais, en la circonstance, le guerrier n'avait pas eu le choix.

Il entendit une détonation, sentit un souffle brûlant lui effleurer la joue et, quand ses pieds percutèrent la masse humaine bloquée contre la cloison, il sut qu'il avait une chance. Cognant comme un fou de ses deux semelles, il perçut un grognement de douleur et cogna de nouveau, envoyant son poing libre s'enfoncer violemment dans un entrejambe. Il y eut un cri, une exclamation. Et tandis que son autre poing levait le Snake, il se redressait, un genou déjà planté au sol, prêt à faire feu.

Mais Raymondo « Diabo » Salas n'avait pas gagné ses galons de *chef* à la loterie, et c'était compter sans des réflexes foudroyants qui, instantanément et malgré l'intense douleur de son flanc recousu, l'avaient fait se rejeter de côté, abaissant derechef le canon de son arme sur son assaillant. Hélas pour lui, à cause de sa main droite blessée, il utilisait encore son automatique de la main gauche. Moins précis, son tir alla se perdre dans le plancher. Dans le centième de seconde suivant il encaissa un formidable coup dans le coude gauche. Il y eut un craquement sinistre et, tandis que, couinant de douleur, Alfredo Pereira se roulait à ses pieds en se tenant les parties, il se retrouva de nouveau bloqué contre la cloison, tandis que son arme s'envolait loin de lui. Simultanément, il avait vu le canon du petit automatique de l'Exécuteur se relever. Comprenant que sa seule chance d'en sortir résidait dans son otage, il plongea littéralement sur lui, faisant aussitôt corps avec le fils Pereira qui se tordait au sol. Une lutte s'ensuivit, empêchant cette fois Bolan de tirer. Une seconde, il amorça un mouvement de côté pour prendre le tueur à revers, mais, se redressant enfin en serrant le cou de sa victime, Salas jeta :

— *Don't move !*

En anglais, pour être sûr d'être compris.

De toute façon, la scène remplaçait toute forme d'explication. Si Bolan tirait, le fils Pereira écopait en premier. Dans le poing du dandy, un cutter avait remplacé le pistolet, la lame entamant déjà la peau à l'endroit de la carotide. Et placé dans le dos d'Alfredo comme il l'était, le tueur ne risquait pratiquement rien. Profitant de la situation, il commençait à progresser vers la porte, entraînant son bouclier

humain, cherchant des yeux à localiser son automatique. Mais ce dernier avait roulé sous le lit et, dans le regard de glace du guerrier, il pouvait lire son destin en lettres de feu. Au moindre faux pas, il était mort. Bravant l'Exécuteur, serrant davantage le rouquin contre lui et le désignant d'un coup de menton, il avoua de sa voix douce :

— C'est lui qui m'a appelé dans la journée. Il avait déjà trahi ses vieux en me disant où ils devaient emmener ta collègue en expédition, et il t'a trahi pour la même raison. Le fric.

L'Exécuteur éprouva un frisson dans la nuque, soudain galvanisé par une formidable excitation.

— Juste un peu de pognon ! ajouta cyniquement Salas. Et en plus, du fric qui ne vaut presque rien ! Une poignée de cruzeiros !

Une seule phrase ! En une seule phrase apparemment banale, le tueur venait de lui donner toute la clé de l'affaire qui l'avait attiré en Amazonie ! Gilda avait disparu à cause de ce minable rouquin boutonneux ! Un petit indic d'occasion, qui n'avait pas hésité à vendre ses parents pour une poignée de cruzeiros !

Pendant ce temps et accélérant sa manœuvre, Salas avait traversé la première salle, se retrouvant à présent devant la porte extérieure. De sa voix charmeuse, il ordonna à Preira :

— Toi, ouvre.

Avec des gestes mous, Alfredo obéit à tâtons, lançant un de ses bras derrière Salas. Défiant Bolan d'un regard, celui-ci prévint :

— Tu me poursuis, je le sèche.

Sur le cou du rouquin, la lame avait entamé la peau et du sang commençait à sourdre. Dans leurs dos, le battant s'ouvrit enfin, et le tueur bondit dehors. Si vite que l'Exécuteur eut à peine le temps de comprendre. Dans son mouvement, il avait catapulté Alfredo vers lui et celui-ci lui arriva dessus en couinant. Un couinement accompagné d'un geyser de sang.

— *Shit !* jura l'Exécuteur.

D'un geste réflexe, il repoussa le rouquin, qui alla valdinguer au milieu de la salle, renversant la table et son contenu, avant de s'écrouler sur la toile cirée. Gorge ouverte, quasiment mort.

Mais, déjà, le guerrier avait bondi. S'éjectant dehors, Snake au poing, prêt à faire feu. A vingt mètres de là, il y eut deux éclairs, deux détonations. Le pourri avait une autre arme. S'aplatissant sur le trottoir de bois, l'Exécuteur riposta, crut percevoir une exclamation rauque, roula de côté, doubla son tir. Mais il faisait trop sombre et, l'instant d'après, une lointaine course effrénée faisait trembler les planches. Fuite du tueur ? Pour le guerrier, une seule façon de le savoir : se redressant, et tandis que des lumières s'allumaient un peu partout, il fonça en avant, s'attendant à chaque instant à essuyer de nouveaux coups de feu. Mais il arriva au bout du trottoir, bredouille.

Dépité, il allait rebrousser chemin, quand un cri léger lui fit dresser l'oreille.

Une plainte aiguë, étranglée. Celle d'une femme. Là ! Dans la baraque de droite. La dernière de sa rangée. Sans réfléchir, Bolan fonça, arriva sur la porte comme un bédouin, la faisant voler en éclats dans un vacarme d'enfer, roulant aussitôt sur le plancher.

— Non ! Non ! Pitié !

C'était bien une femme. Jeune, grosse, en T-shirt jaune, maquillée à outrance, mais sans culotte et chevauchant encore à demi un vieux type tout rabougri sur un lit plein de fanfreluches. Une prostituée. Complètement déboussolée, mais apparemment sans raison, car rien ne semblait la menacer, à part la misère totale qui sourdait du lieu. La baraque sentait la vase et le moisi, plus une odeur rèche que l'Exécuteur avait déjà sentie dans les barrios de Caracas ou de Bogotá. Le basuko. Saloperie à base de déchets de cocaïne, qui liquéfiait le cerveau des pauvres mômes de la rue.

Mais Bolan n'eut pas le temps d'analyser davantage. Dans l'air moite, quelque chose fulgura dans un rai de lumière, venant frapper son bras armé. Une minuscule fléchette. Tandis qu'une intense brûlure irradiait sa chair, une voix prévint :

— Attention... curare !

Jaillissant d'un coin d'ombre comme un diable de sa boîte, une silhouette fulgura dans l'espace, disparaissant comme par magie derrière une porte qui claqua à la volée. La fléchette se détacha du bras de Bolan, se piqua dans le plancher avec un petit bruit ridicule, tandis que la balle du Snake allait transpercer le panneau, précédant Bolan d'une seconde à peine. Mais quand celui-ci se retrouva de l'autre côté, ce fut pour constater qu'il se retrouvait sur les planches à l'extérieur. Une baraque de passe, avec double issue ! Au loin, un bruit de course, puis plus rien. Juste le silence, entrecoupé d'abolements.

« Attention curare ! »

Ces deux mots tournoyaient sous le crâne de l'Exécuteur à la manière d'un manège emballé. Il avait reçu une fléchette empoisonnée au curare ! Il allait... il commençait à mourir ! Il était en nage, et, déjà, il avait l'impression d'avoir froid. Il allait crever là... sans avoir pu coincer ce pourri ! Essayant de chasser son angoisse, le guerrier reprit alors sa progression. Rasant les façades derrière lesquelles des murmures commençaient à s'élever, il parcourut une vingtaine de mètres, sentit un frisson lui glacer l'échine, se dit que ses instants de vie étaient comptés puis, soudain, une porte s'ouvrit dans une façade, jetant un rayon de lumière jaune sur le décor misérable, tandis qu'un type apparaissait en caleçon, vociférant des propos que Bolan ne comprit pas. En revanche, cloué par la tache lumineuse comme un papillon par une épingle, l'homme à la queue-de-cheval était appar

en pleine lumière. Vision extrêmement fugace, mais suffisante.

Le Snake avait déjà craché. Trois fois. Si vite que les détonations parurent n'en faire qu'une. Il y eut une exclamation, puis un énorme « plouf ».

Suivit un silence. Le type en caleçon avait prudemment battu en retraite et refermé sa porte, plongeant derechef le décor dans la nuit.

L'oreille aux aguets, l'Exécuteur attendait. Il se méfiait. Puis il y eut un bruit de clapotis, et il comprit que le pourri était tombé à l'eau... ou qu'il y avait plongé. Le résultat était le même : il s'échappait.

Aussitôt, l'Exécuteur fonça, glissant sur le chemin de planches, butant dans des obstacles qu'il ne voyait pas. Quand il parvint au bout du trottoir, des gens commençaient à pointer le nez aux fenêtres et aux portes, l'observant dans la pénombre, leurs commentaires masquant les bruits d'eau du fuyard.

— *Um problemo, senhor ?*

Un grand balèze venait d'émerger d'une cabane, gonflant son torse puissant, un fusil à canon scié au poing. Dans son dos, une flopée de bambins curieux tendaient le cou, cherchant à voir ce qui se passait.

— *Néo*, répondit Bolan en reculant prudemment. *Néo*.

Il n'allait quand même pas se colleter avec la population. Et puis, il y avait la fléchette. Le curare. Un curare qui, étrangement, semblait ne plus faire vraiment d'effet. Intrigué mais toujours inquiet, il fit demi-tour, retrouva la cabane-bordel, dont la jeune pute essayait de remettre en place la porte massacrée. En voyant revenir Bolan, elle rentra précipitamment, ouvrant déjà la bouche pour crier.

— *Silêncio !* jeta le guerrier.

Le vieux client de la fille avait disparu, mais la fléchette était restée plantée dans le plancher. Devant la jeune pute inquiète mais silencieuse, il se baissa, retira la fléchette du plancher, l'observa dans la lumière. Une espèce de mini-seringue à ailettes en plumes, dont l'aiguille hypodermique était écrasée. Dedans, une petite quantité d'un liquide brunâtre. Incrédule, le guerrier regarda son poignet, là où le projectile l'avait frappé. Et il comprit.

Sa montre ! Un gros bracelet en acier, dont les larges mailles formaient pivot entre elles. Des mailles si serrées que la fine aiguille s'était littéralement laminée en arrivant. Résultat, instantanément bouché par ce laminage, le minuscule canal intérieur de l'aiguille avait interdit le passage du liquide. Du curare, en l'occurrence. Bolan avait bien été piqué, mais le poison n'était pas entré dans sa chair.

Heureusement qu'en faisant irruption ici tout à l'heure, il brandissait le Snake du bras gauche, celui qui portait sa montre...

Bon, un vrai coup de chance. Mais sans la baraka qui l'accompagnait depuis si longtemps dans sa guerre contre toutes les

mafias du monde, l'Exécuteur serait mort. Jusqu'au jour où...

— C'est quoi, ça ? baragouina la jeune pute dans un anglais très approximatif.

Elle avait reniflé le Yankee et, un sourire encore un peu jaune aux lèvres, elle essayait de l'amadouer. Les Yankees, c'était toujours plein de dollars.

— Rien, renvoya Bolan en enveloppant la fléchette dans son mouchoir. Rien.

Puis, sortant quelques dollars de sa poche, il les jeta sur le lit en expliquant :

— Pour la porte.

Avec ça, elle pourrait la faire blinder.

Conquise, la fille au T-shirt jaune plongeait sur les billets, les faisant disparaître à une vitesse prodigieuse. Pourtant, elle n'alla pas assez vite : quand elle se redressa, le Yankee avait disparu.

CHAPITRE XIV

Ray « Diabo » tremblait de fièvre. Pourtant, sa rage était tombée depuis longtemps et, débarrassé de ses vêtements mouillés, il pouvait mieux estimer les dégâts. Encore une balle dans la viande ! Et, en plus, celle-là y était restée, bien plantée dans la cuisse droite. Incapable de courir une fois son revolver vide, il n'avait pu que plonger dans l'eau fangeuse de l'igarapé. C'était sa seule issue possible. La nage silencieuse entre les pilotis de la favela, une éternité avant d'entendre enfin l'Américain déguerpir... il avait cru crever dans le cloaque ! Transi de froid. Par cette chaleur !

Le retour à la marina avait été un enfer. La douleur, la trouille d'une ronde de police, l'épuisement. Jamais jusqu'à cette nuit, Salas n'avait été aussi près de la mort. Jamais essuyé un tel affront ! Et cette putain de balle qu'il allait devoir extraire lui-même ! Car il n'était pas question d'aller chez le toubib de la Famille. Un vrai praticien, viré de l'Ordre à la suite de nombreux ratés en chirurgie plastique. Très souvent ivre, toujours trop bavard, il ne fallait pas l'appeler. Le boss ne devait pas savoir que Salas était blessé. Il lui retirerait sa confiance et, sans la confiance du maître de Manaus, Ray Salas ne vaudrait plus grand-chose.

Quand un tueur comme lui perdait pied, il ne survivait jamais très longtemps. La concurrence se chargeait volontiers de lui faire la peau.

Pourtant, il devait appeler le boss et arranger un peu la vérité. Charger au maximum ses équipiers. Déjà, il avait construit son scénario et, quand il décrocha le radiotéléphone, il avait recouvré tout son calme.

— Patron, commença-t-il dès qu'il eut Neves en ligne, on a eu un problème.

S'approchant au plus près de la réalité, il débita son histoire, n'hésitant pas à imputer toutes les fautes aux deux autres, prétendant même qu'il avait réussi à blesser l'Américain.

— Mais je vais le retrouver, Patron ! Juré ! Sans ce con de Marti qui s'est fichu entre le Yankee et moi et qui s'est ramassé un pruneau au passage, je lui aurais éclaté le crâne, au Yankee ! D'ailleurs, sa mort n'est plus qu'une question d'heures. Je vais...

— Tu me déçois, mon petit Ray, coupa soudain Neves qui l'avait écouté sans l'interrompre. Tu me déçois beaucoup.

Salas sentit un souffle glacé lui parcourir la nuque. Le boss avait le ton des mauvais jours.

— Jusqu'à présent, tu étais le meilleur, et c'est pour ça que je te paye si cher. Or, cette affaire n'est qu'une histoire banale, et toi, avec

tout ce que je te donne comme argent, tu es en train de me la rater.

— C'est un accident ! se défendit Salas. Juste un accident, Patréo ! Je vais arranger ça très vite !

Salas en oubliait son parler douxereux. Il avait peur et il y avait de quoi. Il y eut un long silence à l'autre bout de la ligne, puis de nouveau la voix de Neves.

— Heureusement, j'ai pensé à tout. J'ai envoyé Otto et deux de ses gars à Manaus. Otto est au Taj, avec des instructions précises. Il ne connaît pas l'Américain, mais toi, tu l'as aperçu. Alors, tu vas contacter Otto dès que possible, et tu vas l'aider à repérer le Yankee. Ensuite, il te dira ce que tu devras faire.

Pour un peu, Salas en aurait sursauté. Otto à Manaus ! Otto allait lui donner des ordres ! Maintenant, Salas ruisselait de transpiration. Et la chaleur équatoriale n'en était pas entièrement responsable. Un peu sa blessure... et un féroce accès de haine.

— Tu m'entends ?

— *Sim, Patréo !*

Mais en réalité, Raymondo Salas n'écoutait plus vraiment. Refoulant à grand-peine sa montée de rage, il essayait de trouver la solution miracle. En vain. Il était trop débordant de rancœur et de haine. Autant jouer profil bas pour le moment, tant qu'il était en position de faiblesse. Mais ça ne durerait pas.

— Maintenant, reprit Neves, je veux que tu retournes en ville et que tu essayes de savoir où en sont les choses. Je veux que tu me dises si tes gars sont vivants ou morts, et dans quel état exact est la fille. Rappelle-moi dès que tu le sais.

— D'accord, Patron.

— Ensuite, je veux que la DEA disparaisse très vite de mon secteur. Toute la DEA, et très, très vite. Tu as bien compris ?

— Oui, Patron.

— Mais à partir de maintenant et avant tout, je veux que tu saches une chose, et que tu ne l'oublies pas.

— Oui, Patron ?

— Je ne te pardonnerai plus une seule erreur, assena le boss d'Amazonas d'un ton glacé. Plus une seule.

— Bien sûr, Pa...

Mais Isidoro Marcio Neves avait déjà raccroché. Le regard fixe, le tueur raccrocha à son tour, demeura un instant comme sonné sur place, puis, redressant la tête, il fila dans le petit cabinet de toilette qui jouxtait son studio du bairro Lfrio do Vale. Son flanc lui faisait maintenant beaucoup plus mal. S'il laissait les choses en l'état avec cette chaleur, l'infection deviendrait galopante.

Le tueur s'accroupit devant la trappe technique qu'il avait prudemment refermée après ses premiers soins, en sortit les boîtes, fit

la grimace en contemplant sa boîte aux sorcelleries. Il ne comprenait pas ce qui avait foiré à propos de la fléchette, mais le résultat était là. Fiasco, échec, déroute, affront. Décidément, aujourd'hui n'était pas son jour. Ouvrant la boîte métallique, il y préleva ce dont il aurait cette fois besoin. Antiseptiques, bistouri, pinces extractrices, agraphes, aiguilles, fil, seringue, anesthésique et antibiotiques.

Serrant les dents, il posa son pied sur le rebord de la douche, examinant la zone ensanglantée. Dans le gras de la cuisse, au milieu d'une zone fortement congestionnée, il y avait une tache plus foncée. L'orifice de la balle. Mettant un point d'honneur à rester debout face à la glace du lavabo, et s'appliquant à faire abstraction des souffrances présentes et à venir, le tueur désinfecta la plaie et son pourtour, s'empara de la seringue, brisa l'embout de l'ampoule d'anesthésique et, sans hésiter, se planta plusieurs fois l'aiguille dans la chair, injectant le produit tout autour de l'orifice. Devant lui, posés sur une gaze, le bistouri et la pince extractrice la plus fine attendaient que l'anesthésie fasse son effet.

Quelque vingt-cinq minutes plus tard, opéré, pansé, recousu et le visage creusé par la tension, Salas était toujours debout, considérant d'un regard incrédule la gaze posée sur le lavabo. Dessus, encore souillé par son sang, reposait à présent le projectile qu'il venait d'extraire. Une toute petite balle de 4,7mm, qui l'intriguait énormément. Un examen qui dura un long moment. Enfin, avec un soupir soulagé, l'assassino releva la tête, se lançant un véritable regard de défi dans le miroir.

Il se souvenait parfaitement de ce que le boss avait dit à propos de la DEA du secteur : « Très, très vite ! » Alors, il allait faire très vite et coiffer ce con d'Otto sur le poteau. El Diabo ne perdait jamais la face.

Cette fois, il aurait besoin d'aide. Mais dans les bairros de Manaus, ce n'étaient pas les pistoleiros qui manquaient.

*

* *

Au bar du Taj, malgré la clim, l'atmosphère menaçait de devenir irrespirable. Les cigares des deux gros businessmen péruviens accoudés au comptoir depuis une heure dégageaient une épaisse fumée nauséabonde, et Otto commençait à suffoquer. Déjà bien allumés, les deux types avaient visiblement éclusé pas mal de verres en ville, et n'en finissaient pas de se rappeler leur dernier carnaval de Rio, l'année précédente. De passage à Manaus pour affaires, ils mettaient sur pied le moyen de se retrouver ici en même temps, la prochaine fois. Scène classique de ces « amitiés indéfectibles » que tout le monde noue un jour ou l'autre au hasard des voyages.

N'empêche qu'Otto en avait marre, qu'il avait mal à la tête, que les histoires de ces deux minables lui portaient sur les nerfs. En plus, les

trois Coca déjà absorbés lui gonflaient l'estomac. Il ne buvait jamais d'alcool, et, avec celle de la fumée, l'odeur des whiskies successifs des deux businessmen lui portaient sur le cœur. Malheureusement, il n'avait guère le choix. De sa chambre, il n'avait aucune chance de voir arriver l'Américain, et encore moins de l'identifier avec certitude, en le voyant prendre sa clé à la réception. Le N°1012.

Le boss avait été formel. Il devait « loger » le Yankee dès que possible – Y compris, si nécessaire, avec l'aide de Salas qui l'avait aperçu l'après-midi –, et ne plus le lâcher. Mais Otto n'avait pas besoin de ce snob de Salas. Il était assez grand pour faire ça tout seul. Ou presque.

D'où l'utilité des deux pistoleiros qui attendaient dans la Prélude Honda de location stationnée tout près de là, pour la suite du programme. En attendant, l'attente se prolongeait et Otto en avait sa claque. Une planque qui pouvait prendre fin dans une minute, ou durer toute la nuit.

Otto entendit le souffle de la porte du hall s'ouvrir, au moins pour la centième fois de la soirée. Tournant instinctivement la tête, il sentit enfin un léger picotement lui agacer la nuque.

C'était lui. Il en était sûr.

Grand, balèze, gueule de baroudeur, cheveux courts et regard de glace. Un regard qui glissa nonchalamment sur le fond du lobby, avant de se reporter sur le desk de la réception où il alla réclamer sa clé. Otto avait repéré le casier, et quand l'employé de nuit en sortit la clé pour la remettre au type, il eut la confirmation attendue. Ce type était bien le Yankee décrit par Salas. Le flic de la DEA. Une belle bête.

Otto était un connaisseur, et il savait reconnaître un vrai dur quand il en voyait un. Celui-là ne faisait pas de cinoche. Un vrai de vrai. La tâche n'en serait que plus agréable, quand le moment serait venu.

Pour gagner les ascenseurs, l'Américain devait passer devant le bar. Otto remarqua des traces de salissure sur son blouson et sur son jean, et nota qu'un mouchoir entourait sa main droite. Un mouchoir où son œil exercé décela des traces rouges. Comme du sang. Au passage, le balèze jeta un vague regard aux deux businessmen, puis à l'Allemand. Regard apparemment indifférent, mais où Otto discerna une expression qu'il connaissait bien. Celle des types sur le qui-vive. D'ailleurs, sous la ceinture du blouson, Otto avait déjà remarqué la légère protubérance. Le Yankee était armé. A l'instant où il appelait l'ascenseur, l'ex-mercenaire se dit qu'il aurait pu l'abattre facilement. L'autre avait beau se méfier, Otto l'aurait eu. Question d'opportunité. Mais les ordres du Patréo étaient clairs. C'était lui et lui seul, qui dirait quand tuer l'Américain. Avant, il voulait tout savoir de ses contacts à Manaus. Pour l'avenir. D'ailleurs, les portes de l'ascenseur se

refermaient déjà sur le Yankee.

L'instant d'après, tandis que le bouton d'appel de l'ascenseur s'éteignait, une lueur fugace passa dans le regard jusqu'alors bon enfant d'Otto. Une lueur glacée, implacable. Désormais, Otto avait très envie de tuer ce flic américain. Pour damer le pion à ce prétentieux de Salas, mais aussi pour le sport. Pour la beauté de l'art.

CHAPITRE XV

Mack Bolan détestait ce type de situation. Il n'avait pas dormi plus de trois heures en tout, passant et repassant le film des événements dans sa mémoire. Et tandis que les premiers rayons de l'aube pastellisaient le ciel de Manaus à travers la baie vitrée, il en arrivait au même constat qu'avant de s'endormir.

Encore une fois, il était bloqué.

Sans aide, il ne pouvait rien savoir, ni de la Mercedes, ni de son conducteur dont il avait pourtant les papiers. Il avait besoin d'Eugenia, et, sans nouvelles d'elle, son inquiétude augmentait. Fermant les yeux pour la énième fois, il essaya de se rendormir. En vain. Son esprit ne réussissait qu'à flotter entre deux eaux, et à se torturer davantage encore. Soudain, il eut l'impression d'entendre un bruit dans la petite entrée de la chambre. D'instinct, sa main blessée avait plongé sous son oreiller, se refermant sur la crosse du Snake. Avec une petite grimace, il en ôta le cran de sûreté, sauta souplement du lit et, en slip, se glissa doucement vers l'entrée. A cet instant, le bruit recommença. Comme un grattement, suivi de deux petits chocs. Le Snake prêt à cracher, il tourna la poignée, ouvrit le battant à la volée, se retrouva tout bête :

— Il n'est pas trop tôt ?

Eugenia Cabral ! En jean et chemisette immaculée, elle semblait épuisée. Sa voix était lasse, cassée. Mais au coin de ses lèvres, une esquisse de sourire éclairait sa face chiffonnée, tandis qu'une étrange lueur dansait dans ses prunelles de velours.

— Non, répondit Bolan en reculant. Il n'est pas trop tôt.

Avançant sur lui et pénétrant dans l'entrée, la jeune femme se laissa doucement aller contre son buste, lança les bras autour de son cou dans un mouvement d'abandon, et, avec un long soupir qui gonfla sa poitrine, elle murmura tout bas :

— Je veux. Maintenant.

Malgré les élancements provoqués par ses blessures, malgré son reste de nuit blanche à parcourir les bairros de Manaus et malgré l'épée de Damoclès qu'Isidoro Marcio Neves maintenait à présent au-dessus de sa tête, et un peu, aussi, grâce aux tonnes de calmants qu'il avait dû ingurgiter, Raymondo Salas avait retrouvé sa confiance en lui. Il en était maintenant certain, il allait baiser ce gros con d'Otto ! Il allait tous les baiser !

En poussant la porte de son minable studio, il se dit que, pour lui, l'époque des vaches maigres allait très bientôt s'achever. Après un

coup comme celui-là, le boss, qui n'aurait finalement rien su de ses derniers avatars, ne pourrait que lui refile la place qu'il convoitait depuis toujours. Celle du Teuton. Un job en or. Confortable et quasiment rien à foutre de la sainte journée. Comme baby-sitter attiré du Patréo, il serait parfait. Meilleur tireur en tout cas que cette grosse larve, et que les deux abrutis que le boss lui avait adjoints pour cette opération bidon. Si les choses avaient été moins sérieuses, El Diabo en aurait ri. Il se contenta d'un rictus de haine.

Il allait baiser le Boche ! Juré ! En moins d'une nuit, il avait trouvé la solution, planqué, filoché, avant de mettre enfin sur pied son dispositif. Un plan imparable, si ce qu'il croyait s'avérait. Mais ça, il le saurait plus tard. Patience, encore un peu de patience !

Un instant tenté de s'allonger pour récupérer des fatigues de la nuit, il résista, se passa la figure à l'eau, vérifia l'état de sa blessure et consulta sa montre. 5 heures. Les autres devaient déjà être sur place. Alors, refoulant sa fatigue à l'aide d'un café très fort, Raymondo Salas alla fouiller un placard, en sortit un grand sac de sport dont il vérifia brièvement le contenu. Un P.M. Skorpion M.61 7,65mm, un P.M. Spectre M-4 italien 9mm Para, un P.M. M.P 5, mini-version K, un automatique Browning 9mm, un Smith & Wesson de même calibre, un énorme pistolet Desert Eagle au calibre monstrueux de .50 Magnum ! Une arme lourde et hyper puissante, dont Salas était particulièrement fier. Dans la catégorie revolvers, un Colt Python .357 Magnum et plusieurs petits .38 de diverses factures, et, dans celle des armes de jet, quelques poignards et une dizaine de grenades US offensives et défensives. Le tout additionné d'une flopée de chargeurs et de munitions en boîtes.

Son matériel de campagne au complet.

De quoi soutenir un siège. Satisfait, le tueur y préleva le M.P 5K et l'automatique Browning, referma le sac et quitta le studio.

Sa journée serait peut-être longue, peut-être qu'il ne réussirait pas aujourd'hui, mais il réussirait. Demain ou après demain. El Diabo se l'était juré.

Après la fièvre de l'amour, le souffle d'Eugenia Cabral s'était calmé et Mack Bolan crut qu'elle dormait. Mais, un instant plus tard, se serrant doucement contre lui, elle passa une jambe sur les siennes dans une étreinte à la fois douce et possessive. Faisant allusion aux traces de coupures laissées par le couteau du monstre, Bolan passa un index précautionneux sur la peau blessée en s'inquiétant :

— Ils t'ont soignée ?

— Oui, répondit la jeune femme en rouvrant les yeux. Il y a un service médical au centre de la police.

Puis elle émit un léger soupir, referma les yeux, l'air de se

rendormir.

Il était 8 heures du matin, le soleil dardait ses rayons déjà chauds entre les pans des doubles rideaux. Un peu plus tôt, après que Bolan lui eut dit comment il avait surpris la filature dont elle était l'objet à sa sortie de chez Li-Phong, comment il avait lui-même suivi son suiveur et comment il avait piégé le chauffeur de la Mercedes pour lui tirer les vers du nez, Eugenia venait elle-même d'achever le récit de ses terribles épreuves. Reposant à terre le plateau du breakfast que Bolan leur avait fait monter, elle lui avait tout dit. Par le détail. Toute l'horreur, toute la violence et l'hébétude, l'abattement qui s'en étaient suivis, quand la police avait débarqué, puis quand les services de l'hygiène s'étaient occupés des corps après les constatations. Plus tard, au siège de la police où on l'avait conduite pour déposer, elle avait tout raconté, tout révélé, sauf son appartenance à la DEA, et l'existence de l'Américain, proposant un règlement de comptes entre ceux qui l'avaient attaquée. Motif supposé de l'agression : cambriolage. Surpris par son retour, les voleurs qui avaient tué sa tante et sa garde-malade s'en étaient pris à elle, l'un d'eux cherchant à la violer pour lui faire avouer où elle cachait son argent.

Pas certaine d'être complètement crue, Eugenia avait été libérée au petit matin, prévenue de ne pas pouvoir quitter la ville, et de devoir repasser à la police à 9 heures. Inquiet pour elle, Bolan questionna :

— Tu es sûre de n'avoir pas été suivie ?

— Certaine, assura-t-elle. En tout cas si je l'ai été, ça ne peut être que par des gens dont je ne crains rien.

Le guerrier tiqua.

— Comment ça ?

Avec un petit sourire entendu, la jeune femme expliqua :

— En tant qu'assistante sociale, j'ai beaucoup d'amis en ville. Surtout chez les jeunes, pour lesquels je m'ingénie à obtenir toutes sortes d'aides. Dans mon quartier, le drame de cette nuit a créé beaucoup d'émotion. Des gens m'attendaient à ma sortie du centre de police. Dont des tas de gosses. A pied, à vélo ou à scooter. Ils m'ont escortée jusque chez moi et...

— Tu es repassée par chez toi ? s'étonna Bolan.

Ne répondant pas tout de suite, Eugenia attrapa son sac-besace posé au pied du lit, l'ouvrit et en sortit un gros objet sombre. Quelque chose que, malgré la pénombre, l'Exécuteur identifia aisément.

Un pistolet-mitrailleur !

— Je voulais prendre ça au passage, renseigna la jeune femme sur le même ton. Pour le cas où. Mon Taurus confisqué par la police, je n'avais plus que ça à la maison.

Ça, c'était un MAC 10, chargeur de trente cartouches engagé dans la crosse poignée ! 9mm Parabellum ! Les agents DEA du secteur ne

faisaient pas dans la dentelle !

— Ensuite, reprit Eugenia en glissant le MAC 10 dans son sac, un gamin à scooter m'a déposée vers le centre-ville, tandis que d'autres surveillaient nos arrières. J'ai attendu qu'ils aient tous disparu avant de venir me réfugier ici.

Elle soupira, avoua d'une petite voix :

— J'avais besoin de... me laver de tout ça. Tu comprends ?

— Oui, répondit-il en l'attirant contre lui. Tout va bien.

Eugenia ferma les yeux, apparemment apaisée. Pourtant, elle n'arrivait pas à trouver ce sommeil qui lui aurait fait un temps oublier la hideur de sa nuit de cauchemar. Avec un soupir contraint, elle rouvrit les yeux pour fixer le plafond d'un regard flou, articulant doucement :

— Je l'ai déjà vu.

Surpris, Bolan tourna la tête vers elle pour questionner :

— Qui ça ?

— Le type à la queue-de-cheval.

— *What ?*

Soudain complètement mobilisé, l'Exécuteur s'était redressé sur un coude, fixant la jeune femme d'un regard aiguisé.

— Je l'ai déjà vu, répéta Eugenia Cabral. Une seule fois, mais je ne peux pas me tromper.

Elle fixait toujours le plafond de ses yeux cernés de mauve, l'air de chercher à éclaircir ses souvenirs.

— Gilda Boleno avait été contactée à Leticia par téléphone, par un de ses indics de Manaus, commença-t-elle d'une voix atone. Il voulait rencontrer quelqu'un pour lui donner des infos qu'il disait capitales, et c'est moi qui ai été choisie pour le contact. Rendez-vous avait été pris pour 10 heures du matin, dans un bar de Porto Marina Tauâ, au nord-ouest de la ville, non loin d'Eduardo Gomes. Je m'y suis rendue comme convenu, et j'ai attendu longtemps. En vain. C'est là que je l'ai vu. Il est arrivé dans le bar en T-shirt, avec une serviette de toilette autour du cou, a échangé quelques mots avec le patron du bar qui lui a vendu un paquet de cigarettes. Il ne portait pas sa queue-de-cheval et il avait les cheveux ébouriffés, mais je l'ai remarqué parce que je n'avais rien d'autre à faire, et qu'il était très beau. Je me souviens qu'il avait un reste de savon à barbe sur une oreille, ce que lui a fait remarquer le patron du bar en riant. Cela m'a amusée mais, à cet instant, le téléphone a sonné et le patron est venu me demander si je m'appelais bien Amara.

Eugenia marqua un temps, précisa :

— C'était mon pseudo pour la rencontre.

— Hum ! fit Bolan. Continue.

— Le patron m'a alors désigné le téléphone sur le comptoir, disant

que c'était pour moi, et, au bout du fil, j'ai effectivement eu l'indic en question, qui me prévenait qu'il ne pourrait venir et qu'il recontacterait sa traitante, Gilda, pour une nouvelle entrevue.

Eugenia soupira, se lova contre Bolan en soufflant :

— Un superbe lapin.

— Classique, commenta le guerrier.

L'agent de la DEA était effectivement tombé dans le piège habituel qui permet à un observateur envoyé sur place d'identifier quelqu'un à coup sûr.

— Quand je l'ai vu cette nuit, ajouta Eugenia, je l'ai reconnu tout de suite. Malgré sa queue-de-cheval et sa tenue vestimentaire.

Le guerrier était sur des charbons ardents. Il tenait peut-être le fil qui allait lui permettre de remonter enfin une piste sérieuse. Car, à n'en pas douter, l'homme à la queue-de-cheval était le chef des tueurs de cette nuit.

— O.K., dit-il. A propos, tu peux me donner le nom du bar en question ?

Eugenia esquissa une grimace.

— Désolée. Mais en retournant sur place, je devrais pouvoir le retrouver. A moins...

— A moins ?

— Je me souviens de l'avoir noté quelque part quand Gilda m'a téléphoné. Un ticket de cinéma ou quelque chose comme ça. Je note toujours tout, avoua-t-elle en se redressant elle aussi sur un coude pour couvrir Bolan d'un regard alangui. Je chercherai en rentrant chez moi et je t'appellerai.

— O.K., répéta Bolan, le front plissé.

Il demeura muet un instant, avant de demander :

— Je voudrais un contact avec Mariana Monteiro. Tu peux m'arranger ça ?

La jeune femme hésita, consulta sa montre, puis, déposant un baiser léger au coin de sa bouche, elle acquiesça.

— D'accord. Mais ça n'est pas facile. Ne te vexe pas si je suis obligée d'utiliser notre petit code. En français. Pour le cas où sa ligne serait sur écoutes. Tu comprends le français ?

— Non, mentit Bolan.

Pur réflexe qu'il regretta aussitôt. Eugenia lui faisait confiance, et, en retour, il la manipulait ! Mais il était trop tard. Déjà, la jeune femme avait décroché le téléphone du chevet, et composait un numéro que Bolan nota discrètement dans un coin de sa mémoire. Il perçut une série de sonneries lointaines, et Eugenia raccrocha, dépitée.

— Désolée, dit-elle. Elle est déjà partie au collège. Je réessaierai plus tard.

Puis elle s'exclama :

— Zut ! Ma convocation à la police !

Il était presque 8 h 30, mais, suivant son idée, Bolan parla de la Mercedes et de son chauffeur, donna le numéro du véhicule en demandant :

— As-tu un moyen de te renseigner là-dessus ?

Elle hocha la tête.

— Je vais essayer. Ici, la police est ombrageuse. Il va falloir que j'invente un accrochage, ou quelque chose comme ça.

Bolan insista :

— Je suppose que tu n'as pas eu le temps de retrouver le nom de ce magasin de bijoux de la rue Moreira.

Il parlait de la localisation du fameux Mario qui devait lui permettre de contacter Benito Rici, le trafiquant-marchand d'armes.

— Non, mais je me le suis rappelé, sourit Eugenia : Jeweller's Factory. C'est facile à trouver.

Elle marqua un temps, demanda, mi-figue, mi-raisin :

— Pendant que tu y seras, essaye de me trouver un autre Taurus .38.

L'Exécuteur sourit.

— O.K.

Il pouvait au moins faire ça pour elle.

— Bon, dit-elle en se redressant dans sa superbe nudité. La police m'attend. Je t'appellerai quand ils m'auront libérée.

— Je vais te raccompagner, décréta Bolan en rejetant le drap.

— Non, merci, dit-elle. Je vais prendre un taxi.

Puis le regardant d'un air ambigu, elle expliqua :

— J'ignore qui tu es réellement, mais je suis sûr que tu détesterais être repéré par la police.

L'Exécuteur sourit, hésita, finit par lâcher :

— Mon vrai nom est Mack Bolan.

S'immobilisant et posant sur lui un regard attentif et grave, Eugenia l'observa un instant en silence, avant d'avouer :

— Je le savais. Je connais assez bien l'histoire de Gilda. Son père tué par la mafia, et ta rencontre avec elle en Amazonie, lors d'un de tes anciens blitz. A la DEA, tout le monde est au courant. Quand tu m'as dit être son ami et vouloir l'aider, j'ai tout de suite compris.

Elle observa une nouvelle pause et, avec un petit sourire très doux, elle dit seulement :

— Merci de me l'avoir dit.

Tandis que Bolan enfilait son jean, elle fila s'enfermer dans la salle de bains. Quand elle en ressortit peu après, à part ses traits légèrement tirés, rien ne laissait supposer l'horrible nuit qu'elle venait de passer. Reprenant son sac au pied du lit, elle se hissa sur la pointe des pieds pour déposer un baiser appuyé sur les lèvres de Bolan.

— Ça m’a fait du bien, Mack.

Il ne sut si elle parlait du fait de lui avoir tout raconté, du breakfast ou du reste, mais c’était gentil.

Il la remercia d’un sourire, ouvrit la porte du couloir, vérifia que ce dernier était désert, referma la porte derrière elle et, allumant une cigarette, il alla écarter les doubles rideaux de la baie vitrée pour jeter un regard sur le ciel uniformément bleu. Un instant plus tard, et dix étages plus bas, il voyait apparaître la silhouette d’Eugenia Cabral. En courant, elle traversait l’avenue, hélant des deux bras un taxi qui arrivait. Ralenti par un marchand de glaces en triporteur qui traversait au même instant, le taxi s’arrêta juste devant la jeune femme. L’Exécuteur la regarda ouvrir la portière arrière du taxi et lever les yeux vers la façade de l’hôtel. Elle ne pouvait le voir, mais il devina tout de même son sourire. Comme elle allait claquer la portière, un 4x4 ralentit près d’elle. Un Pajero bleu, clignotant en marche, comme si son conducteur avait voulu demander un renseignement au chauffeur. Bolan vit Eugenia tourner la tête vers le 4x4, puis, soudain, marquer un vif mouvement de recul.

— *Shit !* cria le guerrier.

Il avait vu le canon de l’arme émerger brusquement par la glace de portière, suivi par un bras et par une tête qu’il aurait reconnue entre mille, même à cette distance à cause de sa queue-de-cheval.

— Non ! hurla l’Exécuteur en s’échinant à essayer de tirer la poignée grippée de la baie vitrée. Non !

Mais il était trop tard. En bas, il y avait eu une série d’éclairs au bout du canon de l’arme, et, comme touchée par un courant de gros voltage, Eugenia Cabral venait de sursauter violemment. Autant de fois qu’il y avait à présent d’éclaboussures rouges sur sa chemisette immaculée.

CHAPITRE XVI

Avant même que l'Exécuteur ait pu décider quoi que ce soit, le 4x4 bleu avait complètement disparu.

Il se précipita hors de sa chambre, remisa le Snake sous son blouson, sauta dans l'ascenseur qui venait par miracle de déposer une femme de chambre à son étage. Sans voir le regard effaré que l'employée levait sur lui, il appuya sur le bouton du rez-de-chaussée, s'insultant intérieurement tout au long de la descente, sachant évidemment déjà ce qu'il allait trouver en bas.

Il n'aurait jamais dû écouter Eugenia. Il aurait dû au moins l'accompagner jusqu'au taxi !

La rage au ventre, il déboucha dans le hall désert. En le voyant bondir sur le perron, le réceptionniste qui était sorti voir ce qui se passait tenta de l'arrêter :

— Attention ! Une fusillade !

L'Exécuteur sautait déjà le maigre terre-plein central de l'avenue, slalomait au milieu d'un groupe de bus coincés, se ruant sur l'attroupement qui s'était formé autour du taxi immobile. Ecartant les badauds sans ménagement, il découvrit alors l'horrible spectacle.

Eugenia, recroquevillée sur la banquette du taxi, baignant dans une mare de sang, levant vers lui un regard déjà terne. Un regard où se lisait une intense stupéfaction. Son corsage n'était plus qu'une loque ensanglantée, et sa main tenait encore l'anse de son sac-besace. Dans la poitrine du guerrier, la rage fit alors place à une immense peine.

Eugenia était morte, assassinée en pleine rue, sous ses yeux, sans qu'il ait rien su faire !

Isidoro Marcio Neves avait mal dormi. Il détestait qu'on n'exécute pas ses ordres à la lettre, il détestait être privé de son garde du corps personnel, et il ne cessait de penser à cette fille. Gilda Bolenó, cet agent de la DEA qu'il aurait dû haïr. Or il devait se l'avouer, il ne ressentait aucune haine envers celle qui représentait pour lui un ennemi mortel. Seule, une immense colère l'animait contre elle. Justement parce qu'il ne pouvait la haïr. Parce que, depuis sa capture, elle ne cessait d'obséder chaque instant de son existence. Comme le faisait autrefois cette garce d'Alexandra. Et ce matin, après une nuit complète de fantasmes insupportables, une seule évidence s'imposait : il devait tuer cette fille que toute raison avait désormais désertée et à la suite du traitement de Chamani. Maintenant, elle ne disait plus jamais rien. Rien d'autre que ce leitmotiv imbécile : « J'ai peur ! J'ai peur ! » Et ce matin, il aurait donné une partie des milliers de têtes de

son immense bétail pour qu'on résolve le problème à sa place.

Pour qu'on tue Gilda Boleno. A son insu.

Mais il savait que c'était impossible. Pour qu'on la tue, il aurait fallu qu'il en donne l'ordre. Or, à part lui, six personnes en tout connaissaient la présence de Gilda Boleno à Casa Chamane. Chamani, son amant Discípulo, Rodriguez, son pilote, Otto, et les deux pistoleiros avec lesquels il avait monté l'assassinat des époux Preira et l'enlèvement de Gilda dans le Madeira. Alors, en se levant ce matin, il avait décidé de prendre ses responsabilités. D'aller jusqu'au bout de sa démarche, de descendre dans son enfer.

Ce matin, il allait devoir prendre une vraie décision. Tout seul. Sans ses *conselheiros*, ses conseillers habituels, sans ses *tenentes*, ses lieutenants, sans Otto, cette âme damnée, ce double de lui-même qui le rassurait. Et il allait la prendre, sa décision, parce que s'y refuser serait souffrir un peu plus chaque jour, jusqu'à cet enfer définitif qu'il redoutait tant. Soudain, il fut certain de le faire. A condition d'y aller maintenant. Tout de suite.

Salas se sentait pousser des ailes. Tandis que son pied droit enfonçait l'accélérateur du Pajero et que son regard de côté vérifiait qu'on ne l'avait pas pris en chasse, il jubilait.

La première partie de son plan venait d'aboutir. Sans problème. Ce qu'il ressentait en ce moment précis s'apparentait à un orgasme. Tandis qu'il s'éloignait du théâtre des opérations, les souvenirs immédiats se déroulaient devant ses yeux comme un film en couleurs. Il revoyait parfaitement ses balles s'enfoncer dans le corps de la fille, faisant gicler le sang tout autour, il revoyait son visage plein de frayeur, son regard exorbité qui le fixait intensément, désespérément, pendant ces quelques centièmes de secondes qui avaient précédé sa mort. Il revoyait tout avec une précision folle, et cela lui faisait un effet dingue ! Pour un peu, il en aurait oublié la suite. Une suite dont, il en était sûr, sa survie allait dépendre.

Si le boss était content, il survivrait, sinon, il mourrait. Un jour ou l'autre, n'importe où, qu'il reste là ou qu'il s'enfuie au bout du monde. Au sein de la grande Organisation criminelle à laquelle Isodoro Marcio Neves appartenait, tous les condamnés mouraient. De mort violente.

Secouant ces pernicieuses pensées, Raymondo Salas tourna à droite, montant la rue 10 de Julho, respectant ainsi parfaitement les consignes qu'il avait fixées à sa nouvelle équipe. Des consignes qui s'appliquaient également à lui, car Salas était un assassino responsable. Jamais en dehors de l'action. Toujours au premier plan.

Quand, un instant plus tard, le Pajero entra sur l'avenue Getulio Vargas, Raymondo Salas avait retrouvé tout son flegme de tueur professionnel.

L'ordure à la queue-de-cheval avait fini par gagner. Et c'était la faute de l'Exécuteur. S'il avait réussi à descendre ce salaud la nuit dernière, Eugenia serait encore en vie. Frémissant de rage, il se rendit alors compte que le chauffeur du taxi avait également été balayé par la rafale. Mort lui aussi. Couché sur son volant, il avait l'air de dormir, mais de son cou éclaté coulait encore un filet de sang. Pourtant habitué à la violence depuis longtemps, Mack Bolan éprouva à cet instant un dégoût qu'il n'avait plus ressenti depuis le massacre de Jil et ses deux enfants. Ces gamins qui auraient peut-être su faire sortir le petit Cheng de son ghetto de silence[iii].

Se redressant, il resta là un instant, les bras ballants, sachant qu'il allait être obligé de partir. De quitter Eugenia, de l'abandonner en quelque sorte. Tout en lui se révoltait à cette perspective, mais il n'avait pas le choix. Il ne pouvait plus rien faire pour elle et, si la police arrivait, sa présence risquait de poser problème. Derrière lui, la rumeur des badauds avait baissé de plusieurs tons; en revanche, les avertisseurs des voitures et autobus bloqués formaient un concert assourdissant. C'était l'heure d'affluence et, des deux côtés de l'avenue, la circulation s'était arrêtée. Mais alors que le regard atterré de Bolan errait au-dessus de la petite foule, un détail le frappa : le triporteur.

Le marchand de glaces qui avait obligé un moment plus tôt le taxi à s'arrêter. Contrairement à tous les autres témoins du drame, celui-là avait l'air de n'y prêter aucune attention. Perché sur la selle de son véhicule et tendant le cou par-dessus la foule, il semblait guetter quelqu'un ou quelque chose. Et il avait l'air inquiet. Cela se devinait à ses petits yeux fureteurs qui allaient sans arrêt d'un endroit à un autre, et à cette façon qu'il avait de se mordre la lèvre, en fourrageant dans son éventaire au couvercle béant.

Le couvercle béant, par cette chaleur ?

Mais à la seconde où ce nouveau détail insolite frappait le guerrier, le regard de ce dernier capta ce sur quoi celui du marchand venait de se figer.

Une vieille Volvo grenat, stationnée de l'autre côté de l'avenue. Une voiture avec quatre hommes à bord, dont le chauffeur à lunettes noires venait d'adresser un signe discret à un autre chauffeur. Celui d'un pick-up Chevrolet arrêté en double file, vingt mètres en amont du lieu du drame, et du même côté.

Instantanément, le cerveau de l'Exécuteur avait analysé la situation et la main droite de Bolan avait agrippé la crosse du Snake sous son blouson. Mais, alors qu'il allait sortir l'arme, il y eut un soudain grondement de moteur derrière le rempart des badauds. Des cris éclatèrent et, brusquement affolée, la foule se disloqua, cédant le

passage à un véhicule jailli de nulle part.

Le 4x4 Pajero bleu !

Et, à l'instant où le Snake sortait de sous le blouson de l'Exécuteur, le canon d'une arme jaillissait par la vitre ouverte du Pajero.

CHAPITRE XVII

Deux corps ensanglantés gisaient sur la chaussée. En roulant au sol pour échapper à la fusillade, Bolan avait juste eu le temps d'apercevoir le conducteur et de reconnaître l'homme à la queue-de-cheval. Le Pajero à peine disparu, son instinct lui fit tourner la tête. Il vit alors le bras du faux marchand de glaces jaillir de son éventaire, tenant un automatique brillant, qui se mit aussitôt à cracher. Le pare-brise s'étoila et les vitres du taxi éclatèrent, puis ce fut l'enfer : les tirs semblaient venir de partout à la fois et Bolan se demanda quelle armée l'ennemi avait ainsi jetée en pleine ville.

Plongeant dans le taxi, il ouvrit le sac d'Eugenia et empoigna la crosse du MAC 10 qu'elle était passée prendre chez elle. Tandis que la foule s'enfuyait en débandade, il se jeta sur l'asphalte comme un boulet. Roulant devant une calandre, il atterrit contre le pneu d'un bus bloqué derrière le taxi et, le canon du MAC relevé, chercha une cible. D'abord, il ne vit rien, puis une ombre bleue se dressa subitement devant lui, le bras prolongé par un petit P.M. luisant. Le Snake toussa dans son poing. Trois fois. Au-dessus de lui, la silhouette bleue sursauta, parut prise de folie, lâcha une longue rafale dans le vide, tout en se cassant en arrière comme une marionnette dérégulée. Pantomime tragique qui s'acheva dans une chute soudaine, aux pieds d'une deuxième silhouette. Celle de l'homme au triporteur. Bolan effleura la détente du MAC, tout en roulant de côté. Mini rafale de quatre balles très précises pour ne pas risquer de blesser des innocents. Tuer à coup sûr.

Mais l'homme avait plongé et l'Exécuteur ne sut pas s'il avait atteint sa cible. Il rampa sous un bus, se retrouva de l'autre côté, coincé dans le magma de la circulation. Autour de lui, des hurlements, des appels, des coups de feu. Il progressa vers l'avant du véhicule, arriva à son extrémité, à l'exacte seconde où reparaissait le marchand de glaces. Surpris, le tueur ne le vit qu'à l'ultime seconde, voulut corriger sa trajectoire, mais, emporté par son élan, il glissa en poussant un juron. Bolan allait lever son bras armé, quand le bus qui tentait de se dégager recula d'un demi-mètre. Bras dévié, Bolan, changeant de tactique, frappa du pied. Un shoot terrible, dans le bras armé de l'adversaire. L'automatique du tueur tomba et, de sa main libre, l'Exécuteur le saisit par le col et lui envoya un coup de boule infernal, qui résonna sous son crâne à la façon d'un gong. Il entendit un affreux craquement, suivi d'un hurlement et, pour faire bonne mesure, enfonça son genou entre les jambes du tueur qui hurla de nouveau, nez éclaté et burnes en feu. Bolan ramassa son arme, un

Smith & Wesson comme celui confisqué la veille au chauffeur de la Mercedes, mais version stainless. Bolan savait qu'il ne pouvait pas faire dans la dentelle. Tenant toujours le prétendu marchand de glaces à moitié groggy et aveuglé par son propre sang, il glissa de côté dans un mouvement d'esquive et se retrouva derrière le corps pantelant du tueur, le dos à l'abri du bus... et face à un type armé d'un P.M. Le canon S&W était pointé et un coup partit exactement en même temps que la rafale du pourri qui transperça la tôle d'une voiture en stationnement, éclata le pare-brise et traversa également le toit d'un bus bloqué derrière. Mais le pistoleiro n'eut pas le temps de chiffrer les dégâts. L'effleurement de l'index de Bolan sur la détente du MAC avait suffi. Trois coups. Les ogives blindées de 9mm Para allèrent fracasser le crâne du pistoleiro de bas en haut.

— *Maricon !*

Comme jaillie de terre, entre deux bus arrêtés, l'Exécuteur aperçut une silhouette accroupie, avec un objet sombre braqué sur lui. Les trois premières balles du nouveau venu furent pour son copain, le marchand de glaces. Celui-ci les encaissa en criant, comprimant son abdomen éclaté. Mais, décidément immonde, l'autre continuait de tirer, essayant de toucher Bolan. Hélas pour lui, l'Exécuteur l'avait déjà ajusté : crâne transformé en fontaine, le tueur poussa un petit cri sec et tomba face contre terre.

Pendant ce temps, des hurlements s'élevaient, des coups de feu venus de partout éclataient.

Combien étaient-ils donc ? Soudain, dans une trouée entre les bus, une silhouette sombre passa, si fugitive que Bolan eut seulement le temps de voir deux armes, un pistolet mitrailleur M.P. 5K et un énorme pistolet, qui crachèrent simultanément. Du travail de pro. Tout près de Bolan, le gros pneu d'un bus éclata dans une explosion sourde. Des lambeaux de gomme fusèrent tout près de sa tête et tandis qu'il reculait, il surprit de nouveau la silhouette noire. A peine une seconde, juste le temps de deux mini-rafales et de deux coups de feu isolés, les premières pour l'assassino, les derniers pour l'Exécuteur. Mais Bolan s'était déjà plaqué contre le museau d'un bus, assistant au saccage des tôles colorées, à quelques centimètres de lui, percevant un cri sourd. Pourtant, dans la panique ambiante, il ignorait s'il avait touché l'adversaire, et n'avait toujours aucune idée du nombre de tueurs.

Abandonnant son fardeau, il se précipita en avant, dépassa le bus de gauche comme un obus, frôla son mufle grondant, faillit se faire percuter par un taxi, sauta un capot, puis un autre, avant de se retrouver sur le terre-plein central de l'avenue, juste au moment où l'ennemi émergeait lui aussi en traînant la patte. Blessé ! Et cette fois, Bolan eut le temps de mieux voir.

C'était l'incroyable mec à la queue-de-cheval !

Un démon couvert de sang, qui fonçait vers une BMW venant en sens inverse, de l'autre côté de l'avenue, traînant la patte, son bras droit flottant le long de son corps, la main vide, tandis que l'autre brandissait le gros automatique. Il était blessé et avait perdu son P.M.

Canon du S&W braqué, l'Exécuteur bondit, remonta le terre-plein à grande foulée, le regard braqué sur sa proie. Il voulait le salaud vivant. Il voulait aussi la BMW et son chauffeur. Mais le blessé l'avait vu venir. Etonnamment vif et pivotant sur sa jambe blessée, il avait levé le canon de son arme. Bolan plongea, entendit plusieurs coups de feu de deux calibres différents. Le chauffeur de la BMW venait à la rescousse. Il y eut des cris, et Bolan se retrouva sur ses pieds, accroupi, jambes écartées, très bas, en kibadachi, le S&W pointé, la silhouette du tueur en ligne de mire. Parfait pour un tir en contreplongée et éviter les balles perdues. Son index pressa la détente. Trois fois. Le S&W avait à peine tressauté. Là-bas, le tueur ensanglanté effectua une bizarre rotation du buste, donna l'impression de trébucher, tandis que la manche de son bras gauche paraissait éclater dans un jaillissement pourpre, et que sa jambe droite faisait un écart.

Le guerrier avait atteint son but : l'autre était blessé. Peut-être à l'épaule, à coup sûr à la jambe et à l'autre bras, celui qui tenait l'arme, une arme qu'il essayait en vain de remettre en ligne pour viser Bolan. Mais, pour un bras perforé à la 9mm, le seul poids d'un automatique devenait insupportable. L'arme tomba au sol, ricochant dans un bruit mat jusqu'au milieu de la chaussée.

Restait le chauffeur de la BMW. Son bras gauche venait de jaillir par la glace de portière, brandissant un gros revolver brillant .357, ou 44 Magnum. L'Exécuteur vit l'orifice du canon et plongea de côté. Il y eut une explosion terrible.

Derrière Bolan, une vitrine vola en éclats dans un boucan d'enfer. Maintenant, il connaissait le calibre : 44 Magnum ! Utilisé aux Etats-Unis pour la chasse sportive au gros gibier. Capable d'exploser une tête de sanglier.

L'Exécuteur n'avait pas l'intention de se laisser réduire en charpie et, une nouvelle fois, il sollicita le S&W. Encore trois coups. Il ne devait plus rester grand-chose dans le chargeur.

A quinze mètres, le pare-brise de la BMW venait de s'étoiler. Trois trous groupés en ligne. Le bras du conducteur balaya l'air, le gros revolver décrivit une courte parabole, avant d'aller ricocher contre la roue d'un camion. Pendant ce temps, le tueur en chef, décidément incroyable, avait brusquement changé de direction. Ne pouvant plus compter sur la BMW, traînant la jambe et laissant des traces de sang derrière lui, il parvint à franchir le terre-plein central un peu plus loin, pour boiter vers une Ford Sierra, avec un homme au volant et une

femme près de lui, roulant en sens inverse, essayant de s'arracher à la circulation bloquée. Le tueur se baissa brusquement et sortit de sous sa jambe de pantalon maculé de sang un petit revolver sombre. Tel un pantin désarticulé, il parvint à s'agripper au véhicule. Affolé, le conducteur voulut refermer sa glace, mais l'autre avait déjà envoyé le canon de son arme dans son oreille. Le malheureux n'eut que le temps de s'enfuir par la portière opposée, poussant sa femme devant lui, paniqué. Bolan aurait pu ajuster le tueur juste au moment où il grimpait dans la Ford. Mais il avait hésité à cause des passants qui continuaient à s'égayer en hurlant. Alors, il fonça, sautant le terre-plein à son tour, bondissant vers la Ford. A l'instant où il arrivait sur la chaussée, une camionnette enfin libérée du flot se rua en avant, manquant Bolan de peu, obligeant celui-ci à faire un écart. A quelques mètres seulement de la Ford qui démarrait en trombe, arrachant quelques lambeaux de carrosseries aux véhicules voisins. Frustré, le guerrier la vit filer en direction du boulevard Alvaro Maia, évitant de peu un scooter qui venait de surgir. Le gamin qui le conduisait sauta sur sa selle comme un ressort, blême de peur. La rage au ventre, Bolan ne put que la voir disparaître au premier carrefour.

S'avisant qu'il avait toujours le S&W en main, l'Exécuteur le fourra sous sa veste, tourna vivement dans une voie perpendiculaire où il s'enfonça, le corps et le cœur en charpie.

Devant ses yeux dansait à présent une image dont il savait déjà qu'il ne pourrait plus jamais se défaire : Eugenia, morte pour rien et par sa faute...

CHAPITRE XVIII

La respiration de Salas résonnait comme un soufflet de forge. Il avait mal partout, son sang cognait à ses tempes et il transpirait à grosses gouttes. N'ayant pas encore réussi à retirer ses fringues, il ignorait combien de balles il avait encaissées. Au moins trois. Dans les bras, dans un trapèze et dans la jambe droite. Peut-être quatre, ou plus. Et plus question de ce minicalibre déjà encaissé dans la nuit. Du gros. Sa souffrance était telle qu'il avait envie de hurler. Rien que tenir le volant pendant le parcours l'avait crucifié. Et maintenant, ce combiné qu'il serrait dans son poing gauche pesait des tonnes. Un vrai supplice. Ce salaud d'Américain l'avait bien eu. Lui, Raymondo « Diabo » Salas, la fine fleur des assassinos de Manaus ! Lui et toute cette équipe durement constituée dans la nuit à coups de vrais dollars ! Des pistoleiros bien cotés, qu'il avait vu tomber l'un après l'autre. Canardés comme à une baraque de foire. Y compris le chauffeur de la BMW. Si ce con n'avait pas voulu jouer au cow-boy, Salas aurait eu une chance de descendre l'Américain. En fonçant dessus et en l'arrosant dans la foulée. Quitte à rafaler un peu la populace au passage. A cette heure, Salas aurait consommé sa vengeance et ce con d'Otto aurait été baisé.

Au lieu de ça, c'était la catastrophe. S'il ne rattrapait pas le coup tout de suite, le Patréo ne lui pardonnerait jamais. Et dans leur monde, les erreurs se payaient de la mort. Une très sale mort. Or Ray « Diabo » Salas voulait vivre. Rien que pour buter ce putain de flic américain. Il n'avait jamais vu un type tirer aussi vite et aussi bien. Quant à lui, il n'avait même pas réussi à lui loger une seule praline. Sûr et certain. Et ça, ça le minait. La honte totale.

Jamais Neves ne lui pardonnerait et, pourtant, il fallait le prévenir. Et vite. Mais, affalé sur son lit et des serviettes-éponges partout autour de lui, il ne pouvait s'empêcher de gémir à chaque mouvement. Il grelottait aussi, malgré son épaisse couverture. L'infection gagnait, il la sentait courir dans toute sa viande. Cette fois, il avait besoin du toubib. Mais qui appeler en premier ? Le boss, ou le toubib ? Peut-être que le Patréo aurait mieux à proposer. Un vrai chirurgien. Moralité, il devait d'abord appeler le boss, et ce n'était pas réjouissant.

— *Esta là ?*

La voix avait éclaté dans le combiné, faisant sursauter Salas. Une voix qu'il ne connaissait pas, un pistoleiro quelconque. Il avait composé le numéro sans s'en rendre compte. Trempé de sueur, il lança d'une voix cassée :

— Salas. Passe-moi le boss.

Un instant plus tard, le timbre autoritaire du patron résonnait à son tour.

— Salas ! J'espère que tu m'annonces de bonnes nouvelles.

Un nouveau flot de transpiration inonda le *chefe*.

— Non, Patron. J'ai eu un problème. Majeur.

Petit silence cruel.

— Tu as raté le contrat ?

— Oui, Patron. On a même eu des dégâts.

— Beaucoup de dégâts ?

— Oui. Y a plus que moi. Abîmé.

Nouveau bref silence, puis Neves, inquiet :

— Et... Otto ?

Salaud ! Il était en train de crever, et ce gros fumier pensait d'abord à sa nounou !

— Pas de problème pour lui, railla-t-il sombrement. Je l'ai même pas vu.

Ravalant sa rage, Salas résuma les faits, précisant qu'il avait besoin du toubib au plus vite. Quand il eut terminé, un silence de mort s'établit au bout du fil. Un très long silence, seulement ponctué par quelques parasites. Enfin, la voix du boss résonna de nouveau. Changée. Presque apitoyée.

— Bon. Tu as joué de malchance, mon pauvre Ray. Mais je ne peux t'en vouloir d'avoir voulu supprimer mes ennemis. Allez ! Détends-toi. Je t'envoie ce qu'il faut.

Puis il y eut un déclic. Communication coupée. Raymondo reposa le combiné, laissa aller sa tête trempée de sueur sur le traversin, lâcha un gémissement. Finalement, le boss avait plutôt bien pris la chose. Du moment que ce con d'Otto n'avait rien...

Le centre de Manaus était en pleine ébullition. Une foule compacte s'était massée des deux côtés de l'avenue Getulio Vargas, contenue par un cordon de police. Au-delà, une zone de sécurité était réservée aux ambulances, et aux autorités. Des sirènes gémissaient dans le lointain et d'autres voitures de police arrivaient encore. Le secteur devenait malsain pour Bolan. Le Taj était désormais dangereux. On l'avait vu en sortir en courant et si des témoins le reconnaissaient... Pourtant, il lui faudrait bien aller reprendre ses affaires.

Effectuant un crochet, il remonta la rue 10 de Julho, traversa la place du Théâtre Amazonas avec ses arbres et ses pavés aux dessins de vagues, longea l'aile nord du théâtre rose et blanc à la coupole polychrome, revint sur ses pas par la rue José Clemente, levant les yeux pour fixer, tout en haut de la tour du Taj, la plate-forme circulaire du restaurant tournant, comme pour y chercher l'inspiration. En vain. Il retraversa la place, revint vers l'église qui la

bordait sur son flanc nord, jetant un coup d'œil distrait sur le fronton du cinéma situé en contrebas. Il était sur le point de retraverser la rue, quand son regard en alerte tomba sur le scooter.

Le scooter et le gamin qui avait failli se faire renverser tout à l'heure. Et le gamin observait Bolan sans la moindre retenue. Bolan sentit son estomac se crispier : c'était exactement le genre de témoin qu'il redoutait !

Et, pour tout arranger, le gosse lui faisait signe ! Intrigué et méfiant, le guerrier traversa, marcha à sa rencontre, découvrit un adolescent plus âgé qu'il ne l'avait cru. Une quinzaine d'années, maigre mais solide, avec au fond des yeux cette lueur qui caractérise tous les jeunes des favellas : méfiance et ruse. Une cigarette aux lèvres et un œil à demi fermé à cause de la fumée, il avait l'air de sonder Bolan en le regardant s'approcher. Sitôt ce dernier devant lui, il lâcha d'emblée et dans un anglais laborieux :

— Je sais où il est.

Il avait une voix cassée et ses yeux noirs furetaient sans cesse autour de lui. Bolan ressentit un picotement dans la nuque.

— De qui tu parles ?

— Le grand type à la queue-de-cheval.

N'osant encore croire à sa chance, Bolan insista :

— Et alors ?

L'ado fit une petite grimace en coin, hochant la tête d'un air entendu.

— Le mec qui a flingué l'assistante sociale.

Cette fois, plus de doute. Soudain gonflé d'un souffle nouveau, l'Exécuteur questionna, connaissant déjà la réponse :

— Comment sais-tu où il est ?

— Je l'ai suivi, avoua le gamin. C'est moi qui ai conduit l'assistante sociale ici, ce matin. Après, je suis resté sur place. Je pensais la ramener chez elle.

Limpide.

— Je vois, dit-il.

Au moment de la fuite du tueur, il avait bien aperçu le scooter qui partait dans le même sens, mais, à ce moment-là, tout le monde fichait le camp dans toutes les directions.

— Même que c'était pas facile, ajouta le jeune. Il roulait vite, le salaud ! J'ai failli le perdre, mais je l'ai niqué !

— Pourquoi as-tu fait ça ?

L'ado parut soudain gêné.

— Ben... comme ça.

Bolan lui lança un regard de travers.

— D'accord, admit-il. Combien, pour le renseignement ?

— Gratuit. L'assistante, elle nous a fait avoir des secours, à mes

frères et à moi. C'était une nana super. Alors...

Il n'acheva pas, mais la petite étincelle qui brilla à cet instant dans ses prunelles sombres en disait long sur ses sentiments concernant l'assassin de son amie.

— O.K., sourit Bolan. Où est-il ?

— Numéro 4 de la rue dos Paranés. Au dernier étage. Je l'ai vu ouvrir sa fenêtre une fois arrivé. C'est à la marina Taué.

La marina Taué, où Eugenia disait avoir vu l'homme à la queue-de-cheval, la première fois. Le gamin disait vrai. Cette fois, ce fut une vraie fièvre qui investit l'Exécuteur. Une fièvre calme, raisonnée, mais très réelle. Pour la première fois depuis son débarquement à Manaus, il tenait enfin quelque chose de solide.

— Vous l'avez bien amoché, ajouta l'adolescent, admiratif. Une vraie fontaine de sang. Si vous voulez, je peux vous montrer le chemin.

— Merci, remercia Bolan. Je trouverai.

Il allait tourner les talons quand, se ravisant brusquement, il questionna encore :

— C'est comment, ton nom ?

— Amerigo.

Comme Amerigo Vespucci, l'explorateur florentin auquel l'Amérique devait son nom. Tout un programme. Bolan acquiesça.

— O.K. Amerigo. *Thanks*.

Le jeune hocha simplement la tête, puis fixant son regard de même sans illusions sur celui de l'Exécuteur, il dit, lèvres serrées :

— Butez-le, ce pourri !

Puis il mit les gaz et fila en faisant hurler ses pneus sur l'asphalte.

Déjà, l'Exécuteur partait récupérer la Land-Rover. Maintenant, qu'on le reconnaisse ou non n'avait plus d'importance. Personne ne l'arrêterait avant qu'il ait terminé ce qu'il avait à faire.

Otto n'en revenait pas. Jamais il n'aurait imaginé que ce prétentieux de Salas en vienne à déclencher un tel bordel en plein Manaus. Il avait disjoncté ! El Diabo ! Un malade mental, oui !

Réveillé par les coups de feu tirés sous les fenêtres du Taj, il s'était précipité pour voir la fille étalée dans le taxi, jambes pendantes et pleines de sang, et pour apercevoir le 4x4 bleu qui s'enfuyait. Il avait ensuite assisté à l'irruption de l'Américain sur le théâtre de l'exécution, et à cette bataille rangée en pleine foule qui avait fait plusieurs victimes. De sa fenêtre, il avait vu ses deux pistoleiros hésiter sur la conduite à tenir et, d'un signe, leur avait interdit d'intervenir. Enfin, tandis que la bagarre faisait rage en bas, il avait ouvert son attaché-case et appelé Agua Verde. Le patron n'avait presque rien dit, lui ordonnant de ne pas bouger et de le rappeler

quand tout serait terminé. Maintenant, à presque 10 heures du matin, l'avenue avait retrouvé son calme et il y avait des flics partout. C'était le moment.

Rouvrant son attaché-case, le baby-sitter d'Isidoro Marcio Neves activa le radiotéléphone, entendit la sonnerie durer longtemps, avant que le boss ne décroche enfin lui-même.

— C'est fini, Patron, dit-il seulement.

— Parfait ! renvoya le boss d'Amazonas d'un ton neutre. Il a demandé qu'on envoie le toubib. Alors, écoute bien, fais ce que je dis, et rentre. Je t'envoie l'hélico.

Grelottant sous sa couverture, Salas se figea soudain, tendit l'oreille. Mais la fièvre le rendait fou et, dans ses tempes, le sang cognait comme un marteau-pilon. Puis, très loin dans le fond de sa tête, il y eut des sons de voix et on frappa à la porte. Le tueur ne put contenir un sursaut.

— Qui c'est ? cria-t-il, tendu comme un arc.

— C'est moi. José. De la part du Patron ! Je suis avec le toubib.

José, un des pistoleiros que ce sale con d'Otto avait amenés à Manaus ! Enfin, le boss avait tenu parole et le toubib arrivait. Soulagé tout de même, le chef des assassinos lança :

— C'est ouvert !

Ses souffrances devenaient intolérables. Il lui fallait des calmants. Tout de suite.

La porte s'ouvrit, livrant passage à une silhouette maigre et légèrement voûtée, habillée de toile mastic. Des épaules noueuses, une tête bosselée, de tout petits yeux à l'apparence perpétuellement endormie. Un leurre. Un bon pistoleiro, José. S'il n'avait pas été dans l'équipe d'Otto, Salas l'aurait pris avec lui. Entre les lèvres sans couleur sous une moustache finement taillée, les petites dents mal rangées luisaient dans un sourire carnassier.

— Salut.

La voix était neutre, le regard habituel, endormi. Péniblement redressé sous la couverture, refoulant ses claquements de dents et cherchant derrière José le médecin d'un regard luisant de fièvre, Salas grogna :

— Où il est, ton toubib ?

— Ici.

La voix émanait de derrière José, sur le palier. Un timbre que Salas reconnut immédiatement.

— Hein ? fit-il bêtement. C'est pas le toubib !

— Mais si, mais si !

Dans le cadre de la porte, la silhouette ronde du baby-sitter venait d'apparaître. Sourire bonasse aux lèvres, l'Allemand s'avança dans la

pièce, les mains derrière le dos. Hochant sa grosse tête avec commisération, il déclara :

— C'est d'un chirurgien dont tu as besoin, Ray. D'un bon chirurgien.

Disant cela, il avait ramené ses mains devant lui dans un mouvement qui ressemblait à celui d'un illusionniste.

— Un bon chirurgien, répéta-t-il benoîtement. Avec de bons instruments.

Un grand couteau occupait sa main gauche, et un automatique avait jailli dans la droite. Prolongé d'un gros bulbe noir.

— Tu vois, reprit Otto de sa voix de fausset, le Patron a pensé à tes souffrances. Il m'a envoyé te soigner. J'aurais préféré ça, dit-il d'un air gourmand en faisant luire l'acier du couteau dans la lumière. Mais j'ai pas le temps.

Il ricana, souffla du bout des lèvres :

— *Adios, companheiro !*

Et son index enfonça la détente.

Raymondo « Diabo » Salas perçut trois « flops » sourds, eut l'impression de recevoir un camion en plein poitrail, retomba sur le lit avec un cri rauque, et tout se mit à tourner dans sa tête. Il eut pourtant encore l'énergie de tenir bon et de faire ce qu'il s'était toujours promis. Malgré la couverture, cela fit un bruit infernal, mais, à travers le voile qui venait de s'abattre devant ses yeux, il distingua l'épaisse silhouette d'Otto qui se pliait en deux, plaquée au montant de la porte. Malgré sa propre douleur, la joie le galvanisa.

Il avait au moins réussi ça ! Il avait eu ce fumier.

Puis tout devint noir. Comme la mort.

CHAPITRE XIX

Mack Bolan arriva trois secondes trop tard. Il avait entendu la double fusillade et il savait que c'était fichu. L'angoisse au ventre, il escalada l'ultime volée de marches, se retrouva sur le dernier palier, le S&W en main. Un petit palier avec une seule porte. Ouverte. Arme au poing, il plongea à l'angle du mur, risqua un regard, recula la tête. Il avait aperçu un lit avec quelqu'un dedans, sous une couverture pleine de sang. Près du lit, une chaise avec une veste chiffonnée, rouge de sang. Arme pointée, Bolan glissa de l'autre côté de l'ouverture, prêt à faire feu. Nouveau coup d'œil sous un autre angle. Vision fugitive d'une paire de jambes allongées sur un parquet, baignant dans une mare de sang. Alors l'Exécuteur plongea dans la chambre, doigt sur la détente. Mais il ne se passa rien.

Près de la porte, sur le parquet, deux corps. Celui du moustachu maigre qu'il avait aperçu de loin, pénétrant dans l'immeuble en compagnie d'un gros type, et celui du gros type en question. Recroquevillé, une paupière close, l'autre entrouverte dans un sinistre clin d'œil, le moustachu semblait narguer l'Exécuteur. Ecroulé face contre le sol, le gros était secoué de frissons brefs. Le guerrier retourna le corps, en resta bouche bée.

Le gros client du Taj !

Ce type qu'il avait aperçu au bar de l'hôtel la nuit dernière, devant un verre de Coca. Style commis-voyageur. Ainsi, il avait été repéré dès le début. Sans doute depuis sa planque au collège de Mariana Monteiro. La suite était limpide. Ils l'avaient dans leur collimateur, attendant le moment idéal pour le coincer ou tout bonnement le flinguer. Comme ils avaient eu Eugenia. Cuisant constat. Restait à savoir qui ils étaient. Regard vitreux lui aussi, le gros respirait à peine, déjà dans le coma et impossible à débriefier.

— *Shit !* jura Bolan, dépité.

Soudain, un bref gémissement se fit entendre, venant du lit ! Le canon du S&W braqué, l'Exécuteur s'approcha. C'était bien l'homme à la queue-de-cheval, teint cireux, du sang jusque dans les cheveux. Vu le nombre de ses blessures, il aurait dû être mort et, pourtant, il respirait encore. Bolan rejeta la couverture. Dans la main du tueur, un automatique Browning GP 9mm Para encore chaud. Le mec avait descendu les deux autres à travers sa couverture. Superbe coup. Se penchant sur le moribond, l'Exécuteur palpa ses carotides. Pulsations quasi nulles. Plus longtemps à vivre. Restait à savoir si le tueur pouvait encore parler. Lui retirant le Browning, Bolan tenta :

— Hé ! Tu m'entends ?

L'autre gémit, entrouvrit des paupières congestionnées, entre lesquelles filtra une lueur d'hébétude et de surprise mêlées. Puis il referma les yeux sans un mot. S'emparant de la veste bouchonnée posée sur la chaise, l'Exécuteur inventoria le contenu des poches, y trouva quelques milliers de cruzeiros et un permis de conduire brésilien au nom de Raymondo Salas.

Empochant le permis de conduire, Bolan passa les lieux en revue. Par expérience, il savait qu'une planque de crapules recèle le plus souvent des armes. Quand il mit la main sur le gros sac de sport, il sut qu'il avait trouvé le jackpot. Un P.M Skorpion M.61, un P.M Spectre 9mm Para, un PM M.P 5 K, un Smith & Wesson de même calibre et un monstrueux pistolet Desert Eagle .50 Magnum ! Plus quelques revolvers, Colt et S&W, ainsi qu'un stock de munitions diverses, des poignards... et une dizaine de grenades américaines. De quoi soutenir un siège !

Refermant le sac, Bolan mouilla une serviette au robinet de la salle d'eau, en bassina la face du mourant et, un instant plus tard, le tueur entrouvrait de nouveau des yeux égarés. Il poussa un grognement, voulut se redresser.

— Du calme ! gronda Bolan.

Mais l'autre l'avait reconnu et, d'instinct, avait envoyé sa main à la recherche de son arme. En vain. D'ailleurs, il ne pouvait plus guère bouger et sa main retomba sur la serviette imbibée de sang. Sans un mot, il laissa fuser un soupir las, qui fit mousser quelques bulles rouges au coin de sa bouche.

Désignant les cadavres sur le plancher, l'Exécuteur félicita :

— Joli !

— Va te faire... foutre ! gémit le Brésilien.

Bolan enchaîna, sans relever l'insulte :

— Une amie a disparu dans la jungle, dernièrement. Un agent de la DEA, si tu vois ce que je veux dire. Une certaine Gilda Bolen. Elle était sur les réseaux mafieux du secteur et, visiblement, ça n'a pas plu aux ténors du coin. Ses indics ont été tués, et je crains le pire pour elle. Si tu me disais...

— Je sais... pas.

Il mentait. Cela se voyait à la petite lueur au fond de ses prunelles déjà troubles. Pinçant les lèvres, l'Exécuteur gronda :

— Ecoute, Salas. Toi et moi, on sait que tu n'en as plus pour longtemps. Mais tu pourrais finir en beauté. Sans douleur. Au lieu de traîner pendant peut-être des heures. Tu sais quelque chose sur mon amie. Dis-moi seulement si elle est...

— C'est pas... moi !

Bolan en aurait crié de soulagement. Il avait joué le bon cheval. Salas savait bel et bien ce qui était arrivé à Gilda.

— Qui alors ?

— Lui !

Tournant légèrement la tête, le tueur venait de désigner le gros sur le plancher. Crispé, l'Exécuteur demanda :

— Tu veux dire que c'est lui qui s'est... occupé de Gilda Boleno ?

Battement de paupières de Salas.

— Oui.

Cela pouvait être une intoxic. Le gros était quasiment mort. Dans l'impossibilité de contredire l'accusation.

— Elle est vivante ? ne put s'empêcher de questionner Bolan.

— Sais... pas !

L'Exécuteur l'aurait frappé. Mais déjà, Salas reprenait péniblement, désignant toujours le gros :

— Lui, c'est Otto. Le... gorille du... boss.

L'Exécuteur demeura songeur un instant, avant de reprendre d'un ton plus neutre en désignant les deux corps :

— A en croire les projets de ces deux-là, tes employeurs semblent très en colère contre toi et...

Ray Salas avait agrippé le poignet de Bolan. Faisant visiblement un gros effort et le regard brillant, il questionna :

— Pas flic, hein ?

— Non, avoua celui-ci. Pas flic.

— Qui tu es ?

Le guerrier répondit sans fard :

— Mack Bolan.

D'abord, il sembla que le tueur n'avait pas entendu, puis une formidable surprise apparut dans ses yeux. Réalisant l'exploit de se redresser à demi, il parvint à éructer :

— Le grand Fumier !

Pinçant les lèvres, il acquiesça :

— Oui, mec ! Maintenant, écoute-moi bien. La nuit dernière, avant que je te courre après dans les rues, tu as fait torturer mon amie Eugenia Cabral, et ce matin, tu l'as tuée. Alors, je veux que tu saches une chose : si tu n'étais pas en train de crever, c'est moi qui te tuerais.

Il laissa passer un instant, observé par le tueur qui ne le lâchait pas du regard. Hochant la tête, il reprit :

— De toute façon, et tu le sais, tu ne verras pas le soleil se coucher. Alors, tu as peut-être une dernière volonté, comme par exemple vouloir te venger de celui qui t'a envoyé ces deux-là ?

Il désignait les corps sur le plancher, mais Salas continuait à le fixer de son regard exorbité.

— Mack Bolan ! murmura-t-il. Putain !

Balayant le commentaire d'un revers de main, l'Exécuteur le pressa :

— Salas ! En bas, il y a encore un type dans leur bagnole. Il va s'inquiéter, sans doute venir voir, et je vais être obligé de m'occuper de lui. Pendant ce temps, toi, tu risques fort d'y passer ! Alors si tu veux te venger, magne-toi, mec ! Dis-moi seulement qui te donne les ordres. Je lui ferai la peau à ta place. O.K. ?

Long mutisme de l'assassino, puis :

— C'est le boss. Directement le boss !

La moindre parole lui coûtait visiblement beaucoup, mais ces simples mots qu'il venait de prononcer étaient comme une sorte de baume sur toutes les frustrations du guerrier. C'était si simple, quand on tirait le bon fil ! Sur des charbons ardents, il insista :

— Et c'est qui, le boss ? Son nom ?

Nouveau mutisme de Salas. Ce pourri allait crever sans en dire plus. Rageant intérieurement, Bolan gronda :

— Mais merde ! Parle, bordel !

— Il va... il va pas tarder.

Incrédule, l'Exécuteur crut avoir mal entendu. Tandis qu'une onde d'excitation le gagnait, il demanda :

— Ton patron ? Il va venir ici ?

Un affreux rictus étira les lèvres ensanglantées de l'assassino. Avec d'infinis efforts, Salas lâcha le poignet de Bolan pour ouvrir sa main, paume vers le haut.

— Non ! Donne-moi un... flingue.

— Hein ?

Bolan tiqua.

— Tu veux te buter ?

Salas fit non de la tête.

— Je veux... le buter.

Le guerrier ouvrit des yeux interdits.

— Qui veux-tu flinguer ?

— Alejandro ! Leur copain... en bas !

Bolan en resta muet. Salas délirait.

— Ici..., grogna faiblement Salas. T'as dit qu'il va monter. Alors... je veux le buter. Moi !

Cette perspective n'arrangeait pas du tout les plans de l'Exécuteur. Le type d'en bas, il se l'était réservé comme dernier témoin à débriefer au cas où. Il protesta :

— Tu es malade ! Tu n'y...

— Après, je te dis tout ! coupa le tueur que son projet semblait quelque peu ragaillardir.

Et s'il crevait avant que l'autre ne se décide à grimper, Bolan pouvait dire adieu aux révélations qu'il devait faire. Comme s'il lisait en lui, le mourant éructa ce qui voulait être un ricanement, avant de soupirer :

— Comme tu voudras !

Puis il referma les yeux, l'air de s'abstraire du problème.

Alors, Mack Bolan comprit qu'il n'avait pas le choix. L'autre savait ses minutes désormais comptées et, quel que soit le moyen de pression, il ne céderait pas. Aux portes de la mort, on ne négociait plus.

— D'accord, dit-il.

Il ne devait rien négliger qui puisse l'aider à retrouver Gilda. Salas rouvrit les yeux, esquissa un sourire satisfait, tendit de nouveau la main, paume vers le haut. Désignant l'automatique qu'il lui avait confisqué, le guerrier proposa :

— A une condition.

Méfiant, Salas grogna :

— Dis toujours.

— Si le gars se pointe, j'ai deux ou trois trucs à lui demander. Ensuite, je te donne le calibre et le type est à toi.

Deux sources valaient mieux qu'une. Bolan insista :

— Ça va, comme ça ?

Hésitation du flingueur, puis :

— Vale ! Ça va !

Restait à espérer que le nommé Alejandro ne tarde pas trop.

CHAPITRE XX

Pablo Rodriguez détestait Manaus, et encore plus ce petit aéroport d'Ajuricaba au trafic quasi nul, où il ne se passait jamais rien. Juste quelques hélicos comme le sien, appartenant aux sociétés locales, et quelques petits courriers d'affaires ou de tourisme, aux vols épisodiques. Pas de quoi distraire l'ex-cokero-taxi en mal d'aventures. Mais il était bien payé, son boulot était facile, il aimait voler et la ville avait au moins un avantage : les putes. Malheureusement, aujourd'hui, il avait été trop pris. D'abord ce vol à Casa Chamane où il avait déposé le boss en fin de matinée, ce retour à Agua Verde de l'équipe Otto ce soir, puis ordre d'un nouveau décollage pour Casa Chamane ensuite, avec rapatriement du patron.

Il y avait des jours comme ça, mais c'était rare. Et Pablo Rodriguez adorait survoler la selva. Y compris de nuit, contrairement au gros Otto. Dans ces moments-là, il lui semblait que rien de mal ne pouvait lui arriver.

Maintenant, il attendait sur le tarmac, déjà installé dans le cockpit du vieux Sikorsky S-55 des années 70, anciennement affecté aux unités de recherches et de sauvetage, racheté plus tard au gouvernement US par une compagnie pétrolière amazonienne, qui l'avait enfin revendu à Neves pour ses transports de matériel. L'Amazonie était immense, le bateau trop lent et les businessmen du coin avaient compris depuis longtemps les avantages de l'hélico. Isidoro Marcio Neves en possédait trois, dont un petit Bell triplace dernier cri en forme de libellule, utilisé pour les visites de ses troupes, mais le pilote préférait le vieux Siko. Ça lui rappelait le bon temps, quand la coke était une aventure, et pas encore cet énorme business auquel il ne comprenait rien.

Consultant sa montre, il estima qu'il lui restait une dizaine de minutes avant l'arrivée d'Otto et des deux autres. Il alluma une cigarette, regard perdu à travers le pare-brise de l'hélico, fixé sur les derniers rayons du couchant. Dans son dos, un courant d'air tiède provenant de la porte ouverte lui rafraîchissait la nuque. Il était bien.

Aussi, quand la cabine oscilla subitement sous lui et qu'il entendit cette espèce de frôlement, mit-il une seconde ou deux à réaliser.

— Otto ?

Il ne l'avait même pas entendu arriver ! A croire que...

— Salut, Pablo.

Rodriguez sursauta violemment. Non à cause de cette voix inconnue et glacée qui s'était exprimée en anglais, mais à cause de ce contact brutal dans sa nuque. Un contact que le cokero avait bien

connu à une certaine époque. Un contact glacé, mortel. Par pur réflexe, il amorça le mouvement de tourner la tête, mais la chose dans sa nuque s'enfonça un peu plus, il se sentit fouillé à corps et n'ayant pas trouvé d'arme sur lui, l'inconnu à la voix polaire commanda :

— Procédure de décollage. Vite.

Au ton et à la pression de l'arme sur sa nuque, le Brésilien comprit que l'autre ne plaisantait pas.

— Plan de vol inchangé. Cap sur Agua Verde.

Le pilote était dépassé. Comment ce type pouvait-il ainsi tout savoir ? Et que voulait-il ?

— Tu sais, s'entendit-il prévenir, là-bas, on a pas mal de monde. Une petite armée de pistoleiros enfourraillés jusqu'aux yeux.

— Je sais, fit la voix sinistre. Procédure.

Pablo Rodriguez avait déjà vécu ce genre de situation des années auparavant. Un commando concurrent qui avait voulu s'emparer de son chargement en plein vol, en l'obligeant à atterrir sur un terrain à eux. Sans même tenter de se servir du flingue fixé sous son siège et qu'il pouvait attraper en un éclair, il leur avait seulement dit...

— T'as qu'à prendre les commandes, mon pote.

Les mots avaient jailli de sa bouche sans qu'il puisse les retenir. Dans sa nuque, la pression fut plus forte encore, la tête de l'inconnu vint frôler la sienne et sa voix glaciale souffla à son oreille :

— Otto est mort, Chico est mort, Alejandro est mort, et quand je prendrai les commandes, c'est que tu seras mort aussi.

Subitement, le pilote eut très froid. Tel un automate, il se vit accomplir les manœuvres de chauffe et quand il établit le contact avec la tour, la voix souffla à son oreille :

— Pas de bêtises, Pablo.

Rodriguez ne fit pas de bêtises. Le plan de vol était déposé, le check-list se résuma à son minimum, la procédure de décollage expédiée en un rien de temps, et, un moment plus tard, alors que l'hélico atteignait son altitude de croisière dans le grondement de ses rotors, la voix de l'inconnu cria à l'oreille du pilote :

— Maintenant, Pablo, on a le temps de bavarder.

— J'ai peur ! J'ai peur !

Il devait le faire ! Il devait la tuer maintenant. Le leitmotiv de Gilda le mettait mal à l'aise. Il n'avait déjà que trop hésité, et, dans un moment, Rodriguez serait là avec l'hélico. Il devait le faire avant ! Il était venu à Casa Chamane pour ça. Il avait même donné ordre à Chamani et à son imbécile d'amant de ne pas quitter leur propre case jusqu'à ce que ce soit fait. Alors, il devait le faire.

Et cette salope qui le regardait toujours de ses grands yeux perdus. Là ! Toute nue dans sa cage de bambous ! Nue comme une sauvage !

Comme au temps de la Création. Nue comme en enfer ! Et lui, il était là, assis sur sa caisse, à un mètre d'elle, se repaissant de la vision de ce corps doré, parfait, dans la lumière mouvante et jaune des torches. Seul avec elle ! Seul avec lui-même. Car il le voyait bien, Gilda avait perdu son âme. Avec ses essences, ses fumées et ses incantations, Chamani lui avait volé son esprit, vidé sa cervelle. Mais son regard sans vie restait fascinant. Un regard fixe et qui ne semblait voir qu'une chose : l'enfer.

— J'ai peur ! J'ai peur !

La voix de Gilda était totalement désincarnée, et le patron caressait doucement le revolver qui se réchauffait dans son poing. Un petit Smith & Wesson en acier inox et au canon de deux pouces de calibre .38. Une arme qui n'avait jamais tiré, et qui ne tirerait plus jamais après ce soir. Il la garderait pour se souvenir de cette unique balle transperçant le sein, puis le cœur de la belle pute de la DEA. Des heures qu'il y pensait. Qu'il réinventait le film de cet instant dont il savait qu'il serait à la fois délicieux et redoutable. Alors, Isidoro Marcio Neves avait envie de retarder l'instant de la séparation. Juste encore un peu.

Il redressa le canon du petit revolver, visant presque par mégarde le sein gauche de Gilda. Gilda qui ne bougeait pas, qui ne se rendait compte de rien, et qui continuait à le regarder de ses grands yeux couleur d'émeraude foncée, pailletés d'or. Un superbe regard sans vie, qui ne verrait pas la mort arriver.

Depuis un instant, Mack Bolan fixait la nuque de Pablo Rodriguez sans paraître la voir. L'ancien cokero avait parlé, recoupant parfaitement les aveux combinés de Salas et d'Alejandro qui était finalement monté voir ce qui se passait. Le pilote avait beaucoup parlé, et, depuis, Mack Bolan était atterré. Pétri d'une rage glacée, torturé par un de ces chagrins acides qui rongent l'âme, il avait envie de tuer. Mais il restait là, tétanisé de peur. Celle d'arriver trop tard.

Il y avait eu la mort d'Eugenia. C'était déjà trop. Beaucoup trop. Alors, l'Exécuteur avait donné l'ordre de changer de cap. D'abord Casa Chamane. Tant pis pour le blitz un instant envisagé. Tant pis pour cet arsenal de fortune qu'il traînait dans le grand sac de voyage. Il se souvenait de sa première rencontre avec Gilda, de son aide précieuse au cours de cet ancien blitz où ils avaient collaboré, et il ne voulait pas qu'elle meure. Il le refusait de toute sa volonté.

— Vite ! s'entendit-il dire à l'oreille du pilote. Vite !

Il marqua un temps, ajouta comme pour lui-même :

— Si elle est morte, je te tuerai aussi.

Un moment passa, puis, sans que rien ne le laisse deviner dans la nuit noire de la jungle, le pilote annonça d'une voix tendue :

— On arrive !

Bolan s'empara du plan de vol déjà cent fois disséqué, compara le graphique aux instruments de bord, hocha la tête.

— O.K., cria-t-il dans le grondement des rotors.

Puis il sauta dans la cabine du Syko et ouvrit le grand sac de voyage.

*

* *

Isidoro Marcio Neves fixait intensément le regard absent de Gilda Boleno, et il comptait les secondes. Il ne savait pas exactement laquelle de ces secondes verrait le chien du petit revolver s'abattre pour percuter la cartouche, mais il savait, par une espèce de prémonition, que cela se ferait au bon moment. A la bonne seconde. Haletant doucement comme un petit animal effrayé, Gilda Boleno le fixait toujours.

Maintenant. Mais alors que son index appuyait déjà sur la détente de l'arme, les échos d'un grondement syncopé lui parvinrent.

L'hélico !

Un grondement qui enflait très vite. Comme s'il venait de transpercer un écran invisible. En forêt, c'était toujours comme ça. Les sons restaient longtemps étouffés, avant de survenir d'un coup. Neves l'avait presque oublié et avait trop attendu !

Il remonta un peu l'arme. Il voulait un visé impeccable pour ne pas abîmer Gilda. Pour ne pas qu'elle souffre non plus. A présent, le grondement de l'hélico devenait infernal. Un grondement rageur, qui faisait trembler toute la case, mais que Gilda ne semblait même pas entendre. C'était le moment.

— Gilda ! cria alors le Patron d'Amazonas. Il le faut !

— J'ai peur ! J'ai peur !

Il pointa le canon, serra les dents, sentit une boule de feu glacé lui ronger les entrailles et son index pesa sur la détente.

— Neves !

Brutalement arraché à son fantasme, le patron de Manaus sursauta violemment, pivota si vite sur sa caisse que ses vertèbres craquèrent. Il en fut légèrement ébloui, aperçut une silhouette à travers une espèce de brume laiteuse. Ou plutôt, deux silhouettes, plantées à l'entrée de la case, et dont l'une était son pilote. Pablo Rodriguez. Debout devant un inconnu habillé de noir et qui le tenait en respect avec un gros automatique ! Puis Neves vit l'autre bras de l'inconnu tendu vers lui, et tout bascula dans son esprit. Il n'y comprenait rien. Il sut seulement ce qu'il devait faire. Et son index enfonça la détente du petit revolver. Très vite. Etonné, il vit la silhouette du pilote se casser, vit sa bouche s'ouvrir sur un cri absorbé par le grondement de l'hélico, puis un éclair fulgura au bout du bras de l'inconnu, et il eut mal à la tête. Si

mal que tout devint sombre autour de lui et qu'il se sentit tomber dans un gouffre du fond duquel montait un grondement redoutable. Un grondement infernal. Il allait enfin connaître l'enfer.

ÉPILOGUE

La vieille Maria avait gardé les plats au chaud. Elle le savait, quand le patron rentrait de ses harassantes tournées d'inspection du bétail, il avait une faim de loup. La vieille cuisinière n'avait jamais compris pourquoi el Patréo travaillait toujours aussi dur malgré sa fortune. Sans doute pour oublier cet immense chagrin qui l'avait terrassé à la mort d'Alexandra.

Maria secoua la tête. Depuis quelque temps, elle s'en faisait beaucoup pour le patron. Il ne semblait plus avoir toute sa tête. Toutes ces affreuses peintures de l'enfer allaient finir par le rendre fou.

La vieille Maria en était là de ses pensées grises, quand elle entendit le grondement. Soulagée, elle se dit qu'elle n'allait finalement pas se coucher trop tard, et elle fila aux cuisines à petits pas pressés. Depuis longtemps, elle avait cessé de s'intéresser à ce cérémonial un peu bête, qui présidait à chaque retour du maître d'Agua Verde. Elle avait mieux à faire et, pour elle, Dieu seul eût mérité de tels honneurs.

*

* *

Tenente d'Otto depuis toujours, Rico Barossa connaissait le rite sur le bout des doigts. Pistoleiro dur et sans scrupules, auteur de dizaines d'assassinats d'indiens hostiles à la déforestation, aux fazendas et à leurs exploitants, il ne craignait vraiment qu'une seule personne : Isidoro Marcio Neves, maître incontesté d'Amazonas. Et depuis l'instauration du rite, il veillait à ce qu'aucun de ses hommes présents à Agua Verde ne manque au cérémonial. L'année dernière, il en avait tué un. Un fort en gueule qui avait osé ridiculiser le rite devant tous les autres. Une seule balle en plein milieu du front. Alors, quand il lança son ordre dans le corps de bâtiment de la quinta qui leur était affecté, la douzaine de pistoleiros présents se rua dehors comme un seul homme, pistolets-mitrailleurs sous le bras, comme à la parade.

— En place ! cria Barossa en poussant les hommes devant lui. En place !

Il fallait faire vite. Parfois, Rodriguez faisait un peu de zèle et posait son hélico sans même tourner une fois autour de la cour, son aire d'atterrissage.

— *Rápido ! Rápido !*

Enfin, ils furent tous à leur place et Barossa se dit que le boss allait être content. Quand il l'était, c'était mieux pour tout le monde. Le fric coulait plus facilement de sa poche et ils n'avaient pas à s'en plaindre. Les putes de Manaus non plus...

— Le voilà !

Un des gars venait de voir le projecteur d'atterrissage du Sykorsky s'allumer dans le ciel. Aussitôt, la vaste cour de la quinta fut éclairée a giorno. L'appareil se présenta, descendit majestueusement, posa enfin son train amphibie sur le sol encore humide de la dernière averse. Ses rotors s'immobilisèrent, mais, au lieu de couper les moteurs, le pilote les laissa tourner au ralenti. Barossa songea qu'il n'était peut-être venu que pour déposer Otto et ses gars, et qu'il allait repartir, chercher le patron à Casa Verde. Ce con de Rodriguez aurait pu le prévenir ! Enfin, la porte de l'hélico s'ouvrit, et la silhouette du pilote apparut dans l'encadrement.

Barossa fronça les sourcils. Quelque chose lui semblait bizarre, mais il n'eut pas le temps de s'interroger davantage. Comme s'il venait de faire un faux pas en voulant sauter à terre, Pablo Rodriguez bascula soudain en avant, découvrant une paire de jambes allongées sur le plancher près de la porte, et la silhouette noire qui se tenait à côté.

— Hé ! s'exclama un pistoleiro. Qu'est-ce que...

Il n'eut pas le temps d'en dire plus. Sautant à terre par-dessus le corps de Rodriguez, un grand type en combinaison noire venait de jaillir dans la lumière, deux P.M. aux poings. Des P.M. qui, déjà, crachaient leur enfer de feu et de mort. Dans une détente de tout le corps, Barossa avait déjà attrapé son propre pistolet-mitrailleur. Un MAC 10 sur la détente duquel son doigt était déjà crispé. Mais lui non plus n'eut pas le temps d'aller jusqu'au bout. Une rafale le cueillit en pleine poitrine, lui faisant simultanément exploser le cœur et les poumons.

Aucun de ses hommes n'eut non plus le loisir de savoir qui était ce grand type en noir atterri comme ça en venant de nulle part. Pas plus qu'ils n'entendirent les armes de ce dernier se taire. Quand l'Exécuteur cessa de tirer, ils étaient déjà tous morts.

Durant un instant, le guerrier demeura ainsi, immobile, jambes écartées et pistolets-mitrailleurs en batterie, l'air de fixer le vide, droit devant lui. Puis faisant volte-face, il jeta les P.M. à l'intérieur de l'hélico.

Il n'avait plus besoin d'armes, plus besoin de char de guerre.

Empoignant les jambes allongées sur le plancher, il les tira vers lui, faisant basculer le gros corps mou d'Isidoro Marcio Neves sur le sol mouillé. A cet instant, une voix de femme gémit de l'intérieur du Sykorsky :

— J'ai peur !

Une voix qui semblait n'appartenir à personne.

Alors, le geste soudain las et le mouvement lourd, le guerrier solitaire remonta dans l'appareil en lançant :

— Ce n'est rien, Gilda. Tout va bien maintenant.

Sa voix était si douce, si empreinte de pitié, qu'elle aurait donné

envie de pleurer, si quelqu'un l'avait entendue. Mais Gilda ne l'entendit peut-être pas.

[i] *Massacre à Sacramento*, L'Exécuteur N° 164

[ii] *Dévastations mafieuses*, L'Exécuteur N° 120

[iii] *Les noces noires de Palerme*, L'Exécuteur N° 100